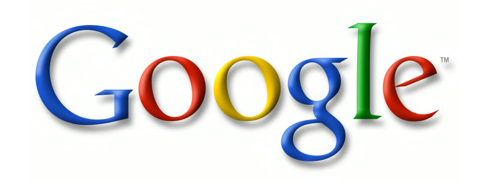

Google


DOMI-
NUS
ILLU-
MI-
NA-
TIO
MEA
Taylor Institution.
1865.

OLYMPIA MORATA

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. MEYRUEIS ET Ce,
rue Saint-Benoit, 7. — 1856.

VIE

D'OLYMPIA MORATA

ÉPISODE

DE LA RENAISSANCE ET DE LA RÉFORME

EN ITALIE

PAR

JULES BONNET

TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET COMPAGNIE,
RUE TRONCHET, 2.

1856.

A

LA MÉMOIRE

BÉNIE ET VÉNÉRÉE

DE

MA MÈRE.

PRÉFACE.

Cinq années sont à peine écoulées depuis que ce livre, présenté comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de Paris, et honoré de ses suffrages, a été pour la première fois offert au public, dont la bienveillante faveur a sanctionné celle de la Sorbonne. L'auteur n'a rien épargné pour rendre cette nouvelle édition plus digne de l'accueil fait aux deux premières, et pour achever, sous la forme d'un simple récit, l'œuvre de restauration historique et littéraire qu'il avait entreprise. Le nom inscrit à la première page de cette étude, cité avec honneur par le savant Tiraboschi, n'a pas même été mentionné de nos jours par M. Ginguené, dans l'énumération des femmes illustres de l'Italie au seizième siècle. Nous avons essayé de réparer cette omission, qui serait injuste si elle n'était involontaire. Cette humble monographie, esquissée à plusieurs reprises en Alle-

magne et en Angleterre (1), s'est agrandie principalement pour nous des perspectives variées qu'elle ouvre sur l'histoire générale de ce temps à la fois si fécond et si exploré. Nous ne pouvions y renoncer sans dommage pour le sujet même de ce travail. En reconstruisant, à l'aide des documents originaux, l'existence d'une jeune femme élevée dans la faveur d'une cour, et morte dans l'exil, nous avons cru ressaisir le secret du charme qu'elle exerça autour d'elle durant sa courte destinée. Nous aurions voulu, du moins, faire revivre ces dons de l'esprit, ces vertus relevées par l'éclat du talent et du malheur, qui excitèrent l'admiration des contemporains, et qui parurent à leurs yeux éblouis presque de la gloire. Retrouver, dans un petit nombre de fragments littéraires conservés jusqu'à nous, les titres de cette célébrité dont le souvenir est à peu près entièrement évanoui; restituer ainsi une double page à l'histoire de la Renaissance et de la Réforme en Italie, tel est donc le sujet de cette étude, épisode d'une composition plus étendue, consacrée à la vie d'une des femmes les plus distinguées de ce temps, *Renée de France, duchesse de Ferrare.*

(1) Nolten, *Vita Olympiæ Moratæ*, édit. Hesse. Francfort, 1775, in-8°. — Knetschke, *De Olympia Fulvia Morata*, Zittau, 1808, in-4°.

The times, life, and writings of Olympia Morata, by the author of *Selvyn*, etc. — Olympia Morata, her life and times, by Robert Turnbull, . Boston, 1846.

INTRODUCTION.

C'est un phénomène remarquable dans l'histoire des lettres que l'alliance de l'esprit d'imitation et du génie créateur, aux époques de renaissance, et rien n'est plus propre qu'un tel exemple à prouver cette mystérieuse solidarité des siècles appelés, selon l'expression d'un poëte, « à se transmettre de main en main le flambeau de la vie (1). » L'enthousiasme de l'antiquité, commentée avec un goût plus pur, fut contemporain en Italie de l'apparition des chefs-d'œuvre qui devaient à la fois créer et fixer la langue italienne. Dante, Pétrarque et Boccace ne furent pas seulement des écrivains inspirés, mais des érudits ingénieux, épris d'amour pour l'étude des anciens dont ils recherchaient les manuscrits avec une ardeur infatigable. Leur exemple trouva, dans le siècle où ils vécurent, un grand nombre d'imitateurs. Les événements contribuèrent à rendre l'impulsion qu'ils avaient donnée aux esprits plus générale et plus

(1) Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

vive. La chute de Constantinople enrichit l'Occident des documents précieux, conservés à travers la barbarie raffinée du Bas-Empire, et dont l'imprimerie allait à la fois multiplier et rajeunir les textes. De savants exilés, échappés au désastre de leur patrie, furent les propagateurs d'un réveil dont tout concourait à augmenter l'éclat. L'Italie les accueillit, et, en échange de l'hospitalité généreuse qu'elle leur offrit dans son sein, elle en reçut le don magnifique qu'elle devait transmettre à son tour aux autres peuples, la Renaissance.

La révolution qui s'accomplit alors revêtit des caractères analogues dans presque tous les pays où elle pénétra. Elle absorba, pour mieux le féconder, le génie national, dont la réaction plus ou moins lente amena les merveilles du seizième siècle. L'Italie devança les autres peuples dans cette œuvre patiente d'élaboration littéraire que Laurent de Médicis, Politien et les frères Pulci marquèrent de leur nom. Une cause particulière devait rendre d'ailleurs les progrès de la civilisation plus rapides dans ce pays : ce fut la multiplicité des Etats, qui fit naître entre eux une noble émulation favorable au développement des lettres. Les petites cours rivalisèrent de zèle dans la protection qu'elles accordèrent aux sciences et aux arts; et si l'éclat, la continuité de cette faveur honora particulièrement une famille qui devait léguer son nom au siècle, d'autres maisons eurent aussi leur part de cette gloire. Il suffit de nommer, après les Médicis, les Gonzague de Mantoue, les La Rovère d'Urbin, et surtout les princes de la maison d'Este.

L'histoire de cette famille semble se confondre avec celle des lettres, auxquelles elle doit la meilleure part de sa célébrité. Lionel, marquis d'Este, leur ouvrit un asile dans sa cour. Il cultiva lui-même avec succès la langue latine et la langue italienne, et entretint une correspondance avec ses contemporains les plus distingués. On retrouve son nom dans les recueils épistolaires de Poggio, de Philelphe, de François Barbaro et d'Ambroise le Camaldule. Borso, son héritier, premier duc de Ferrare, marcha sur les traces de son prédécesseur, et fut imité à son tour par son fils Hercule Ier. Ce prince, ami des fêtes, inaugura ces spectacles magnifiques où des comédies grecques et latines, traduites en langue vulgaire, étaient représentées avec la pompe et l'appareil des théâtres antiques. Il traduisit lui-même les *Ménechmes* de Plaute, pour le divertissement de sa cour. S'il ne fut pas témoin des splendeurs de la poésie épique, réservées au règne suivant, il en vit du moins briller un rayon précurseur dans les écrits du Bojardo et de l'Aveugle de Ferrare. Le nom de l'Arioste suffit à la gloire d'Alphonse Ier.

L'université de Ferrare, illustrée au quinzième siècle par deux savants professeurs, Guarino et Aurispa, disciples d'Emmanuel Chrysoloras, occupa dès lors un rang distingué parmi les plus célèbres universités de l'Italie; et elle sut le conserver au milieu des vicissitudes politiques, fruit inévitable des longues guerres auxquelles la maison d'Este fut mêlée. Elle reçut, non-seulement des élèves attirés de toutes les cités de la péninsule,

mais encore des étrangers accourus de toutes les contrées de l'Europe, et les étudiants anglais y devinrent si nombreux, qu'ils formèrent une nation distincte dans son sein (1). Le règne d'Hercule II, qui fit renaître la paix et la sécurité, à peine troublées par des émotions passagères pendant un intervalle de vingt-cinq ans, fut plus favorable encore que le précédent à la culture des lettres. Alors s'élevèrent un grand nombre d'académies qui propagèrent autour d'elles le goût de l'étude. Celle des *Elevati*, fondée par Alberto Lollio et par Celio Calcagnini, était la plus remarquable. Un discours prononcé par Lollio, devant les membres de cette académie, à l'occasion de l'élection d'un doyen, donne la mesure de l'importance de cette institution littéraire : « Votre « jeunesse encore dans sa fleur, et propre à supporter « toutes les fatigues ; vos esprits capables de conceptions « à la fois subtiles et profondes ; cette cité heureuse et « paisible ; les écoles publiques remplies des hommes « les plus doctes et les plus éloquents ; l'abondance « des livres grecs, latins et toscans ; la conversation si « agréable de tant de beaux esprits étrangers, qui, mus « par le désir d'acquérir la vertu, accourent à l'envi « dans notre patrie : tels sont les moyens précieux et les « nobles encouragements que vous offrez à l'étude (2). » Hercule II donnait lui-même l'exemple de ces inclina-

(1) Borsetti, *Hist. gymn. Ferrar.*, vol. I, p. 139; cité par Tiraboschi, *Storia della litteratura italiana*, édit. de Modène, 1791, t. VII, part. I, p. 119.

(2) *Ibidem*, p. 163.

tions élevées, qui semblaient le patrimoine héréditaire des princes de sa famille. Il aimait les savants; il écrivait avec élégance en prose et en vers. Epris d'une curiosité passionnée pour les souvenirs de l'antiquité, il réunit à grands frais une collection de médailles admirable pour le temps, et il mérita ainsi d'être considéré comme le fondateur du célèbre musée d'Este. Sa générosité, sa magnificence, son enthousiasme éclairé pour les productions de l'esprit; les palais dont il orna sa capitale, les villas dont il embellit les rives du Pô; tels sont les titres de ce prince aux éloges de la postérité.

Le cardinal Hippolyte d'Este, son frère, ne se distingua pas moins par ses penchants généreux, et par la noblesse de ses goûts. Pourvu des plus riches bénéfices, évêque de Ferrare, archevêque d'Auch et de Milan, il consacra une partie de ses immenses revenus à l'encouragement des lettres, qui trouvèrent en lui un protecteur non moins ingénieux que délicat. Retiré dans la délicieuse villa de Belriguardo, ou dans ces poétiques jardins de Tivoli qu'il se plut tant à embellir, et dont Michel Ange admirait les fontaines sans cesse jaillissantes, il aimait à s'entourer de savants qui lui composaient une cour à l'image de celle de François Ier, où il avait longtemps vécu. — « La table de ce prince, lui « écrivait le docte Muret, ne connaissait pas de concert « plus doux que la voix d'un érudit, s'élevant au milieu « du silence respectueux des convives. L'assaisonne- « ment de tes banquets, c'est l'entretien à la fois grave, « décent, spirituel, de personnages pleins de vertu. Ce

« monarque célèbre a mérité l'honneur unique parmi « les hommes d'être appelé, d'un consentement una- « nime, le père des lettres. Si j'en crois le témoignage « de tous ceux que tu honores de ta faveur, et que tu « combles de tes royales largesses, le même titre t'est « réservé dans la postérité (1). »

Ces inclinations libérales avaient été de bonne heure encouragées par une princesse illustre, dont le nom appartient à la France, mais dont la destinée s'unit glorieusement à la renaissance des lettres et des arts en Italie.

Renée de France, fille de Louis XII, devenue duchesse de Ferrare par son mariage avec Hercule d'Este (2), apporta dans cette cour les dons les plus brillants de l'esprit, avec l'élégance et l'urbanité qu'elle avait puisées à la cour de François Ier et de Marguerite de Navarre. Née dans un siècle où le goût du savoir ne connaissait pas de limites, elle apprit dès l'enfance les langues, l'histoire, la philosophie et les mathématiques. Elle ne dédaigna pas, s'il faut en croire des témoignages contemporains, les chimères érigées en science par Nostradamus et Luc Gauric. Elle alla plus loin encore : elle étudia la théologie, science longtemps inaccessible, dont les problèmes mystérieux, popularisés alors par la Réforme,

(1) Marc. Ant. Mureti, *Opera*, t. II, p. 183, édit. de Vérone, 1727.
(2) Le 28 juin 1528.

exerçaient une attraction puissante sur les âmes simples, comme sur les intelligences d'élite. Durant sa jeunesse écoulée à Paris ou à Nérac, elle connut les Réformateurs qu'elle honora comme des savants, avant d'adopter leurs symboles particuliers. Le spectacle des premiers bûchers allumés pour le maintien de l'orthodoxie catholique en lutte avec l'esprit nouveau, ne contribua pas peu à détacher cette âme généreuse, et à fortifier ses sympathies pour les croyances proscrites, qui devaient se transformer plus tard, à la voix de Calvin lui-même, en une conviction sincère. Son patriotisme survécut à son ancienne foi, et ne changea pas avec sa destinée. Elle demeura Française loin de la France, et ne cessa pas de montrer sur le trône ducal de Ferrare, les vertus d'Anne de Bretagne sa mère, associées à la bonté de Louis XII. Ce dernier trait n'a pas échappé à l'observation naïve de Brantôme :

« Or, si ceste princesse estoit habile, sage, spirituelle « et vertueuse, elle estoit accompagnée d'autant de bon- « tés qu'elle estendoit si bien sur les sujets de son mary, « que je n'ay vu aucun dans Ferrare qui ne s'en con- « tentast, et n'en dist tous les biens du monde ; car ils « se ressentoient surtout de sa charité qu'elle a eu tous- « jours en recommandation, et principalement sur les « François. Car elle a eu cela de bon, que jamais elle « n'a oublié sa nation ; et bien qu'elle en fust très loing, « elle l'a tousjours fort aymée. Jamais François, passant « par Ferrare, ayant nécessité et s'adressant à elle, qu'elle

« ne luy donnast une ample aumosne et bon argent « pour gagner son pays et sa maison; et s'il estoit ma« lade, et qu'il n'eust pu cheminer, elle le faisoit trait« ter et guérir très soigneusement, et puis luy donnoit « moyen pour se retirer en France... Et quand les in« tendants de sa maison luy en remonstroient la des« pense excessive, elle ne leur disoit autre chose, sinon : « que voulez-vous, ce sont pauvres François de ma na« tion, lesquels seroient maintenant tous mes sujets... « si ceste méchante loi salique ne me tenoit trop de ri« gueur (1). »

L'union d'Hercule II avec une princesse du sang royal de France, répandit un nouvel éclat sur la cour de Ferrare, qui n'avait alors d'égale en Italie que celle des Médicis. L'heureux génie qui devait associer la maison d'Este à l'immortalité de son nom, l'Arioste, vivait encore; et il consacrait à l'amusement de cette noble famille les dernières inspirations de la muse qui avait dicté ***Roland Furieux***. La maison du poëte, ornée de l'élégante inscription qu'il y avait lui-même placée (2), s'élevait dans un faubourg, à l'extrémité de la ville, non loin de celle qu'habitait Celio Calcagnini, et dont le prince lui-même payait le loyer. La bibliothèque du savant, occupé à déchiffrer une inscription antique ou à composer des élégies dans le goût de Catulle, était

(1) Brantôme, *Dames illustres*, disc. V, art. 5.

(2) Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

quelquefois visitée par un étranger, poëte lui-même, et fixé à la cour comme secrétaire de la duchesse. C'était Bernardo Tasso, père du Tasse. Ce nom, synonyme de génie et de malheur, retentit de bonne heure dans une cour dont il devait être à la fois le châtiment et la gloire!

Ferrare n'était pas seulement une cité privilégiée par le culte de la science et de la poésie; c'était aussi un asile ouvert aux témérités de la pensée et aux proscrits de l'opinion. C'était un autre Nérac, plus brillant et plus sûr, au delà des Alpes. Deux réfugiés, célèbres à des titres bien divers, et poursuivis à la mêmeépo que pour les hardiesses de la foi et les indiscrétions aventureuses du talent, vinrent y chercher un abri que la France leur refusait (1). Ils y portèrent l'un et l'autre, presque en même temps, l'esprit français dans ses applications fortes et sévères, dans sa grâce moqueuse, fine et enjouée. Ces deux hommes, représentants d'une double révolution, ne pouvaient passer inaperçus dans l'exil : il suffit de nommer Clément Marot et Calvin.

Le séjour du poëte à Ferrare est marqué, dans ses vers, en traits pleins de naturel et de sentiment. On y trouve des détails du plus haut intérêt sur les événements intimes de la cour, sur les relations qui unissaient entre eux les membres de cette société choisie dont la duchesse aimait à s'entourer, et qui recomposaient pour elle comme une image de la patrie. C'était madame de Soubise, dame d'honneur de la reine Anne de Bretagne;

(1) En 1535 et 1536.

Anne de Parthenay, sa fille, aussi distinguée par sa beauté que par ses talents; Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, qui joua plus tard un rôle important dans les guerres de religion; enfin, Antoine de Pons, son gendre, comte de Marennes, et le baron de Mirambeau. Il ne faut pas oublier Anne de Beauregard, ravie sous un ciel étranger par une mort prématurée, qui inspira au poëte cette épitaphe pleine de mélancolie :

De Beauregard Anne suis qui d'enfance,
Laissay parents, pays, amis et France,
Pour suivre icy la duchesse Renée,
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur époux, beauté, fleurissant aage,
Pour aller veoir au ciel mon héritage;
Laissant le monde avec moindre soucy,
Qu'en laissant France alors que vins icy.

Les membres de la famille Soubise professaient en secret les doctrines de la Réformation, dont le plus énergique défenseur allait bientôt paraître à Ferrare, dans la personne de Calvin lui-même.

L'historien de Renée de France aurait à éclaircir le mystère qui environne le séjour du réformateur dans cette cour célèbre, et à marquer l'influence qu'il y exerça. Il suffit à notre dessein de rappeler qu'il y vécut dans l'activité d'un apostolat obscur, mais non sans fruit, durant plusieurs mois. Présenté au duc sous le nom de Charles d'Espeville, qu'il avait adopté dans le cours de ses périlleux voyages; accueilli avec Louis du Tillet, alors son ami, comme ces savants qui, de toutes les contrées de l'Europe, allaient visiter les brillantes

cités de l'Italie, il eut souvent l'occasion de s'entretenir avec la duchesse, de l'encourager et de l'affermir dans sa nouvelle foi. Il s'éloigna enfin de Ferrare, laissant dans l'âme de la fille de Louis XII un sentiment profond de respect pour son caractère et ses talents, et « tousjours depuis, dit Théodore de Bèze, tant qu'il a « vescu, elle l'a aimé et honoré comme un excellent « organe du Seigneur (1). »

On aime à se représenter ces scènes intimes de la cour de Ferrare, ces entretiens consacrés aux plus grandes questions de philosophie religieuse et morale, agitées d'une main si ferme dans le livre de l'*Institution chrétienne ;* ces conférences secrètes du réformateur et de sa royale néophyte, qui n'eurent pour témoins que les familiers de la duchesse, avec Louis du Tillet et Clément Marot, dont la muse légère semblait emprunter à ces graves débats un ton plus religieux. On s'étonne de retrouver dans une cour d'Italie, vassale du saint-siége, tant de liberté d'esprit, de hardiesse et d'indépendance; on s'attriste des ombrages naissants du duc, et de ses défiances, qui devaient coûter le bonheur à une princesse d'une âme si noble et d'un esprit si distingué; et puis, quand cette société d'élite est dispersée; quand il n'en reste plus qu'un souvenir au cœur de la duchesse, séparée de ses plus chers amis, isolée dans une cour étrangère, en butte aux injustes rigueurs de son mari; on déplore les funestes effets de ce dissentiment, qui

(1) *Vie de Calvin,* par Théodore de Bèze.

doit s'aggraver avec les années, et on s'associe à l'invocation du poëte confident et témoin de ces muettes douleurs :

« Ha ! Marguerite, escoute la souffrance
Du noble cueur de Renée de France ;
Puis comme sœur plus fort que d'espérance,
Console-la.

« Tu sais comment hors son pays alla,
Et que parents et amis laissa là,
Mais tu ne sais quel traitement elle a
En terre estrange.

« Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre,
Son œil rayant si loing ne peut attaindre,
Et puis les monts pour ce bien lui estaindre
Sont entre deux (1). »

Ces vers, expression de peines longtemps contenues, qui devaient trouver un écho dans l'âme sympathique d'un poëte, sont plus que la révélation des chagrins secrets de la duchesse et de ses épreuves domestiques. Ils sont comme la plainte mélancolique de cette société d'élite si tôt dispersée par la rigueur des temps, et dont l'apparition compose une période brillante, mais courte, un épisode en quelque sorte français dans l'histoire de la cour de Ferrare. Les événements que nous nous proposons de retracer auront moins d'éclat. Les grands acteurs dont nous avons prononcé le nom, ont disparu de la scène à l'époque où nous devons nous placer, et dont l'an 1539 est la date. L'Arioste n'est plus ; Clément Marot, un moment réfugié à Venise, a repris le chemin

(1) *A la royne de Navarre*, 1536, œuvres de Clément Marot, t. II, p. 317.

de la France; Calvin est exilé à Strasbourg, après un premier essai de réforme à Genève. Reléguée au fond de son palais, et soumise à la plus rigoureuse surveillance, la duchesse voit naître et grandir autour d'elle une jeune génération dont elle retrouve l'image dans ses enfants. C'est auprès d'eux, dans le cercle le plus intime de la cour d'Este, que commence l'épisode à la fois historique et littéraire dont nous allons retracer les diverses phases dans la vie d'Olympia Morata.

CHAPITRE PREMIER.

Parmi les personnages distingués dont la présence ornait alors la cour de Ferrare, on remarquait le professeur Fulvio Peregrino Morato. Né dans la patrie de Virgile, à Mantoue, vers la fin du quinzième siècle; entraîné par un penchant irrésistible à l'étude des lettres antiques, dont le réveil annonçait partout l'avénement d'une civilisation nouvelle, il enseigna successivement et avec éclat dans les plus célèbres universités d'Italie (1). La renommée de son savoir et de ses vertus attira sur lui l'attention d'Alphonse d'Este, qui le nomma précepteur de ses deux fils, Hippolyte et Alphonse, frères d'Hercule (2), qui devait lui succéder. Il parut dès lors à la cour et dans les écoles publiques, où ses talents lui acquirent l'estime des savants et des poëtes qui recherchèrent à l'envi l'honneur de son suffrage. Le cardinal Bembo lui-même se montra jaloux de ses éloges, et dans

(1) « In clarissimis Italiæ civitatibus publico docendi munere functus est. » (*Cœlii Secundi Curionis epist.*, lib. I, p. 11.)

(2) « Herculi fratres duos litteris ac bonis artibus instituit. » (*Ibidem.*)

une lettre à Bernardo Tasso, il se plaignit d'un jugement peu flatteur que Morato avait prononcé sur ses ouvrages en prose (1). Cette plainte, assez amèrement exprimée, n'occasionna d'ailleurs qu'un refroidissement passager entre deux hommes faits pour s'estimer l'un l'autre, et dans une lettre, écrite peu d'années après, on voit Bembo remercier Morato de l'envoi de quelques vers « aussi élégants que spirituels. » Il est vrai qu'ils contenaient un éloge délicat à l'adresse du cardinal (2).

L'auteur de ces vers était alors éloigné de Ferrare, et cet éloignement, dont on ne peut pénétrer la cause, ressemble à une disgrâce, peut-être à un exil. L'ancien précepteur des jeunes princes d'Este, se retira d'abord à Vicence où son passage fut marqué par de brillantes leçons, et par quelques sonnets en langue vulgaire, composés en l'honneur d'une dame de cette ville, Catarina Pluena. Il se rendit ensuite à Venise, où ses travaux sur Dante et Pétrarque lui assuraient d'avance un accueil distingué (3). Il y passa plusieurs années dans la retraite et l'étude, pendant que ses amis attristés de son absence, ne cessaient de solliciter son rappel à la cour du duc d'Este. Leurs démarches longtemps infructueuses furent enfin couronnées de succès, et Morato, rappelé

(1) Bembo *Lettere*, t. III, p. 226. (27 mai 1529.)

(2) Peregrini Morati *Carmina quædam latina*. Venise, 1533. Nous avons vainement recherché cet ouvrage dans les bibliothèques de Venise, de Padoue et de Ferrare.

Bembi *Epist. familiares*, lib. VI, p. 654. (Juin 1534.)

(3) C'est le *Rimario di tutte le cadentie di Dante e Petrarca*, publié pour la première fois en 1528. Cet ouvrage, souvent réimprimé du vivant de l'auteur, est le premier dictionnaire de rimes connu en langue italienne.

dans sa patrie adoptive, ne tarda pas à recevoir les félicitations de ses admirateurs et de ses disciples. « Vous allez donc retourner, lui écrivait l'un d'entre eux, dans cette noble cité qu'arrose le roi des fleuves, l'antique Éridan, heureux de retrouver la faveur du prince, le commerce des Guarini et des Calcagnini, et l'entretien plein de douceur de tant de personnages savants. Puissent les vents en rapporter quelque chose à l'oreille des Immortels! (1) »

A peine de retour à Ferrare (juin 1539), Morato reparut dans les écoles où son absence avait laissé un vide profond (2), et ses lectures inspirées par une connaissance profonde de l'antiquité, unie au goût le plus pur, y excitèrent les mêmes applaudissements. Ce n'était pas là cependant l'unique emploi de l'activité, dont il aimait à réserver la meilleure part pour une moitié ignorée de sa vie. Durant les loisirs que lui laissaient l'enseignement public, et de nombreuses relations au dehors, il se recueillait dans son intérieur visité par quelques amis, sans cesse embelli par la piété de sa femme Lucrezia, par la tendresse de ses enfants, et surtout par les talents précoces d'une fille, dont l'éducation était l'objet de ses plus douces prédilections de savant et de père.

(1) « O te beatum, Fulvi, consuetudine tanti principis! O te felicem Guarinorum illorum commercio ac Cœliorum! Ut dulcissimi erunt doctissimorum virorum sermones! ut jucundissima amplissimorum hominum colloquia! *Partem aliquam venti Divum referatis ad aures!* » Bernardinus Trinagius Morato, Idus Mart. 1539. Ms. de la Bibl. de Saint-Marc, à Venise.

(2) « Fatentur omnes tuo digressu urbem nostram magnam jacturam fecisse. » Cœlii Calcagnini *Opera*. Bâle, 1544, p. 156.

Olympia, tel était son nom (1), avait reçu du ciel, dans une riche mesure, les dons qui excitent l'admiration des hommes, et la grâce qui semble pouvoir désarmer l'envie. Née à Ferrare, en 1526, ses yeux s'ouvrirent pour la première fois, son âme s'éveilla, pour ainsi dire, dans ce monde de classiques souvenirs où vivait son père, et où se rencontraient, comme dans une commune patrie, les docteurs de la Renaissance. Dès l'âge le plus tendre, elle entendit prononcer le nom de ces écrivains de la Grèce et de Rome, dont le génie longtemps voilé présidait à la résurrection littéraire de l'Italie. Elle balbutia leur langue, se nourrit de leurs pensées, s'inspira de leurs sentiments et de leurs images. Fulvio était fier de sa fille; il ne se lassait pas de cultiver, avec une sorte d'ivresse, les talents dont elle était douée; de lui prodiguer, avec une ardeur jalouse, ses encouragements et ses leçons. Elle reçut toutefois les premières leçons de grec d'un professeur étranger, Chilian Sinapi, qu'elle aima comme un second père (2), et ses progrès furent si rapides, qu'en peu de mois elle sut parler la langue d'Homère et celle de Virgile, avec une égale facilité.

Le nom d'Olympia Morata ne tarda pas à franchir l'humble enceinte de la maison paternelle. Elle atteignait à peine sa douzième année, et déjà l'éclat de son

(1) . . . . Olympia nomen
Præclarum, clari si quid Olympus habet.
(*Opera Olympiæ Moratæ*, Bâle, édit. de 1580, p. 257.)

(2) « Ὅτι παρὰ σοῦ τὸ πρῶτον ταύτης τῆς Ἑλλάδος φωνῆς τὰ στοιχεῖα καὶ τὴν ἀρχὴν παρέλαβον. »
Olymp. Morat. Chiliano Sinapio. (*Oly. Op.*, p. 76.)

savoir, la vivacité de son esprit, relevée par la candeur de l'enfance, attiraient autour d'elle un cercle d'auditeurs bienveillants et charmés. On y remarquait Lilio Giraldi, Bartolomeo Riccio, les deux frères Jean et Chilian Sinapi, venus du fond de l'Allemagne pour enseigner, à Ferrare, la langue grecque et la médecine. Elle s'entenait librement avec eux, répondait à toutes leurs questions, et les étonnait par ses réparties aussi promptes qu'ingénieuses (1). Le plus empressé de tous ces savants était Celio Calcagnini, à la fois mathématicien, archéologue et poëte, uni par les liens d'une intime amitié à Peregrino Morato. Depuis le jour où il avait chargé son ami, alors relégué à Vicence, « de déposer un baiser sur le front de cette muse enfantine (2), » son admiration pour elle n'avait fait que grandir avec les années. Il aimait à l'entendre, à l'interroger, à suivre ses progrès d'un œil complaisant; à saluer, sous les traits d'une vierge à peine adolescente, une « Diotime » nouvelle, une « Aspasie » plus pure que celle dont les Athéniens avaient adoré et brisé l'image : « La faveur des Muses, « lui écrivait-il, fut pour toi un héritage domestique ; « tu suças l'amour de la poésie avec le lait qui te nour« rit, et, par un mystère divin, tu puisas à la même « source la vie de l'esprit et celle du corps (3). »

(1) « Puella supra sexum ingeniosa, latinas et græcas litteras apprime erudita... miraculum fere omnibus qui eam audiunt. » (*Lilii Gregorii Gyraldi opera*, t. II, p. 420.)

(2) « Deliæ puellæ jam festive garrienti suaviolum imprimere. » (*Cœlii Calcagnini opera*, p. 182.)

(3) « Delicias istas musarum plane tibi esse vernaculas, quas cum ipso

Ainsi s'écoula l'enfance d'Olympia, partagée entre les affections de la famille et la culture des lettres, qui lui donnèrent une précoce célébrité. Sans mépriser les soins de l'intérieur modeste dans lequel elle était née; sans négliger ses devoirs envers trois jeunes sœurs, dont elle fut plus tard la seconde mère, la fille de Morato se sentait entraînée invinciblement à des préoccupations d'une nature plus élevée. Elle aurait voulu se consacrer sans réserve à l'étude, jouir de l'intimité non interrompue des poëtes dont elle composait la société idéale de sa vie. Mais les nécessités d'une condition médiocre la ramenaient des hauteurs où son imagination planait librement, aux exigences, peut-être aux douleurs de la réalité. Il fallait interrompre une étude commencée, fermer un livre favori, pour accomplir en silence une tâche ingrate ou obscure. La destinée d'Olympia, ainsi enchaînée à d'irréconciliables devoirs, aurait paralysé tôt ou tard l'essor de ses facultés, si la Providence ne l'avait appelée de bonne heure sur un théâtre plus digne de ses talents.

L'éducation d'Anne d'Este, fille aînée de la duchesse de Ferrare, était alors le sujet des plus actives sollicitudes de sa mère. Jalouse de développer, par de savantes leçons, l'esprit distingué de sa fille, Renée avait réclamé le concours des maîtres les plus habiles : ils s'étaient rendus avec empressement à cet appel. Anne, initiée par leurs soins aux secrets des langues grecque et

plane lacte nutricis hauseris; eumdemque tibi et corporis parentem et animi formatorem, divina quasi virgula, obtigisse. » (*Ibidem*, p. 206.)

latine, comme aux délicatesses de la langue italienne, répondait dignement aux espérances qu'elle avait fait naître. A l'âge où les enfants connaissent à peine l'idiome maternel, elle récitait des fragments choisis de Démosthène et de Cicéron; elle traduisait les fables d'Esope. Il ne manquait à ses études brillantes, mais solitaires, qu'une compagne destinée à les partager, en accélérant les progrès de la princesse, par une émulation voilée d'amitié (1). Renée avait souvent entendu parler de la fille de Morato; peut-être l'avait-elle vue : ce fut sur elle qu'elle jeta les yeux, pour en faire la compagne et l'amie de sa fille.

Ce choix si flatteur parut moins une distinction à Olympia, qu'une délivrance. Elle soupirait, sans oser peut-être se l'avouer elle-même, après les loisirs d'une vie privilégiée, dont toutes les heures seraient vouées au culte des lettres; et, par un concours de circonstances inattendues, la barrière qui semblait la séparer à jamais de la réalisation de ce rêve, venait de s'abaisser. Elle pourrait désormais se livrer à ses méditations favorites, acquérir chaque jour des connaissances nouvelles, obéir en même temps à ses inclinations et à ses devoirs. Celio Calcagnini, dont l'influence n'avait pas été sans doute étrangère à la détermination de la duchesse, put féliciter sa jeune amie et lui offrir à la fois ses conseils et ses vœux : « Tu peux désormais te livrer « à tes études préférées, échanger la quenouille contre

(1) « Ut haberet quicum honesta emulatione certaret. » (*C. S. Curionis epist.*, lib. I, p. 11.)

« la plume, les étoffes de lin contre les livres, l'instru-
« ment de la couture contre celui de la pensée. Voilà
« que pour te rendre cet échange plus facile, et pour
« ajouter à ta gloire, la fortune, par une insigne fa-
« veur, t'appelle à la cour de la duchesse, et dans la
« compagnie d'Anne sa fille, dont le rare mérite promet
« à ses parents un honneur égal à celui qu'elle en a
« reçu. C'est à toi maintenant de conserver intact le
« trésor que tu as reçu de tes parents, à savoir, la pu-
« deur, la modestie, les saintes disciplines, et d'y ajouter
« la sagesse, l'élégance, la magnanimité, le mépris des
« choses vulgaires (1). » Olympia, en se rendant à la cour, ne se séparait pas du premier instituteur de son enfance. Fulvio conserva le privilége d'instruire, dans le palais du duc, la fille qu'il avait élevée dans l'obscurité de sa propre demeure, et dont les talents étaient à la fois sa récompense et son orgueil (2).

Alors commença cette existence intellectuelle pour laquelle Olympia se sentait née, dont le but unique était d'apprendre, et dont les événements n'ont laissé de traces que dans les révélations incomplètes des personnages qui en furent les témoins ou les acteurs. Alors aussi se forma sous les regards de la duchesse, entre deux jeunes filles que les distinctions sociales auraient séparées à jamais, une de ces amitiés choisies, qui ressemblent

(1) ... « Constanter in incepta studia incumbas, et pro colo calamum, pro lino libros, pro acu stylum exerceas, etc...» (*Cœl. Calcag. op.*, p. 206.)

(2) ... « Ita... ut ejus pater Fulvius... eam a se litteris diligenter pro puellæ ætate exornatam, in ipsa aula erudire atque exercere non destiterit.» (*C. S. Curionis epist.*, lib. I, p. 11.)

à une parenté de l'âme, et dont Olympia devait invoquer le souvenir longtemps après : « Tu sais avec quelle « familiarité nous avons vécu ensemble durant tant « d'années, dans une communauté d'études et de goûts « dont la mémoire doit resserrer de jour en jour les « liens qui nous unissent l'une à l'autre. Pour moi, j'en « atteste le Seigneur, je voudrais, à travers la distance « qui nous sépare, pouvoir te donner des marques de « mon affection, te servir en quelque chose, et c'est là « la faveur que je demande sans cesse à Dieu (1). » Ces touchantes paroles, échappées du fond de l'exil, anticipent trop sur l'avenir. Revenons à la cour de Ferrare, et au paisible tableau qu'elle doit nous offrir aujourd'hui.

Les études de la princesse et de son amie ne se composaient pas uniquement des leçons données par leurs maîtres, et docilement retenues. Elles étaient mêlées de récitations littéraires et d'improvisations oratoires, où la mémoire et l'imagination étaient également en jeu. Anne mêlait à ces exercices le charme de l'enfance ; Olympia, plus âgée de cinq ans que la fille de Renée, y mettait une expression plus réfléchie, avec une décence, une grâce qui ravissait les auditeurs. Morato avait de bonne heure développé ce talent chez sa fille, et il la préparait lui-même à l'épreuve de ces

(1) « Scis enim quam familiariter (licet mea princeps et hera esses) tot annos inter nos vixerimus, et ut litterarum studia nobis communia fuerint, quæ merito mutuam benevolentiam inter nos conciliatam, in dies magis magisque augere debent, etc... » (Olymp. Morat. Annæ Estensi, *Op. Oly.*, p. 130.)

déclamations, par des conseils où l'accent du père s'unissait à celui du docteur. Un de ces conseils, présenté sous la forme d'une lettre, en 1540, est une exposition des règles du débit, dont il place la perfection dans une prononciation ornée, et où l'on sent un écho affaibli, mais pur, de la voix de Quintilien.

En voici quelques fragments :

« Une matrone, avant de sortir de l'intérieur du « gynécée, consulte son miroir et sa servante favorite, « pour savoir avec quel air, quel visage, elle va paraître « au dehors; ainsi doit faire la voix.

« Celui qui parle doit se servir des lèvres comme des « rênes de la parole, tantôt élevant, tantôt abaissant la « voix, et lui donnant la fraîcheur, la sonorité, selon « qu'il entr'ouvre la bouche plus ou moins.

« Virgile, César, Brutus, Cicéron, excellèrent dans « l'art de bien prononcer. Minerve, Mercure, les Muses, « l'ordre des sphères, les cordes de la lyre, Apollon « roi des chants, l'écho qui répète les sons, ne sont-ils « pas l'image de la multiplicité des accords de la voix « humaine? Quel homme n'écoute avec plaisir des ac-« cents purs et harmonieux? Le gardien des enfers, « Cerbère lui-même, s'apaise; les roues d'Ixion s'ar-« rêtent, immobiles, à l'ouïe d'une douce voix (1). »

Ces fragments nous initient à la secrète inspiration

(1) « Matrona priusquam a suo secreto gynecæo exeat, consulit speculum, et suam magis intimam ancillam, quo vultu, qua fronte prodeat. Ita vox faciat. » (Fulv. Pereg. Moratus Olympiæ filiæ, *Ibid.*, p. 65.)

de ces scènes intimes de la cour, où les noms, les souvenirs, les images de la fabuleuse antiquité semblaient revivre dans les improvisations aimables de deux jeunes filles, et jusque dans leurs jeux. A cette époque se rattachent sans doute les premiers essais d'Olympia, l'éloge de Mucius Scévola en grec, et ses lectures sur les *Paradoxes*, fantaisie brillante où le sceptique génie de Cicéron développe en se jouant les plus rigides maximes de la philosophie stoïcienne. Ce n'était pas sans appréhensions qu'Olympia voyait s'approcher l'épreuve de ces lectures publiques. Elle y préludait ordinairement par un discours, ou prologue, adressé à ses auditeurs, dont elle sollicitait l'indulgence en termes à la fois naïfs et spirituels : « Je connais la rare bienveillance de ceux « qui m'écoutent, et cependant la timidité naturelle à « mon âge, jointe à la faiblesse de mes talents, me « remplit d'un juste effroi. Je tremble et je demeure « sans voix, comme le rhéteur qui s'avance vers l'autel « de Lyon :

Ceu Lugdunensem rhetor dicturus ad aram (1).

« Vous ordonnez cependant : j'obéirai ; car nulle vic- « time n'est plus agréable à Dieu que celle de l'obéis-

(1) Juvénal, *Satir. prim.*, v. 44. Allusion au fameux concours d'éloquence institué à Lyon par l'empereur Caligula : «Les vaincus, dit Suétone, étaient « obligés de couronner les vainqueurs et de chanter leurs louanges. Quant « à ceux dont les compositions étaient jugées les plus mauvaises, ils de- « vaient les effacer avec une éponge, ou meme avec la langue, s'ils n'ai- « maient mieux être battus de verges ou jetés dans le fleuve voisin. » Le théâtre du concours était l'autel de Jupiter, situé au confluent du Rhône et de la Saône, à la pointe d'Ainay.

« sance volontaire. Je subirai donc cette épreuve pour « la troisième fois, semblable à l'artiste inexpérimenté « dans son art, et inhabile à tailler un marbre grossier. « Si l'on offre tout à coup à son ciseau un bloc de « marbre de Paros, il ne croit plus sa peine perdue; « la matière doit relever le prix de son travail. Il en « sera, peut-être, de même du mien. Il y a des chants « si pleins de nombre et d'harmonie, que, répétés sur « l'instrument le plus modeste, ils gardent encore toute « leur douceur. Telles sont les paroles de mon auteur « favori; écoutez-les : elles ne peuvent rien perdre, « même en passant par ma bouche, de leur grâce ni « de leur majesté (1). »

Ainsi s'ouvraient, à la voix d'Olympia, ces fêtes de la science, véritables tournois oratoires, dont le souvenir excitait, longtemps après, l'admiration du réformateur Celio Secondo Curione, qui en avait été témoin : « Alors « nous l'entendions déclamant en latin, improvisant « en grec, expliquant les paradoxes du plus grand des « orateurs, répondant à toutes les questions qui lui « étaient adressées. On eût dit une de ces doctes vierges « de la Grèce et de Rome, auxquelles on pouvait juste- « ment la comparer (2). » Un autre témoin de ces exercices littéraires, dans lesquels excellait Olympia, loue

(1) « Sunt tamen, sunt aliquot cantilenæ adeo concinne et numerose compositæ, ut a quavis tibiola rusticove sono editæ, jucundæ videantur. Ita pulchra, ita dulcia, et adeo suavia sunt Tullii mei verba, ut quovis modo pronunciata, plurimum suæ ingeneratæ majestatis præ se ferant. » (*Olymp. procœmia in tertiam lectionem*, p. 6.)

(2) C. S. Curionis *Epist.*, lib. I, p. 11.

l'abondance de ses pensées, la pureté du style; « où elle « répandait, à pleines mains, la grâce et les délicatesses « paternelles. » — « Les jeunes filles de ton âge, s'é- « crie-t-il, se plaisent à cueillir çà et là les fleurs du « printemps, dont elles se composent des couronnes « aux mille couleurs; mais toi, tu dédaignes ces fleurs « d'un jour, et tu cueilles dans les jardins des Muses des « guirlandes immortelles qui ne se flétrissent jamais, « et qui, par un privilége divin, reverdissent avec les « années (1). » Olympia se montra plus digne encore de ces éloges, en composant, à l'âge de quatorze ans, une apologie de Cicéron, en réponse aux injures d'un de ses détracteurs. Ce morceau était dédié à Calcagnini, qui le lut avec admiration, et qui lui accorda une place parmi les plus précieux trésors de sa bibliothèque.

Les progrès d'Anne d'Este, moins éclatants, n'étaient pas moins sensibles. L'exemple d'Olympia, le désir de l'imiter, l'émulation fraternelle de deux âmes douées des mêmes penchants, éprises des mêmes beautés, tout concourait à rendre ces progrès plus rapides. Anne, familiarisée de bonne heure avec le double génie de la langue latine et italienne, composait des traductions qui méritaient les éloges de Calcagnini : « J'ai lu les fables que

(1) ... « Cum ceteris virginibus ille mos sit peculiaris, ut vernos flosculos hinc atque hinc decerpant, unde sibi versicolorem intexant coronam, tu non jam flosculos illos qui suis horis expirant ac brevi commoriuntur, sed plane immortales amaranthos ex fecundis musarum viretis legisti... quibus ea est prærogativa prope divinitus data, ut nunquam flaccescant, sed ætatis beneficio fruantur, et quotidie magis revirescant. » (*Cœl. Calcag. Op.*, p. 206.)

« tu as traduites du toscan en latin, dans un style élé-
« gant et orné, comme il convient à une main royale. Je « n'ai éprouvé qu'un seul regret, en terminant cette « lecture : qu'elle finît sitôt, et laissât ma curiosité sans « aliments. J'espère que ces essais, comme une semence « de tes compositions futures, mûriront et porteront des « fruits à l'honneur de ton nom. J'ai voulu aujourd'hui « applaudir tes premiers pas sur cette avant-scène de la gloire (1). » Une autre lettre de Celio, écrite un an après, en 1541, contient l'expression de louanges plus flatteuses encore : « Les pages enjouées que tu m'as offertes, « semblent te remercier de leur avoir donné le droit de « cité romaine, et de les avoir honorées de la toge, avec « laquelle elles pourront comparaître devant l'assem-« blée du sénat et les décuries patriciennes. Je les ai « retenues pour jouir plus longtemps de leur société, et « pour les consoler de ton absence, je leur promettais « des emblèmes et des fleurs, qui devaient les rendre « plus belles. Elles ne m'ont demandé que la faveur « de retourner vers toi. C'est assez pour elles d'avoir « reçu leurs ornements d'une main qui pourrait em-« bellir les grâces elles-mêmes (1). »

La duchesse jouissait, avec un orgueil maternel, des succès de sa fille ; elle témoignait l'intérêt le plus affectueux à Olympia. Celle-ci ayant été atteinte d'une maladie qui mit ses jours en danger et la contraignit quel-

(1) « Ego interim tibi in isto famæ proscenio agenti felices plausus dabo. » *Ibid.* p. 205, Calcag. Annæ Estensi, 1540.)

(1) *Ibidem,* p. 205.

que temps au repos, Renée ne consentit qu'à regret à la laisser sortir du palais ducal, et la fit conduire, dans une litière de la cour, auprès de ses parents, dont les soins et la sollicitude devaient accélérer sa guérison. Jean Sinapi écrivait peu après à la jeune convalescente : « C'est pour nous le sujet d'une grande joie de te savoir « rétablie et affranchie des mains du médecin. Décide « maintenant, avec ton père, quand et comment tu pour-« ras revenir auprès de nous. La princesse a déclaré que « ton retour lui serait très agréable, de quelque façon « qu'il s'accomplît. Elle met à ta disposition la litière « dans laquelle tu as été transportée auprès de tes pa-« rents. Choisis avec ton père la voie qui te paraîtra la « plus commode, la plus prompte et la plus douce (1). » Le retour d'Olympia dans cette cour, au milieu des savants dont elle était l'idole, fut une fête, à laquelle tous les membres de cette société choisie prirent une égale part.

La fille de Morato touchait à sa seizième année, et ses talents allaient emprunter un plus vif éclat à cet âge d'enthousiasme et de rêverie. L'étude des anciens, l'admiration de leur génie, le culte presque religieux de leurs beautés, avaient été l'aliment de son enfance élevée dans l'obscurité de la maison paternelle, de son adolescence écoulée à la cour. Ses premiers essais poétiques furent l'inspiration de sa jeunesse. Un seul fragment de cette époque de sa vie a été conservé jusqu'à

(1) Joannes Sinapius Olympiæ (*Op. Oly.*, p. 79.)

nous. C'est un hymne grec, qui semble détaché de la couronne brillante de l'Anthologie. On y retrouve la trace des sentiments qui avaient agité la destinée précoce d'Olympia, de cette lutte entre l'idéal et la réalité dont elle avait un instant connu les douleurs. Mais son choix est désormais accompli, et le chant de sa délivrance n'est qu'une profession de poésie dans la langue de Pindare et de Sapho :

« Jamais le même objet ne séduisit le cœur de tous « les mortels ; jamais les mêmes goûts ne furent départis par Jupiter aux fils des hommes. Castor excelle à « dompter les chevaux, Pollux à manier le ceste, tous « deux nés cependant du même oiseau divin ! Et moi « aussi, née femme, j'ai délaissé les objets de mon sexe, « toiles, fuseaux, fils et corbeilles. Je n'aime que les « prés émaillés de fleurs, et consacrés aux muses ; le « Parnasse à la double cime couronnée de chœurs « joyeux ! D'autres femmes se laisseront peut-être char« mer par d'autres plaisirs ! La poésie est ma gloire, « elle est ma félicité ! (1) »

(1) Οὔποτε μὲν ξυμπᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἥνδανε ταὐτά,
Κ'οὔποτε πᾶσιν ἴσον Ζεὺς παρέδοκε νόον.
Ἱππόδαμος Κάστωρ, πὺξ δ' ἦν ἀγαθὸς Πολυδεύκης,
Ἔκγονος ἐξ αὐτῆς ὄρνιθος ἀμφότερος.
Κἀγὼ μὲν θῆλυς γεγαυῖα. τὰ θηλυκὰ λεῖπον,
Νήματα, κερκίδιαν, στήμονα καὶ καλάθους.
Μουσάων δ'ἄγαμαι λειμῶνα τὸν ἀνθεμόεντα,
Παρνάσσου θ'ἱλαροὺς τοῦ διλόφοιο χορούς.
Ἄλλαι τέρπονται μὲν ἴσως ἄλλοισι γυναῖκες.
Ταῦτα δὲ μοὶ κῦδος, ταῦτα δὲ χαρμοσύνη.
(Oly. *Carm.*, lib. II, p. 242.)

Cet hymne qui n'est aujourd'hui, à trois siècles de distance, qu'une réminiscence ingénieuse de l'antiquité, était quelque chose de plus, au seizième siècle, dans le palais des princes qui seuls rivalisaient d'éclat avec la famille des Médicis. C'était une inspiration dont la science relevait encore le prix. C'était aussi un épisode dramatique, dont l'illusion, toute-puissante sur les spectateurs, est perdue pour nous. Si l'on essaye de la ressaisir, en recomposant par l'imagination cette scène dans ses principaux détails; si l'on joint à la voix émue d'une vierge se consacrant au culte des lettres, le prestige de cette belle langue grecque, de ce rhythme mélodieux, de cette cour attentive; on comprendra l'admiration des savants qui croyaient applaudir une Muse nouvelle, et les éloges bienveillants prodigués à leur élève : «Si les an-« ciens admirèrent à juste titre les femmes inspirées, « Praxille, Corinne et Sapho, c'est à nous d'admirer « Olympia, l'honneur de Ferrare (1)! » On ne trouve pas moins d'enthousiasme dans une poésie inédite du célèbre Lilio Gregorio Gyraldi dédiée à Olympia, et où l'expression de la plus vive admiration pour ses talents, s'associe aux hommages les plus flatteurs pour sa beauté. « Ton visage n'est que splendeur et grâce charmante, ô « jeune fille élevée à la cour des vertus, dans le chœur « virginal des enfants de Renée et la société des Muses.

(1) Θάυματεν ὑμνοπόλους ὁ πάλαι χρόνος εἴ τι γυναῖκας,
Πρηξίλλαν, Σαπφὼ, τήντε Κορίνναν ὁμοῦ,
Μᾶλλον Ὀλυμπίαν θαυμαζέμεν ἄμμιν ὑπάρχει,
Ἤδη Φεῤῥαρίης κόσμον ἐϋκτιμένης.
(Oly. Morat., *Opera*, p. 245)

« Heureuse la princesse qui possède une telle com-
« pagne! Heureux les parents qui te donnèrent le jour,
« et te nommèrent du beau nom que tu portes! Plus
« heureux l'époux qui obtiendra ta main!... Moi-même,
« au milieu des douleurs de la goutte, mes maux me
« paraissent plus légers, quand une fille si distinguée
« console ma triste vieillesse par les témoignages de sa
« faveur! (1) »

Le cercle familier qui se réunissait autour d'elle, et qui applaudissait à ses débuts poétiques, ne se composait pas uniquement de la duchesse et des littérateurs qu'elle avait attirés à sa cour. On y comptait aussi les personnages illustres qui passaient à Ferrare, après avoir visité Venise ou Florence; on y remarquait surtout un auditoire enfantin, qui prenait déjà sa part de ces plaisirs de l'esprit. C'étaient Alphonse et Louis, frères d'Anne d'Este, Lucrèce et Léonore, ses jeunes sœurs, qui, dès l'âge le plus tendre, furent instruits dans les lettres par les soins de leur mère. Tous les dons de l'esprit et de la beauté parurent alors réunis dans cette

(1) « ... Tota es splendida et emicas nitore,
Virtutum tenera educata in aula,
Inter virgineum chorum Renatæ,
Inter Pieridum chorum sororum...
Felix cui famulatur hæc Puella!
Felices genuere qui parentes
Et te nomine Olympiæ vocarunt!
Felicissimus ille, si modo ulli
Uxor contigeris viro fruenda!
Hinc et nonnihil ipse sum beatus,
Inter articularios dolores,
Cui talis faveat seni puella! »
(Gyraldi *Poemata inedita*. Bibl. de Ferrare.)

noble famille : « Les trois filles (de Madame Renée), « dit Brantôme, furent très belles, mais la mère les fit « embellir davantage par la nourriture qu'elle leur don- « na, en leur faisant apprendre les sciences et les bonnes « lettres, qu'elles retinrent parfaitement, et en faisaient « honte aux plus savants, en sorte que si elles avaient « beau visage, elles avaient l'âme autant belle (1). » Cet éloge de l'écrivain courtisan pourrait paraître exagéré, s'il n'était confirmé d'ailleurs par tous les témoignages contemporains. Un événement qui s'accomplit dans le cours de cette année (avril 1543), fournit aux talents de cette famille privilégiée l'occasion de se déployer au grand jour.

Le pape Paul III parcourait alors l'Italie, suivi d'un cortége de prélats et de savants, recevant les hommages des populations accourues pour saluer son passage. Il approchait à petites journées de Ferrare, qu'il n'avait pas visitée, depuis son avénement au pontificat. Ce voyage, qui mettait partout en jeu les ambitions secrètes et les rivalités des princes désireux de se concilier les bonnes grâces de la cour de Rome, ne pouvait être indifférent au duc Hercule. Les démêlés de son prédécesseur avec Jules II et Léon X ; ceux qu'il avait eus lui-même avec Paul III, au sujet de l'investiture de son duché ; l'asile ouvert dans ses Etats aux docteurs italiens ou étrangers suspects d'attachement à la réforme ; tout lui commandait l'empressement le plus respectueux au-

(1) Brantôme, *Dames illustres*; disc. VI, art. 5.

près du pontife, dont il avait à regagner la faveur. Les conseils de la politique étaient d'accord pour lui suggérer une telle conduite, avec les habitudes de magnificence et de grandeur, qui formaient le trait distinctif des princes de sa maison.

Le duc le comprit, et jaloux d'effacer par l'éclat des fêtes le souvenir de ses anciens dissentiments avec le pape, il disposa tout pour lui offrir une hospitalité digne du prince qui en faisait les apprêts, comme du pontife qui devait en jouir. Sans attendre l'arrivée de Paul III dans sa capitale, il se rendit avec sa famille au-devant de lui, et il le reçut dans sa maison de campagne du Belvédère, séjour délicieux où l'art ajoutait encore aux merveilles de la nature, et où le Tasse dut puiser plus tard, auprès de Léonore, quelques-uns des traits dont il orna le tableau des jardins d'Armide. Le docte Muratori lui-même devient poëte pour décrire la scène enchantée qui se déroula aux yeux du pontife, au sortir de la galerie sur laquelle il avait descendu le Pô, jusqu'à peu de distance de Ferrare :

« Sur le premier plan apparaissait une prairie émail-
« lée de fleurs, arrosée par une fontaine dont les jets
« multipliés lançaient dans les airs d'immenses gerbes
« d'eau, qui retombaient en nappes dans un bassin de
« marbre très fin. Plus loin, s'élevait un magnifique
« palais, orné de galeries, d'escaliers et de colonnades
« disposées avec un art exquis. A côté, l'on voyait une
« église couverte de plomb, et embellie par le pinceau

« des Rossi, des Dossi et des plus célèbres artistes de ce « temps. C'était ensuite une succession de jardins, de « vergers, de forêts et de bocages, de gracieuses allées, « d'escaliers qui descendaient de tous côtés jusqu'aux « bords du fleuve, où l'on trouvait des bains délicieux, « avec de riantes perspectives, à l'ombre des plus beaux « arbres. On rencontrait à chaque pas d'innombrables « oiseaux, et une multitude d'animaux domestiques et « sauvages, que l'on n'a pas revus depuis en Italie, et « qui erraient dans le parc pour le plaisir des yeux et « des chasseurs. Que dire enfin des agréments de ce « séjour? Il était si ravissant, que l'auteur de la Cos- « mopée, Agostino Stenco, l'a comparé au paradis ter- « restre (1). »

C'était peu de déployer aux regards du pontife la magnificence qui éblouit et qui étonne. Le duc, jaloux d'occuper tous les instants de son hôte par d'agréables délassements, fit choix, pour ce premier jour, d'un divertissement en rapport avec les goûts de ce siècle, avec les penchants d'un pontife élevé à l'école de Pomponio Leto, ami de Paul Cortese, et protecteur éclairé des sciences et des lettres. « Le soir on lui donna pour amu- « sement une comédie latine, les *Adelphes* de Térence, « récitée avec beaucoup d'esprit et de grâce par les en- « fants du duc. Anne jouait le rôle d'un jeune amou- « reux ; Lucrèce, le prologue ; Léonore, une très jeune

(1) Muratori, *Antichita Estensi*, t. II, p. 368.

« fille (*una giovinetta*) ; le prince Alphonse, un jeune « homme ; Louis son frère, un esclave (1). » Muratori, préoccupé surtout de la gloire de la maison d'Este, ne dit pas quelle part eut Olympia dans ces jeux où brillèrent les talents de son amie, et qui n'étaient pas une nouveauté dans une cour pour laquelle l'Arioste lui-même avait traduit *l'Andrienne* et *l'Eunuque*. Le sujet des *Adelphes*, traité avec l'élégance un peu froide qui distingue les compositions de Térence, et dépourvu des situations fortes où éclate le génie comique de Plaute, se rattachait d'ailleurs, par un lien sensible, aux préoccupations de la duchesse et des maîtres préposés à la direction de sa fille. La leçon morale qui ressort du contraste de deux systèmes d'éducation également dangereux, par l'excès d'indulgence ou par l'excès de sévérité, devait plaire à ces beaux esprits, accoutumés à recueillir sous toutes les formes l'enseignement familier de l'antiquité. Mais cette circonstance n'ajoute rien pour nous à l'intérêt d'un tableau dont la vie est ailleurs. L'héritier octogénaire de Léon X, assistant, dans une villa du duc d'Este, à la représentation d'une comédie de Térence, jouée par les enfants de cette noble famille ; quelle image pourrait mieux caractériser cette époque d'imitation et de hardiesse, d'érudition et d'enthousiasme, si bien appelée du nom de Renaissance !

Les fêtes de cette soirée ne furent que le prélude de celles qui marquèrent, pour ainsi dire, chacun des pas

(1) Idem. *Ibidem.*

du pontife romain dans l'itinéraire triomphal qui lui était préparé. Il fit son entrée à Ferrare avec une pompe extraordinaire, et il se plut à visiter les palais, la bibliothèque, le musée qui embellissaient cette ville, un des sanctuaires de la littérature et des arts en Italie. La maison de l'Arioste et sa tombe modeste, encore sans monument, ne furent sans doute pas oubliées. Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours que le saint-père mit également à profit, en se livrant avec son hôte à de longs entretiens, dont le mystère ne transpira pour personne, et dont le secret devait se révéler peu à peu dans la suite des événements. Paul III prit congé de la duchesse et de sa famille, à la fin du mois d'avril, pour se rendre à Bologne. Le duc l'accompagna jusqu'à Malalbergo, et ne le quitta qu'après avoir reçu sa bénédiction.

CHAPITRE DEUXIÈME.

—

L'Italie avait ressenti, dès le commencement de ce siècle, le contre-coup de l'ébranlement religieux qui agitait l'Europe entière, et qui allait diviser la chrétienté en deux parts. L'esprit de rénovation qui travaillait alors l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Suisse, s'était répandu au delà des Alpes, jusque sur le sol consacré aux merveilles du catholicisme. Les hardiesses de Dante, de Pétrarque et de Boccace, systématisées par Laurent Valla, revêtues de l'éloquence populaire par Jérôme Savonarole, furent le premier germe de l'émancipation. Le réveil des lettres et des arts le féconda. Les révolutions sont solidaires. Cet esprit d'examen et de curiosité, appliqué aux monuments de l'antiquité profane, devait s'étendre aux monuments de la foi et à la science des mystérieux rapports de l'âme avec Dieu. L'étude critique des langues anciennes fut la clef d'or dont se servit l'intelligence humaine pour pénétrer dans le sanctuaire jusqu'alors fermé de la théologie; la Renaissance fut presque partout, en Europe, le prélude de la Réformation.

L'Italie ne demeura pas étrangère à ce grand mouvement ; elle s'y associa dans une mesure qu'un historien du siècle dernier a trop méconnue (1), et que nous nous proposons de fixer ailleurs (2). Un des premiers cris d'affranchissement retentit sur les rives du lac Majeur, dans une lettre adressée par un moine obscur aux églises émancipées de l'Allemagne, en 1530. « O fidèles « bien-aimés de Jésus-Christ ! pensez au pauvre Lazare ; « souvenez-vous de l'humble Cananéenne, avide des « miettes qui tombaient de la table du maître. Pauvre « voyageur consumé par la soif, je soupire après les « sources d'eau vive. Assis dans les ténèbres, et baignés « de larmes, nous vous supplions, vous qui connaissez « les mystères de Christ, de nous envoyer les écrits « de vos excellents docteurs, Zwingle, Luther, Mé- « lanchthon, Œcolampade. Nobles princes, colonnes de « l'Eglise renouvelée, hâtez-vous d'accomplir la déli- « vrance d'une cité de la Lombardie. Nous ne sommes « que trois confédérés ici pour le combat de la vérité ; « mais c'est sous les coups d'un petit nombre d'hommes « élus par Dieu, et non sous l'épée des milliers de Gé- « déon, que succomba Madian. Qui sait si, d'une petite « étincelle, Dieu ne veut pas faire naître un grand « embrasement (3) ! »

(1) « Peu de personnes prirent le parti de Luther en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues et de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles. » Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 128.

(2) Histoire de Renée de France.

(3) Epist. Balthasari Fontanæ Locarnensis, 15 decemb. 1531. Apud Hottinger. *Hist. eccl. secul.* XVI, t. II, p. 619.

Le vœu de l'humble cénobite de Locarno parut sur le point de se réaliser, quand les doctrines réformatrices retentirent en Italie, dans les prédications de deux hommes justement célèbres, Bernardino Ochino et Pierre Martyr. Sans rompre ouvertement avec l'Eglise qui admirait leurs talents et ne suspectait pas encore leurs opinions, ces deux prédicateurs, également éloquents et populaires, concoururent puissamment à la propagation des croyances nouvelles dans leur patrie. Ils fondèrent les communautés évangéliques de Lucques, de Venise et de Naples, où ils eurent l'Espagnol Jean de Valdez pour collaborateur et pour ami. Mais ce travail, d'abord inaperçu, ne pouvait échapper longtemps aux regards attentifs de la cour de Rome. Suspects malgré leurs talents et la pureté de leurs mœurs, entourés d'espions qui dénonçaient leurs moindres paroles, menacés enfin dans leur liberté, et jusque dans leur vie, ils se dérobèrent par la fuite au sort qui leur était réservé, et ils donnèrent le signal de ces nombreuses émigrations qui devaient enrichir les cités hospitalières de la Suisse, pendant la seconde moitié du seizième siècle. Ils se retirèrent à Zurich, puis à Genève et à Strasbourg. Mais le souvenir de leurs talents et de leurs vertus vécut longtemps dans la mémoire de leurs compatriotes. Le cardinal Théatin lui-même, plus tard pape sous le nom de Paul IV, rend ainsi témoignage à Ochino, dans un de ses écrits : « Ah! Bernardino, que « tu étais grand aux yeux de tous les hommes! Ton « humble froc était plus glorieux que la pourpre des

« cardinaux et la mitre des papes; ton habit grossier « plus splendide que des vêtements magnifiques; ta « couche de nattes plus précieuse que les lits les plus « délicats; ta profonde indigence supérieure à tous les « trésors de la terre. Tes accents inspirés frappent en- « core nos oreilles; nous voyons tes pieds nus fouler « notre sol. Mais que sont devenues ces nobles leçons « sur le mépris du monde? Insensé! quel délire a pré- « senté à ton esprit un autre Christ que celui que « l'Eglise catholique adore? (1) » Pierre Martyr emportait dans l'exil l'estime des plus savants prélats italiens, Contarini, Bembo, Fregoso, et il devait balancer, dans les rangs de la Réforme, la gloire de Calvin lui-même.

Rome comprit l'étendue du danger, et ses craintes ne furent égalées que par la rigueur des mesures qu'elle adopta contre les partisans des doctrines nouvelles. Le 1er avril 1543, parut la bulle qui instituait le redoutable tribunal de l'Inquisition. Le titre d'inquisiteur n'était pas nouveau en Italie. Ce qui l'était, c'était le tribunal du Saint-Office, inventé par le fanatisme sombre de l'Espagne, pour le combat à mort de deux races et de deux religions rivales au delà des Pyrénées; machine terrible dont les coups devaient également épuiser les vainqueurs et les vaincus. Paul III conférait à six cardinaux le titre et l'autorité d'inquisiteurs généraux de la foi. Ils devaient juger souverainement, en deçà et au delà des Alpes, toutes les accusations d'hé-

(1) Bock, *Hist. antitrinit.*, t. II, p. 495.

résie, emprisonner les personnes suspectes, sans distinction de sexe, de profession et de rang; nommer des officiers subalternes, revêtus d'une portion déléguée de leur autorité; créer en tous lieux des tribunaux de seconde classe, investis de pouvoirs limités ou égaux aux leurs, pour extirper l'hérésie. Telle fut l'organisation de ce tribunal, dont l'établissement provoqua presque partout, dans la Péninsule, la plus vive opposition. La politique des papes en triompha. Naples, Florence, Venise, s'humilièrent tour à tour; Ferrare se soumit sans résistance. L'inquisition se cacha, dans cette ville, sous l'éclat des fêtes qui accompagnèrent le séjour de Paul III auprès du duc d'Este. Elle n'y déploya ses rigueurs que plusieurs années après, grâce à la généreuse intervention de la duchesse, et à la protection éclairée dont elle couvrait les savants.

La cour de Ferrare offrait alors le spectacle le plus brillant et le plus animé. La liberté des opinions, sévèrement proscrite ailleurs, y trouvait un asile et y projetait un dernier éclat. Celio Calcagnini n'était plus (1); mais ce savant, enseveli dans sa bibliothèque, « où il avait toujours vécu, » avait légué son esprit d'investigation à ses disciples. C'était Bartolomeo Riccio, méditant son livre sur *la Gloire;* Lilio Giraldi, préparant les éléments de son ***Histoire des Dieux et des Poëtes,*** et son Dia-

(1) Il mourut à Ferrare en 1541. On voit encore aujourd'hui son buste brisé et sa tombe en ruines, à la porte de la bibliothèque du couvent des dominicains, avec cette inscription latine :

« Index tumuli Cælii Calcagnini qui ibidem sepeliri voluit, ubi semper vixit.

logue sur les *Poëtes contemporains*, qui devait exciter les ombrages de Rome; c'était Angelo Manzolli, médecin du duc Hercule II, dont les poëmes satiriques abondaient en traits mordants dirigés contre la papauté (1); c'était enfin Marco Antonio Flaminio, qui retrouvait auprès de la duchesse Renée, l'intimité libre dont il avait joui à Naples, dans le cercle choisi de Pierre Martyr, de Jean de Valdez et de Vittoria Colonna, marquise de Pescaire. Sans se séparer ouvertement de l'Église, ces personnages distingués professaient les opinions les plus hardies en matière de foi. Flaminio admettait le dogme de la justification restauré par Luther, et il consacrait à la mémoire du premier martyr de la Réforme, en Italie, des vers éloquents :

« Pendant que la flamme consume ton corps, illustre « Jérôme, la religion sainte, les cheveux épars, pleure « sur toi et s'écrie : Épargnez-le, flammes cruelles! c'est « ma chair, c'est mon sang que vous dévorez sur ce bû- « cher (2)! »

La Réforme comptait aussi de fervents disciples parmi les professeurs qui composaient l'Académie du palais ducal. Jean Sinapi et son frère, initiés de bonne heure

(1) *Zodiacus vitæ : Capricornus.* Ce poëme fut publié sous le pseudonyme de Marcellus Palingenius.

(2) Dum fera flamma tuos, Hyeronime, pascitur artus,
Religio, sanctas dilaniata comas,
Flevit, et o, dixit, crudeles, parcite, flammæ,
Parcite, sunt isto viscera nostra rogo!
(Schelhorn, *Amœnitates hist. eccles.*, t. II, p. 27.)

aux doctrines luthériennes, avaient été affermis par la voie de Calvin lui-même, à Ferrare, dans les croyances qu'ils avaient apportées de leur patrie. Une étroite amitié les unit dès lors au réformateur français. Une circonstance particulière vint encore resserrer ce lien. Parmi les dames de la cour, que les prédications du célèbre réfugié avaient attirées à la nouvelle foi, on remarquait une des suivantes de la duchesse, nommée Francisca Bucyronia. Belle, pieuse, enjouée, Jean Sinapi l'aima comme une sœur, avant de la choisir pour compagne. Leur union s'accomplit en 1538. Depuis cette époque, une intime correspondance s'établit entre les deux époux et celui que Francisca honorait comme un père spirituel. « Nous vous supplions, lui écrivaient-ils, au nom de « l'amitié dont vous nous avez donné tant de témoigna- « ges, durant votre séjour dans cette cour, de nous con- « tinuer toujours vos conseils. Enseignez-nous comment, « au milieu des piéges qui nous environnent, nous pour- « rons nous conduire en époux chrétiens, vivre sainte- « ment devant Dieu, et lui rendre tout l'honneur qui « lui est dû (1). » Les lettres de Calvin, alors rappelé de Strasbourg à Genève, leur apportaient des encouragements et des directions, qui remontaient jusqu'à la « royale catéchumène » dont il avait éclairé la conscience et affermi la foi : « J'ai congneu en vous, Madame, une « telle crainte de Dieu, et fidelle affection à luy obeyr, « que mesme la haultesse ostée qu'il vous a donnée

(1) Johannes Sinapius Calvino, décembre 1543. Correspondance inédite.

« entre les hommes, j'ay en estime les grâces singulières « qu'il a mises en vous, jusques là que je me penseroys « mauldit, si je omectoys les occasions de vous servir « et profiter, quand elles me seroyent présentes ; ce que « certes je dys sans aulcune fainctise ne flatterie, mais « en sincérité de cueur, et comme parlant devant Celui « qui congnoist toutes nos secrètes pensées... Puis doncques, Madame, qu'il a pleu à ce bon Seigneur Dieu, « dans sa miséricorde infinie, de vous visiter par la « crainte de son nom, et vous illuminer en la vérité de « son Sainct Evangile, recognoissez vostre vocation ; « car il nous a retiré des abysmes de ténèbres où nous « étions détenus captifs, affin que nous suivions droic- « tement sa lumière sans décliner... (1). » Ainsi commença, entre la fille de Louis XII et Calvin, une correspondance qui ne devait se clore qu'après plus de vingt années, sur le lit de mort du Réformateur !

La duchesse écoutait ces exhortations avec une condescendance pleine de respect. Elle s'efforçait d'y conformer sa vie, malgré les ménagements et la réserve que lui imposaient les défiances de son mari. Sa cour fut longtemps un asile ouvert en secret aux novateurs. Elle y reçut Ochino et Pierre Martyr, déjà voués à l'exil. Ce fut aussi à ce titre qu'elle accueillit un des hommes qui marqua le plus, après eux, dans le schisme naissant de l'Italie, et dont la destinée doit fixer plus particulièrement notre attention.

(1) Calvin à madame la duchesse de Ferrare. (*Lettres de Calvin*, t. I, p. 44, 54.)

Celio Secondo Curione, dont le nom s'associe naturellement à celui d'Olympia Morata, naquit en 1503, à Turin. Orphelin à l'âge de neuf ans, il fut élevé à l'université de cette ville, par les soins d'une famille noble à laquelle ses parents étaient alliés. Doué d'un goût prononcé pour les lettres, d'une imagination rêveuse et tendre, il semblait plutôt appelé à l'existence paisible d'un savant, qu'à l'orageuse destinée d'un réformateur. La lecture de la Bible dont un exemplaire lui avait été légué par son père mourant, et celle de quelques écrits de Mélanchthon, auquel il voua dès lors une admiration qui devint plus tard une mutuelle amitié (1), firent de lui un partisan zélé des doctrines nouvelles. Il se rendait en Allemagne, avec plusieurs de ses amis, quand il fut saisi par ordre de l'évêque d'Yvrée, et plongé dans un cachot où il expia d'imprudentes paroles par une rigoureuse captivité. Il ne fut remis en liberté, sur la sollicitation d'un de ses parents, que pour entrer dans un monastère où ses efforts pour la conversion des religieux le compromirent sans retour. Un acte plus audacieux faillit le perdre. Il osa substituer une Bible aux reliques déposées sur l'autel, et il n'échappa que par la fuite au châtiment qui lui était réservé. Réfugié à Milan, vers 1530, il rompit le dernier lien qui l'unissait à l'Eglise, en épousant une dame de la noble famille des Isacci, et il se consacra, durant quel-

(1) « Equidem admodum adolescens adhuc, cum prima tua monimenta legissem, te ita amavi ut vix alterius progredi meus in te amor posse videretur. » (C. S. Curio Philippo Melanchtoni. *Cœlii S. C. epist.*, lib. I, p. 71.)

ques années, à l'enseignement des lettres, qui le rendit célèbre dans toute l'Italie.

Le désir de revoir son pays natal remplissait l'âme de Celio. Il reprit la route du Piémont, malgré les dangers de ce voyage, durant lequel il fut exposé aux dénonciations intéressées de sa famille. Il trouva un abri dans le château d'un seigneur qui habitait les environs de Turin, et dont il instruisit les enfants. Mais une imprudence généreuse le signala bientôt à de nouvelles persécutions. Il assistait un jour à la prédication d'un missionnaire dominicain, qui citait, en les altérant, quelques passages empruntés aux écrits des réformateurs allemands. Celio osa l'interrompre et rétablir le vérité. Saisi presque aussitôt par ordre de l'inquisiteur de Turin, il fut traîné dans les cachots de cette ville, où il attendit, durant plusieurs mois, l'issue d'un procès qui ne pouvait aboutir qu'à une condamnation capitale. Ses amis pleuraient déjà sa mort, quand il parvint à s'évader de sa prison par un artifice dont le succès, raconté spirituellement dans un de ses dialogues, semble un défi jeté à la crédulité du lecteur (1). Il reparut peu après dans une chaire de l'université de Pavie, où l'enthousiasme des étudiants lui composa une garde volontaire, et le déroba pendant trois ans aux poursuites de l'inquisition. Il dut enfin quitter cette ville, dont le sénat avait longtemps résisté aux menaces de l'excom-

(1) Voyez ce récit dans le dialogue intitulé : « C. S. Curionis Pasquillus Ecstaticus, cum aliis etiam aliquot sanctis pariter et lepidis dialogis. » *Schelhorn. amœnit. hist. eccles.*, t. II, p. 759 et seq.)

munication pontificale pour lui conserver un asile, et il se retira successivement à Venise et à Ferrare.

Celio n'était pas un étranger dans cette dernière cité. Il y rencontra une société de savants dont plusieurs professaient en secret les doctrines réformées, et auxquels son nom n'était pas inconnu. Il y retrouva surtout un ami, dont il avait pu apprécier la fidélité pendant les longues vicissitudes de sa vie : c'était Peregrino Morato. Eloigné de Ferrare par une disgrâce de cour, et fixé à Verceil, à l'époque où Celio cédait au désir de revoir le Piémont, sa patrie, Morato avait connu l'aventureux missionnaire, et l'avait reçu sous son toit. Ces deux hommes, rapprochés ainsi par la destinée, se sentirent bientôt liés l'un à l'autre par une conformité de goûts et d'études à laquelle devait s'ajouter peu à peu une sympathie plus élevée, celle de leur foi. « Viens « auprès de nous, écrivait Peregrino Morato à son ami ; « tu retrouveras ta place vide à notre foyer, et surtout « dans ma bibliothèque, où tu jouiras à loisir de tous « les biens réunis, la solitude, le silence, la paix et « l'oubli ! Nous ne cesserons de te prier, moi et tous « les miens, que tu n'aies consenti à nous accorder « cette faveur. Tu pourras te mettre en chemin après « les premières pluies de l'été ; les routes seront moins « brûlantes, et tu auras soin de disposer ton voyage, « plutôt comme un homme prudent qui s'avance à « petites journées, que comme un hardi cavalier qui « franchit la même distance sur un coursier rapide... « Que le Seigneur te donne pour guide, à travers tant

« de périls, l'ange gardien de Tobie, et qu'il te ramène « sain et sauf dans notre demeure ! (1)» Ainsi se forma, entre le docteur proscrit et son hôte, une relation consacrée par le malheur, qui rappelait pour eux les souvenirs de l'hospitalité antique. Alors aussi commence entre eux une correspondance à peine interrompue, de loin en loin, par les agitations du siècle, et qui ressemble à la conversation paisible de deux savants devenus comme étrangers, par l'étude, aux ébranlements contemporains. C'est tantôt une dissertation en forme sur l'authenticité d'un écrit attribué à Cicéron (2), tantôt la description de la route devinée par le génie de Vasco de Gama. Celio indique les haltes de l'itinéraire immense qui sépare la Lusitanie des Indes ; il en mesure la longueur, et, faisant un mélancolique retour sur les vicissitudes des choses humaines, il s'écrie : « Que de noms « apparus et disparus tour à tour sur ces rivages ! « Tant les siècles entraînent de changements dans leur « cours !

Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas !

« Avec les noms s'évanouissent les empires et les na- « tions. Combien de peuples et de cités, autrefois floris- « sants, couvrent aujourd'hui le sol de leur poussière !

(1) « Christus Jesus tibi det ducem Tobiæ tuo in itinere, qui te incolumen ducat et reducat ! » (*Op. Oly. Morat.*, p. 314 et 315.)

(2) « Libros rhetoricorum ad Herennium, non Ciceronis esse, sed Cornificii. » (*Ibid.*, p. 362.) Tel est le titre de ce traité composé par Curione, à Venise, en 1540, à la demande de Morato. Les deux amis étaient d'accord pour attribuer à Cornificius cet ouvrage que la critique moderne a définitivement restitué à Cicéron.

« Le spectacle de tant de ruines accumulées doit nous « exciter d'autant plus à poursuivre notre course vers « la Jérusalem céleste, vers le royaume permanent et « éternel, qui nous réserve en héritage les vraies ri- « chesses unies aux vraies félicités ! (1) »

Ce dernier trait nous révèle le sens de la correspondance des deux docteurs, et de l'intimité dans laquelle ils vécurent, durant plus d'un an, à Ferrare. Curione, admis chaque jour dans l'intérieur de son ami, eut souvent l'occasion d'exposer devant lui les doctrines qu'il avait puisées dans la lecture des réformateurs allemands, et dont celui-ci devint bientôt le plus fervent adepte. On en peut juger par le passage suivant d'une de ses lettres, composée sans doute dans l'ardeur de sa nouvelle foi : « Autrefois, je lisais ou plutôt j'effleurais du « regard, à mes heures de loisir, quelques pages de saint « Paul ou de saint Jean, ou de quelque autre portion des « Ecritures saintes, et c'était tout. Ta voix pénétrante, « ô mon cher Celio, a seule pu trouver le chemin de « mon cœur. La lumière qui rayonne dans tes discours « m'a éclairé à salut. Je reconnais enfin mes longues té- « nèbres, et je puis dire, par un effet de la grâce d'en « haut ; ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit « en moi ! (2) » Le changement intérieur de Morato prépara sans doute celui des autres membres de sa famille ;

(1) *Ibidem*, p. 370.

(2) « Tua viva vox et ingens spiritus quo totus scintillas, aliosque irradias, tam efficaciter me movit... ut nunc nôrim meas tenebras, et jam vivam non ego, sed Christus in me, et ego in Christo. » (F. P. Morat. C. S. Curioni. *Op. Oly. Morat.*, p. 315.)

et lorsque le pieux missionnaire, en butte aux dénonciations de ses ennemis, dut s'éloigner de Ferrare et chercher un asile à Lucques, son départ fut pleuré de ses hôtes comme la perte d'un ***précepteur divin,*** d'un ***second Ananias*** qui les avait instruits dans la véritable sagesse. Morato lui écrivait : « Le corps n'éprouve pas plus de dou-« leur en se séparant de l'âme, que je n'en ressentis en « te disant adieu, toi qui m'as initié à la science du sa-« lut. Puissé-je enrichir les autres, à mon tour, du tré-« sor que tu m'as communiqué, et porter beaucoup de « fruits pour le jour de la moisson éternelle ! (1) » Nous ne suivrons pas Curione dans sa retraite à Lucques, ni dans sa fuite, à travers de nouveaux périls, sur une terre étrangère. Nous l'y retrouverons trop tôt, en suivant les phases diverses des événements qui doivent se succéder dans ce récit.

Telles furent les influences domestiques qui se déployèrent autour de la jeunesse d'Olympia. Elle les trouvait dans la maison paternelle, elle les retrouvait à la cour dans l'enseignement familier de plusieurs de ses maîtres, et jusque dans les inclinations avouées de la duchesse et de sa fille. Mais elle ne paraît en avoir ressenti l'empire que plus tard. L'enthousiasme de l'antiquité, devenu pour elle une idolâtrie, la préparait mal à l'intelligence des mystérieuses doctrines de la grâce Il y a trop loin de la sagesse d'Homère et de Platon, à la ***divine folie*** de saint Paul. Le mobile de la vertu an-

(1) Idem. *Ibidem.*

tique, le ressort caché des grandes vies et des grandes morts où elle éclate de préférence, c'est l'orgueil, dont l'immolation s'accomplit sur le Calvaire, au pied d'un Dieu crucifié. Olympia l'ignorait encore, parce qu'elle avait jusqu'alors oublié, dans l'étude des livres, l'étude de son propre cœur. Les croyances de la philosophie naturelle, revêtues de l'admirable langage de Cicéron, lui paraissaient une image anticipée des dogmes de la philosophie chrétienne. Le songe de Scipion était pour elle une révélation sublime de ce monde infini, vers lequel elle s'élançait sur les ailes de l'imagination, et non sur celles de la foi (1).

Cependant l'esprit élevé d'Olympia ne pouvait demeurer longtemps étranger au grand débat qui agitait alors les consciences, et dont le retentissement venait la troubler dans le recueillement de l'étude. Nous retrouvons la trace de ces premières préoccupations religieuses dans quelques-unes des compositions de sa jeunesse, dont le sujet, inspiré sans doute par ses maîtres, est déjà une révélation de ses sentiments secrets. Dans ce siècle de révolutions, la controverse était, en quelque sorte, le prélude obligé de la formation des croyances. Deux dialogues d'Olympia, peu importants comme œuvre littéraire, méritent d'être remarqués à un autre titre.

Le *Décaméron*, ce monument étrange de la liberté des esprits et de la corruption des mœurs parmi les calamités de l'Italie au quatorzième siècle, n'avait rien

(1) « Quid ipse Tullius dicat, videamus in hac nova philosophia, non multum quidem, meo judicio, a christiana abhorrenti. » (*Ibid.*, p. 2.)

perdu de sa popularité, sous les justes anathèmes de l'Eglise, au siècle des Médicis. On lisait partout ces contes hardis, protégés par une licence de détails que ne rachètent pas, malgré l'éloge de Pétrarque, la description de la peste et la touchante histoire de Grisélidis. Les commentaires d'une génération contemporaine de la Réforme, devaient s'attacher de préférence à ceux de ces contes, où le génie de Boccace châtie les vices du clergé, avec une verve d'ironie et une profondeur de malice incomparables. On se souvient de l'histoire de ce marchand juif, qui, pressé par un ami chrétien de se convertir, veut visiter d'abord le siége de la chrétienté. Il arrive à Rome, observe tout, voit de ses propres yeux la corruption des gens d'église; et, subitement convaincu de la divinité d'une religion qui subsiste malgré tant d'abus, il se fait baptiser à son retour. C'est encore l'histoire de cet hypocrite qui s'avise, après une vie désordonnée, de vouloir mourir en saint homme. Il trompe son confesseur, ment jusqu'au dernier soupir, est canonisé après sa mort, « et fait, dit Boccace, tout autant de « miracles qu'un autre saint. » Telles étaient les vives satires qui trouvaient un écho dans l'école du palais, à Ferrare. Olympia traduisit ces deux morceaux de l'italien en latin. N'est-il pas permis de voir dans ces traductions, dont la date nous est connue, autre chose qu'un essai littéraire, et d'y pressentir le schisme caché sous les formes cicéroniennes du langage? (1)

(1) « Verum hoc te perpendere velim quæ Bocatio transtulit in adolescentia sua composuisse, ne minus elaborata aut quoad stylum, ab aliis ejus

La fille de Peregrino Morato se détachait en effet chaque jour davantage de l'Eglise dans le sein de laquelle elle était née, sans entrevoir encore, au delà de ses doutes, les dogmes nouveaux sur lesquels devait se réédifier sa foi. Cette crise dura plusieurs années. Nous en retrouvons la trace dans un de ses dialogues, où elle décrivit plus tard cet état de l'âme qui cherche la vérité, qui croit par moments l'atteindre, et qui se consume en vains efforts à sa poursuite. Elle étudiait les livres des philosophes, dont les systèmes ne pouvaient éclairer les obscurités de son esprit. Elle lisait parfois la parole sainte ; mais elle fermait bientôt ce livre, dont les doctrines, inaccessibles aux seules forces de la raison, semblent dérober leurs secrets aux sages, pour les révéler à la simplicité de l'enfant. Le séjour d'une cour brillante, qui de bonne heure avait favorisé le développement de ses facultés, devait devenir un piége pour elle, à mesure que les besoins sérieux de son âme réclamaient plus impérieusement une satisfaction. La multiplicité des objets dont elle était occupée, la séduction des louanges, l'entraînement des fêtes et des plaisirs, détournaient sa pensée des graves problèmes de la religion, pour l'y laisser retomber ensuite avec les tristesses du découragement ou les anxiétés du doute. Telle était la situation dont Olympia déposa l'aveu, quelques années après, dans une de ses lettres. « Oh ! combien l'épreuve m'é-« tait nécessaire ! Je n'avais aucun goût pour les choses

scriptis dissentire videantur. » (Chil. Sinapius C. S. Curioni, *Op. Oly. Morat.*, p. 207.)

« divines ; la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testa-
« ment ne m'inspirait que de la répugnance. Si j'étais
« demeurée plus longtemps à la cour, c'en était fait de
« moi et de mon salut ! (1) » La sagesse qu'elle demandait vainement à la science, devait naître pour elle dans les larmes et dans l'affliction.

Ce fut cependant à cette époque de sa vie qu'Olympia contracta une amitié qui devait embellir les années heureuses de sa jeunesse, et répandre une consolation sur ses mauvais jours. Elle connut, dans le palais du duc de Ferrare, une jeune femme aussi remarquable par ses talents que par ses vertus. C'était la princesse Lavinia de Rovère, de la maison d'Urbin. Elle venait d'épouser Paolo Orsini, fils du célèbre Camillo qui s'était acquis un si grand nom dans les guerres d'Italie, et dont le crédit à Rome était sans bornes. Lavinia sut distinguer la compagne d'Anne d'Este, dans la société d'élite qui se réunissait autour de la duchesse, et cet attrait mutuellement ressenti fut l'origine du plus vif attachement entre deux âmes si bien faites pour se comprendre et pour s'aimer. Aux plus nobles qualités du cœur, Lavinia joignait une intelligence forte et déjà familiarisée avec l'étude de la philosophie et des belles-lettres, dont les souvenirs donnaient un agrément infini à sa conversation (2). Détachée comme Olympia des

(1) « Ego enim si diutius in aula hæsissem, actum de me ac de mea salute fuisset. Nunquam enim, dum ibi fui, quicquam altum aut divinum sapere potui, neque libros utriusque Testamenti legere. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 95.)

(2) « Donna di felicissimo e fecondissimo ingegno, poi che oltre all'altre

croyances de l'Eglise régnante, elle devait s'associer aux préoccupations de son amie, partager ses doutes et soupirer comme elle après une même foi. En nommant ici Lavinia de Rovère, on ne saurait oublier ses deux belles-sœurs, la signora Maddalena, épouse de Lilio de Céri, et la comtesse Julia de Rangone, louées l'une et l'autre pour l'éclat de leur beauté et la magnanimité de leurs sentiments (1). C'est dans l'intimité de ces dames qu'Olympia se reposait de l'étude, en se livrant à des entretiens où les problèmes de la philosophie et de la religion étaient quelquefois débattus, et qui n'avaient pour conclusion que le doute. Une lettre d'Olympia elle-même nous l'apprend. Les doctrines de la grâce furent longtemps voilées à ses yeux par le mystère de la prédestination. Ce ne fut que plus tard que ce dogme redoutable se dépouilla pour elle de ses terreurs, dans le sentiment de l'adoption divine qui n'exclut pas la liberté morale, et qui devient pour les élus le principe d'une nouvelle vie (2).

Il y a loin, cependant, de ces premiers besoins religieux à l'inspiration toute païenne qui distingue les derniers vers composés par Olympia durant son séjour

sue rarissime e nobilissime qualita, e tutta data alla filosofia, e all'altre belle lettere humane...» (Francesco Sansovino, *Hist. di casa Orsina*, lib. II, p. 23.)

(1) Idem. *Ibidem*, p. 7.

(2) « Quamobrem depone veterem illum errorem quo hactenus ductæ fuimus, cum putaremus, priusquam invocaremus eum, scire oportere an ab æterno tempore nos elegisset. Quin potius, ut ipse jubet, prius ab illius misericordia imploremus, et cum hoc fecerimus, nos in numero electorum esse certo sciamus. » (*Oly. Morat. Laviniæ Ruverensi*, p. 106.)

à la cour. Bembo venait de mourir (18 février 1547), et la nouvelle de sa mort, partout répandue, excitait d'universels regrets dans les rangs de cette génération spirituelle qu'il avait si longtemps charmée par ses écrits. La maison d'Este, qui l'avait comblé de ses faveurs, paya un poétique tribut à sa mémoire ; la fille de Peregrino Morato était digne d'en être l'interprète. En célébrant un des hommes de ce siècle, qui avait le plus contribué à faire revivre le génie des anciens, elle rencontre des termes heureux pour exprimer le deuil des lettres. L'harmonie de la langue grecque semble un hommage de plus rendu à ce brillant disciple de l'antiquité, dans la patrie de Médicis et de Politien :

« Bembo, la gloire des sœurs immortelles, le soleil « de Venise, souveraine des mers, Bembo n'est plus ! « Nul parmi les enfants de ce siècle ne saurait l'égaler « par l'éclat des actions, ni par la douceur du langage. « Il meurt, et avec lui disparaît le beau génie de l'élo- « quence ; Cicéron semble descendu pour la seconde « fois aux sombres demeures (1) ! »

Les vers consacrés à la mémoire de Bembo terminent une période importante de la vie d'Olympia, celle de son éducation. Ils sont comme le dernier mot de ces

(1) Κάτθανεν Ἀονίδων κῦδος μέγα Παρθενικάων,
Βέμβος, ὁ τῶν Ἐνετῶν φωσφόρος εἰναλίων.
Οὗπερ ἐνὶ βροτέοισι τὸ νῦν ἐναλίγκιός ἐστι
Οὐδεὶς, οὔτ' ἔργοις, οὔτ' ἐπέεσσιν ἀνηρ.
Οὗ θανέοντος, ἔδοξεν ὁ.μ'εὐεπίη πάλιν αὐτὸς
Εἰσίεναι στυγερὸν Τούλλιος εἰς ἀΐδην.
(Oly. Morat. *Carm.*, lib. II, p. 242.)

années d'études paisibles et de rapides progrès, qui laissèrent d'ineffaçables impressions dans la mémoire de ses maîtres, mais dont la trace est à peine indiquée çà et là dans ses écrits. Le culte des lettres profanes avait jusqu'alors occupé toutes ses pensées, et imprimé une direction unique à son existence. Contemporaine des siècles passés, plus que de son siècle, elle ne connaissait la vie que par les livres, les hommes que par les louanges dont elle était l'objet (1). Tout au plus avait-elle éprouvé quelques-unes de ces douleurs que ressent une âme qui s'interroge sur ses croyances, et qui lutte contre le doute. Des épreuves d'une autre nature lui étaient cependant réservées. Le long rêve de sa jeunesse allait faire place aux réalités de la vie, dont elle devait acquérir la science à l'école d'un maître sévère, le malheur !

Le premier coup dont Olympia fut frappée, l'atteignit dans ses affections. Peregrino Morato, éloigné du monde depuis plusieurs années, et condamné à la retraite par les infirmités prématurées de l'âge (2), tomba dangereusement malade, en 1548. A cette nouvelle, sa fille quitta la cour pour se rendre auprès de lui, et pour veiller à son chevet. Tout espoir fut bientôt perdu. Morato vit approcher sa fin avec calme et sérénité. Ses derniers jours furent adoucis par la tendresse d'une famille,

(1) L'historien Gaspar Sardi, de Ferrare, lui dédia sans doute à cette époque son opuscule intitulé : *De triplici philosophia.*

(2) « Male affectum corpusculum et ætatem jam ingravescentem. » (*Ibid.*, p. 316.)

dans le sein de laquelle il avait longtemps trouvé le bonheur, et surtout par les promesses de la religion, dont les certitudes glorieuses resplendissaient pour lui au delà de l'horizon de cette vie. Il prit congé, dit sa fille, de ceux qu'il aimait avec une constance singulière, et rassasié de travaux et de jours, il passa de la scène agitée de ce monde dans le séjour de la paix, dont la foi lui avait enseigné le chemin (1).

Cette grande épreuve domestique fut le commencement des revers qui fondirent l'un après l'autre sur Olympia. Elle veillait encore au chevet de son père mourant, quand la main d'Anne d'Este, sa compagne d'études, alors âgée de dix-sept ans, fut accordée à François de Lorraine, plus tard si célèbre sous le nom de duc de Guise. Ce mariage, négocié par le roi de France lui-même, Henri II, neveu de la duchesse de Ferrare, et accompli le 29 septembre 1548, fut bientôt suivi du départ de la princesse, que les regrets de tout un peuple devaient accompagner au delà des monts; car elle était aimée et révérée de tous à cause de ses vertus (2). Olympia perdait en elle une amie, dont l'affection avait embelli les jours de sa faveur, et dont la protection allait lui manquer sous le coup d'une disgrâce prochaine.

(1) « Scito abhinc biennium patrem meum multis exantlatis laboribus, singulari in Deum fide, ex hac turba et colluvione discessisse. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 94, ann. 1551.)

(2) « Questa principessa, oltre ogni credere amata e riverita da'Ferraresi. » (Muratori, *Antich. Estens.*, t. II, p. 371.)

L'origine de cette disgrâce se perd dans l'obscurité d'une trame ourdie à la cour, et à laquelle le malfaisant génie d'un réfugié, tristement célèbre dans les annales de la Réforme, ne fut sans doute pas étranger. Echappé d'un couvent de carmes, à Paris, et prenant la fougue de ses passions pour l'ardeur de sa foi, Jérôme Bolsec était venu chercher un asile à Ferrare. La duchesse l'accueillit, avec sa bonté accoutumée, comme un pauvre proscrit de sa nation, et le choisit pour aumônier (1). Il n'exerça auprès d'elle que le ministère de la haine et de l'envie. Ses propos calomnieux, répandus avec art, et dirigés contre les amis d'Olympia, portèrent le trouble dans l'esprit de la duchesse, et préparèrent ainsi une crise dont des circonstances, d'une autre nature, devaient précipiter le dénouement (2). Le duc, pressé depuis longtemps de donner des gages de sa fidélité au siége apostolique, surveillait d'un œil jaloux les mouvements divers de la cour. Il crut aveuglément à ces calomnies, qui trouvent toujours des échos complaisants dans un palais. Sa colère, accrue par ses défiances longtemps comprimées, eut des éclats plus terribles. Olympia en fut la première victime. Elle parut à la cour pour répondre aux accusations mal définies dont elle était l'objet. La voix d'Anne d'Este absente ne pouvait s'élever en sa faveur; la duchesse elle-même, soit entraîne-

(1) « Hyeronymi Bolseci vaferrimi, in aula Ferrariense, si diis placet Eleemolynarii. » (Joann. Sinap. Calvino. Corresp. inédit. déjà citée.)

(2) « Quid aulam accusem, quum unus ille sycophanta in crimen vocandus sit? » (*Ibidem.*)

ment, soit faiblesse, demeura muette, et l'orpheline, privée de tout appui contre les complots des méchants, rentra dans sa maison en deuil, où la haine de ses ennemis devait encore la poursuivre et la déchirer.

Elle a décrit éloquemment elle-même son humiliation et sa douleur : « Après la mort, ou plutôt après le dé« part de mon père, je restai seule, trahie, abandonnée « de ceux qui devaient me servir de soutien, exposée « aux plus injustes traitements. Mes sœurs partagèrent « mon sort, et ne recueillirent qu'ingratitude, en re« tour de tant de dévouement et de bons services durant « tant d'années. Vous ne pourriez vous imaginer quel « fut alors mon désespoir ! Personne, d'entre ceux que « nous appelions autrefois nos amis, n'osait nous té« moigner de l'intérêt ; et nous étions plongés dans un « abîme si profond, qu'il paraissait impossible que nous « en fussions jamais retirés (1) ! » Dans cet abandon universel, dans cette disgrâce aussi amère qu'imméritée, Olympia leva les yeux vers le Dieu de son Père ; elle implora les secours de cette Providence inconnue, que ses doutes avaient reléguée jusqu'alors dans un monde inaccessible aux prières de l'homme. Elle en reçut des forces mystérieuses ; elle espéra et elle crut. Ses obscurités s'évanouirent devant les clartés de la parole révélée, et sa foi naissante sortit victorieuse de

(1) « Scito... me post mortem illius... statim ab iis a quibus minime debui desertam indignisque modis acceptam fuisse, neque hoc mihi separatim a meis sororibus accidit, sed hos fructus omnes retulimus, nimirum pro labore et officio tulimus odium. Quanto vero fuerim dolore affecta tu existimare potes..., etc. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 94.)

l'épreuve sous laquelle elle avait paru devoir succomber à jamais.

Le fardeau que la mort de Peregrino Morato venait de léguer à sa fille, était cependant difficile à porter : une mère valétudinaire, trois sœurs, un frère encore enfant réclamaient les soins de sa vigilante sollicitude et de son affection. Elle comprit ses devoirs, et sut les remplir avec une pieuse fidélité. On vit cette jeune fille, naguère élevée dans une cour, la favorite des Muses, toute parée des souvenirs de l'antiquité, se consacrer humblement aux détails de l'administration domestique, et à l'éducation de ses sœurs qu'elle instruisit dans les saintes lettres (1).

Elle fit plus encore. Elle sut, au milieu des préoccupations d'une existence laborieuse, mettre à part chaque jour quelques heures pour la lecture de la parole divine, son unique consolation, et pour la culture de la poésie, à laquelle elle devait confier l'expression de ses sentiments nouveaux. Les deux fragments suivants, qui ont été seuls conservés parmi ses compositions de cette époque, sont un adieu aux muses profanes, en même temps qu'une révélation de la foi, dont elle avait appris le secret dans l'épreuve !

DE LA VRAIE VIRGINITÉ.

« La vierge qui ne possède pas la virginité de l'âme, en même temps que celle du corps, ne mérite pas le

(1) « Rem familiarem administrare cœpit et fratrem sororesque honeste educare.» (*C. S. Curionis epistolæ*, lib. I, p. 11.)

beau nom de vierge. La vierge qui ne s'est pas consacrée tout entière à Jésus-Christ, n'est que la suivante de Vénus et son esclave (1). »

LE CRUCIFIX.

« Ainsi que, dans le désert, le serpent d'airain guérissait le malheureux atteint de la morsure funeste du serpent, ainsi l'âme blessée par le génie du mal, trouve la guérison de ses blessures dans la contemplation du Fils de Dieu suspendu sur la croix (2). »

Ces compositions littéraires élevaient la pensée d'Olympia au-dessus des tristesses de sa situation, dont les difficultés s'aggravaient de jour en jour. Aux anxiétés du présent se joignaient encore pour elle les incertitudes de l'avenir. L'orage qui grondait encore sur sa famille, menaçait les rares amis dont l'attachement avait survécu à la faveur de la cour, et tous ceux qui osaient donner quelques preuves de leur éloignement des croyances de l'Eglise établie. Le but constant des efforts de la papauté, depuis plus de cinq ans, était de détruire les faibles commencements de l'Eglise évangélique formée à Ferrare.

(1) Quæ virgo est, nisi mente quoque est et corpore virgo,
Hæc laudem nullam virginitatis habet.
Quæ virgo est, uni Christo nisi tota dicata est,
Hæc Veneris virgo est, totaque mancipium.
(*Oly. Carm.*, lib. II, p. 243.)

(2) Ὥς ὀφέων ποτὲ τὸν κεκακωμένον ἕλκεϊ λυγρῷ,
Χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ χάλκεος ἄλθεν ὄφις,
Ὥς ὃν μὲν βροτολοιγὸς ὄφις δάκεν, ἄλθεται αἶψα,
Εἰς θεοῦ υἱὸν ἰδὼν ὕψος ἀειρόμενον.
(*Oly. Carm.*, lib. II, p. 243.)

Elle espéra y parvenir plus aisément, quand elle vit le duc lui-même s'associer à sa politique, et accepter un rôle dans ses mesures de proscription. Fannio, de Faenza, fut la première victime sacrifiée au pacte secret des deux cours.

C'était un homme de condition noble, une de ces âmes simples et douces, que l'énergie de la conviction peut élever jusqu'au martyre. Il avait beaucoup étudié dans sa jeunesse, « mais depuis il commença à lire diligemment l'Escriture sainte, s'aidant de livres traduits « en langue vulgaire, d'autant qu'il n'entendait pas « bien la latine (1). » Pendant que ses compatriotes étaient occupés à façonner ces vases de terre dont l'industrie formait déjà la principale richesse de leur cité, Fannio, instruit dans la doctrine du salut, « s'occupait à restaurer l'image de Dieu dans les âmes (2). » Dénoncé à l'inquisiteur de Faenza, il fut saisi et jeté en prison. Là, les larmes de sa femme, les prières de ses amis amollirent son cœur : il recouvra sa liberté au prix d'une abjuration. Mais il ne tarda pas à se repentir de sa faiblesse : « Sur cela, il se mit à gémir et pleurer amère- « ment sa faute, et commença de mener une vie si triste « et si mélancolique que oncques depuis on ne le vit « resjoui, jusques à tant qu'il eust repris courage pour « mieux faire son devoir, désirant de tant plus magni- « fiquement confesser Dieu qu'il avoit si malheureuse- « ment renié. Et ainsi estant comme embrasé, il s'en

(1) Crespin, *Histoire des martyrs*, p. 200.
(2) «Operi divino in animis hominum sculpendo intentus.» (*Bezæ Icones.*)

« alla par tout le pays de la Romagne, et preschoit pu-
« bliquement par toutes les villes avec telle force et
« constance qu'un chacun s'en émerveilloit..... Il s'es-
« timoit avoir gagné beaucoup, quand il partoit de quel-
« que lieu, pourveu qu'il en eust instruit deux ou trois,
« et faisoit son compte que chacun d'eux en pourroit
« instruire autant, et que ceux-ci feroient le sembla-
« ble, et qu'ainsi le nombre des fidèles croistroit tous-
« jours (1). » Mais tous les pas du courageux missionnaire étaient épiés et suivis. Arrêté pour la seconde fois, sur le territoire de Ferrare et chargé de chaînes, il fut conduit dans les prisons de cette ville, où il devait attendre, dans une longue captivité, l'issue du procès d'hérésie qui lui était intenté devant le tribunal du saint office, à Rome. La terreur régnait autour de son cachot, où cependant il fut mystérieusement visité de plusieurs « qui furent consolés par ses exhortations, et instruits « de plus en plus en la crainte de Dieu (2). » De ce nombre furent Lavinia de Rovère, alors de retour à Ferrare après une longue absence, et Olympia, dont la foi s'affermit dans ces pieux entretiens. En présence de l'intrépide confesseur prêt à sceller ses croyances de son sang, elle dut s'interroger elle-même : elle se demanda sans doute, avec un pressentiment secret de sa destinée, quels combats elle saurait affronter, quels sacrifices elle saurait accomplir !

Les consolations de la religion lui devenaient plus

(1) *Histoire des Martyrs*, p. 200.
(2) *Ibidem*.

nécessaires à mesure que le monde qui l'avait autrefois enivrée de ses flatteries, lui prodiguait plus d'injures et de mépris. Rejetée de tous, en butte à la haine des courtisans, qui se vengeaient de sa longue élévation en insultant à sa chute, elle n'attendait la délivrance que du Dieu dont elle avait éprouvé la fidélité, près du lit de mort de son père. Le détachement était le second fruit de cette épreuve qui lui avait enseigné la foi : « Je n'avais « plus aucun goût, dit-elle, pour les biens passagers et « périssables dont l'attrait m'avait si longtemps séduite. « Je soupirais après les tabernacles éternels, où l'âme « fidèle aime mieux passer un seul jour, que mille ans « dans les palais des princes de la terre ! (1) »

(1) « Non me tam miro desiderio hæc brevia, fugacia et caduca affecerunt, sed Deus meam cupiditatem incendit habitandi in illa cœlesti domo, in qua jucundius est dieculam unam commorari quam annos mille in istis principum aulis. » (Oly. Morat. C. S. Curioni, p. 95.)

CHAPITRE TROISIÈME.

—

Au nombre des étrangers que le goût de la science avait attirés à l'université de Ferrare, se trouvait un jeune Allemand, nommé André Grunthler. Né dans une des villes libres de la Bavière, à Schweinfurt, sur les bords du Mein, il joignait à une naissance honorable des talents distingués, des manières choisies, un modeste patrimoine dont il disposait librement. Instruit de bonne heure dans les lettres grecques et latines (1), dont le commerce avait développé son imagination naturellement portée vers l'étude des arts, il s'était néanmoins consacré à l'étude de la philosophie et de la médecine, dans lesquelles il avait fait de rapides progrès. Selon l'usage des savants de sa nation, il avait parcouru l'Italie, et il s'était enfin arrêté à Ferrare pour y obtenir le titre de docteur, en suivant les leçons des professeurs Jean et Chilian Sinapi, ses compatriotes. Accueilli comme un fils par ces deux hommes aussi érudits que pieux, dont il partageait la foi, il fut admis dans leur intérieur avec une libre familiarité. Il y entendit sou-

(1) « A puero ad litteras humaniores adhibitus, græcæ et latinæ linguæ, præter cæteras artes, cognitionem non vulgarem sibi comparavit. (Melchior Adam. *Vitæ Germanorum medicorum*, p. 81.)

vent prononcer le nom d'Olympia Morata, dont l'éloge revenait sans cesse dans la conversation de ses hôtes. Il fut ainsi initié peu à peu à tous les détails de l'histoire de cette jeune fille, élevée par ses talents jusqu'à l'amitié de la fille du duc d'Este, et il éprouva pour elle une secrète admiration qui devait se transformer bientôt en un sentiment plus profond et plus tendre (1).

La mort de Peregrino Morato et la disgrâce de sa famille imprimèrent à ce sentiment une nouvelle énergie. Grunthler fut profondément ému de ce changement de fortune qui précipitait Olympia de la faveur d'une cour, et des loisirs d'une existence privilégiée, dans un état voisin de la pauvreté. Il souffrit pour elle de ce déchaînement d'injures et d'ingratitudes publiques qui venaient s'ajouter à son deuil. Ses sympathies, jusqu'alors contenues, trouvèrent des accents aussi respectueux que délicats. Olympia ne put rester insensible aux témoignages d'un amour qui revêtait la forme du dévouement le plus humble et le plus absolu. Elle aima cet étranger, qui osait s'exposer pour elle aux haines de la cour, et affronter jusqu'aux ressentiments du duc lui-même. La passion de Grunthler grandissait avec les obstacles qui semblaient rendre sa réalisation impossible. Il demanda la main de l'orpheline ; elle lui fut accordée (2).

(1) « Quem non obscuro genuit Germania patre,
Ingenio præstans juvenis formaque decorus,
Et qui Morata prorsus sit conjuge dignus. »
(Gasp. Stiblini *Egloga, Op. Oly. Morat.* p. 259.)

(2) ... « Nullo principis odio, nullis meis miseriis deduci potuit, quin me in matrimonium duceret... Tantus vero ejus amor in me, ut nihil supra possit. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 94, 95.)

Leurs noces, célébrées probablement dans les derniers mois de l'année 1550, n'eurent pour témoins que quelques amis de Peregrino Morato, demeurés fidèles à sa famille dans le malheur. Elles s'accomplirent avec une simplicité touchante qui rappela les mœurs graves de l'Allemagne, sous les splendeurs du ciel d'Italie. Les prières de l'Eglise réformée de Ferrare s'élevèrent au ciel pour les deux époux. Olympia avait elle-même composé, pour cette circonstance, un hymne grec qui nous a été conservé. C'est la voix du chœur se mêlant dans l'antiquité aux actes les plus solennels de la vie humaine ; c'est un chant du Pinde redit par un écho de la renaissance chrétienne à Ferrare !

« O Dieu tout-puissant, Roi des rois, créateur de « l'homme et de la femme, Toi qui donnas une com- « pagne au premier homme, afin que la race des mor- « tels ne pérît point ; Toi qui voulus que l'âme déchue « de l'humanité fût la mystique fiancée de ton propre « Fils, et que ce Fils divin donnât sa vie pour elle ; « oh ! répands l'harmonie et la paix sur ces deux époux « unis en ce moment devant Toi ! Ta loi est la couche « nuptiale et l'hymen de l'éternel amour (1) ! »

(1) ΕΥΧΑΙ ΓΑΜΙΚΑΙ.

Εὐρυχρεῖον ἄναξ, πάντων ὕπατε χρειόντων,
Ἄρσεν'ὅς ἔπλασας θηλύτερόν τε γένος,
Ὅς κ'ἀνδρὶ πρωτίστῳ ἑὴν παράκοιτιν ἔδωκας,
Ὄφρα τάγ'ἀνθρώπων μή ποτ'ὄλοιτο γένη,
Καὶ θνητῶν ψυχὰς νυμφὴν τεῷ ἔμμεναι υἱῷ,
Τόν δ'ἔθελες θανέειν εἵνεχ'ἑῆς ἀλόχου,
Ὄλβον ὁμοφροσυνήν τε δίδου πόσει ἠδὲ δάμαρτι.
Θεσμὸς γὰρ πέλεται λέκρα γάμοι τε τεός.

(Oly. Morat. *Carm.*, lib. I, p. 240.)

Les joies de cette union furent troublées par la perspective d'une séparation prochaine entre les époux. La situation de l'Eglise réformée de Ferrare devenait de jour en jour plus critique. Le duc, irrité des progrès du schisme qu'il croyait depuis longtemps comprimé dans ses Etats, était résolu à le combattre par les moyens les plus rigoureux (1). La duchesse elle-même, dont l'ascendant généreux avait été tant de fois invoqué utilement auprès du duc, égarée par de perfides rapports, ne montrait qu'un visage sévère à ses amis. Les savants qu'elle avait attirés à sa cour, et qui n'y trouvaient plus de sécurité pour leurs croyances, songèrent à la quitter. Les frères Sinapi, déchirés par la calomnie, suspects malgré leurs vertus et leur profond attachement à la famille ducale, dont ils avaient instruit les enfants, firent les préparatifs de leur départ pour l'Allemagne. Grunthler, pourvu du titre de docteur en médecine après de brillantes épreuves (2), songea aussi à reprendre le chemin de sa patrie. Il aspirait à devenir professeur dans une des académies du Palatinat ou de la Bavière. L'espoir d'obtenir plus promptement la chaire qu'il ambitionnait, et le désir d'épargner à sa femme les fatigues d'un long voyage au cœur de l'hiver, le décidèrent à partir seul, en laissant sa nouvelle famille sous la protection de Lavinia de Rovère. Il devait parcourir rapidement l'Allemagne et rejoindre Olympia,

(1) Correspondance d'Hercule d'Este. Mss. de Paris et de Ferrare.

(2) « Ferrariæ lauream medicam cum applausu docentium adeptus. » (Melch. Adam. *Vit. Germ. med.*, p. 81.)

au printemps, pour aller s'établir avec elle dans la cité dont le séjour leur serait assigné au delà des Alpes.

L'épreuve de cette séparation ne fut adoucie pour Olympia que par l'espérance de revoir bientôt celui qui avait reçu sa foi, et dont elle devait suivre partout la destinée. Elle chercha aussi dans ses travaux littéraires une diversion aux peines qui l'agitaient, et dont ses lettres à Grunthler nous offrent l'expression à la fois touchante et naïve :

« Je ne te vois plus, ô mon bien-aimé, et ton absence « me laisse en proie à mille inquiétudes. Je redoute « pour toi la rigueur de la saison, une chute, une blessure « mortelle. Aux dangers réels s'ajoutent les dangers « imaginaires, plus terribles encore. Tu connais le vers « du poëte : L'amour est inquiet et craintif de sa nature :

Res est solliciti plena timoris amor.

« Si tu veux me délivrer des tourments qui me dé- « vorent sans relâche, écris-moi bientôt : donne-moi des « détails sur ton voyage, et des nouvelles de ta santé. « Le ciel m'en est témoin, et tu le sais... il n'est aucun « objet sur la terre qui me soit plus précieux et plus cher « que toi ! Je voudrais être transportée auprès de toi, en « ce moment, pour te faire comprendre l'immensité de « mon amour. Il n'est aucun sacrifice, aucune épreuve « que je ne puisse accepter avec joie, pour te prouver « mon affection ! (1) »

(1) « Velim, mi sponse, tecum essem. Tunc intelligeres quanta est mag-

Une autre lettre, d'une expression plus contenue, nous révèle, en même temps que les tristesses d'Olympia, la source élevée où elle puisait la consolation :

« Parmi tant de maux qui nous assiégent dans cette « vie, nous ne pouvons trouver qu'en Dieu notre secours « et notre retraite. Que nos prières s'élèvent donc à lui « avec celles de ses enfants ! il ne sait rien refuser à « ceux qui le prient... Mais, hélas ! moi qui console les « autres, n'ai-je pas encore plus besoin d'être consolée ! « Mes jours s'écoulent dans les larmes, et je ne trouve « de soulagement à mes peines qu'en invoquant sans « cesse l'auteur de toute délivrance ! (1) »

Au milieu de ses découragements et de ses luttes, Olympia comptait du moins une amie qui lui était invariablement attachée dans les bons comme dans les mauvais jours : c'était la princesse de Rovère. Honorée à la cour par ses vertus, Lavinia usait du crédit que lui assuraient une origine et une alliance illustres, pour essayer de fléchir les ressentiments du duc d'Este. Elle visitait souvent la veuve de Peregrino Morato, et témoignait le plus vif intérêt à ses enfants. Ses relations avec Olympia, plus jeune qu'elle de quelques années, exemptes de la raideur d'un haut rang, portaient l'em-

nitudo amoris erga te mei...., etc. » (*Oly. Morat. Andreæ Grunthlero*, p. 84.)

(1) « Atque ego quæ alios consolor, consolatione egeo. Summo enim dolore affecta sum, nec ullum aliud huic malo remedium invenio, nisi ut a Deo auxilium implorem, idemque ut vos omnes faciatis moneo et hortor. » (*Eadem eidem*, p. 135.)

preinte d'une douce familiarité. Souvent les deux amies s'entretenaient ensemble dans la retraite, et ces entretiens devenaient, sous la plume d'Olympia, des dialogues composés à la façon et dans le goût des anciens. Voici un fragment de cette époque qui semblerait écrit par un disciple de Platon, sous les ombrages de l'Académie, si la fermeté de l'inspiration chrétienne n'en relevait l'accent !

LAVINIA DE ROVÈRE ET OLYMPIA MORATA.

Lav. « Tu vivras donc toujours au milieu des livres, Olympia, et tu ne te reposeras jamais ? Donne du moins quelque relâche à ton esprit, et tu retourneras après à tes études favorites. Le calme et le recueillement procurent à la pensée des forces nouvelles.

Olymp. « Tu dis vrai, Lavinia, et cependant je me range plus volontiers à l'avis du sage qui regardait comme perdu le temps qu'on dérobe à l'étude. Je croirais en effet commettre un péché, si les loisirs que Dieu m'a donnés

..... *Deus nobis hæc otia fecit,*

je ne les consacrais à la culture des lettres, alors surtout que je suis privée de toutes les consolations qui pourraient me distraire de l'absence de mon mari.

Lav. « Tu pourras plus aisément te livrer à cette culture que le bon Laerte à celle de son jardin. Les études divines sont comme des vergers salubres et fertiles où les enfants de Dieu peuvent cueillir en abondance des

fruits immortels. Les études humaines n'ont de charme que pour ceux qui, ne possédant pas encore la faculté de discerner les objets invisibles seuls dignes de notre contemplation, cueillent çà et là quelques fleurs, fanées du matin au soir, entre leurs mains.

Olymp. « Plût au ciel, mon amie, que je n'eusse pas été moi-même plongée si longtemps dans l'oubli des seules vérités qui méritent d'occuper nos pensées! Je croyais être savante, parce que je lisais les livres des philosophes de ce monde, et que je m'enivrais sans cesse du poison de leurs écrits. Mais alors que j'étais élevée jusqu'au ciel par les louanges des hommes, je fis tout à coup la découverte de ma profonde ignorance. Je m'étais égarée jusqu'à imaginer que l'univers est le jouet du hasard, et que le monde est sans régulateur et sans Dieu. Telles étaient les ténèbres qui obscurcissaient mon esprit, quand Dieu lui-même daigna les dissiper, en faisant luire jusqu'à moi un rayon de l'éternelle sagesse. Je fus moi-même un témoignage de cette juste Providence qui gouverne toutes choses ici-bas! Orpheline et délaissée, ce Dieu me prit sous sa protection, et les soins, la sollicitude si tendre d'un père, n'égalèrent jamais la douceur de son amour. Alors seulement je compris l'étendue de ma folie!

Lav. « Mais l'Italie n'avait-elle pas retenti auparavant du bruit de ta piété et de tes vertus?

Olymp. « Il est vrai, le bruit en était peut-être venu jusqu'à toi;

Audieras et fama fuit...

mais si les hommes savaient estimer, à leur juste valeur, les louanges adressées aux princes et à leurs familiers, ils m'auraient jugée avec moins de faveur. Ce n'est pas toi qui peux ignorer, ô mon amie, combien j'étais alors étrangère à la piété véritable !

Lav. « Peut-être... Mais la renommée nous trompait-elle aussi, en nous apprenant que tu es versée dans les lettres grecques et latines? Tes précepteurs m'ont souvent raconté les longues veilles que tu consumais dans tes travaux solitaires, et, à mon avis, avec une grande sagesse, si tu consacrais à ces nobles études le temps que d'autres emploient à la parure de leur corps, à l'arrangement de leurs cheveux, à la recherche des vains plaisirs. Ce qui m'étonne surtout, c'est que, dans les années de ta jeunesse, tu aies su rester fidèle à ces études, malgré les instances des jeunes femmes et les critiques des hommes qui ne cessaient de te répéter : La vie a d'autres devoirs ; ton mari s'informera moins de ta science que de ta dot !

Olymp. « C'est le Seigneur qui l'a voulu... C'est lui qui m'a donné ces goûts, ces inclinations, cet amour ardent de l'étude, dont rien n'a jamais pu me détourner. Ce grand Dieu est, en effet, le plus éloquent des orateurs. Il persuade sans paroles ; il incline les esprits où il veut, et les détourne à son gré. Il ne fait rien au hasard, mais il dispose tout avec une sagesse infinie. Que mes faibles talents tournent à sa gloire ! Ce sera pour moi la plus belle des récompenses ! »

Le dialogue entre les deux amies demeure ici inter-

rompu, ou plutôt il se transforme et s'achève en une sorte de méditation religieuse, où se mêlent, comme dans un saint cantique, l'enthousiasme de la foi, les ardeurs de l'adoration et de la prière :

« ... Je suis fille des hommes, formée d'un peu de « limon et de poussière. Une femme mortelle m'a con- « çue et portée neuf mois dans son sein. J'ai été en- « fantée avec douleur, n'ayant pour voix que mes cris « et mes larmes. J'ai été enveloppée de langes, et con- « servée à force de soins et de peines. Ainsi naissent « également tous les rois de la terre, car les enfants « des hommes sont égaux dans la naissance et dans la « mort. Mais j'ai soupiré de bonne heure après le don « de la sagesse. Je l'ai estimée à un plus haut prix que « les trônes et les empires, que l'or et les perles. Je l'ai « aimée plus que la beauté, plus même que la vie, et « mes soupirs ont été entendus. Une lumière divine a « lui dans les obscurités de mon âme, et son éclat, qui « ne saurait pâlir, me tient lieu de tous les trésors!... « O Dieu! source inépuisable de miséricorde et d'amour, « donne-moi la sagesse, cette compagne de ta gloire! « Inscris-moi au nombre de tes servantes, parce que je « ne veux appartenir qu'à toi seul, dans ce petit nombre « de jours que tu m'as assignés sur la terre! (1) »

Tels étaient les délassements littéraires dans lesquels

(1) « Et ego homo sum ex argilla quidem et luto fictus, quem mater alvo decem menses continuit, satu conceptuque generatum, et in hanc lucem susceptus, vocem lacrymas profundens misi, devinctus fasciis fui, multa cura et sollicitudine educatus. Nullus enim alium rex habuit ortum. Idem

Olympia cherchait une diversion aux peines de l'attente. Les nouvelles de l'Allemagne étaient de jour en jour plus menaçantes. L'humiliation des princes protestants, et les mécontentements soulevés par la proclamation de *l'Intérim*, avaient excité dans ce pays une fermentation universelle. Les routes, couvertes de bandes armées, n'offraient aucune sécurité aux voyageurs. Comment Grunthler pourrait-il, à travers tant de dangers, parcourir les cités du Danube et du Rhin, et revenir sain et sauf à Ferrare? Olympia tremblait à l'image des périls auxquels il était exposé, et qu'elle aurait voulu, du moins, partager avec lui. Elle attendait avec angoisse les rares messagers qui lui apportaient des nouvelles de son mari. Elle écrivait aux amis de Grunthler, et leur silence lui semblait la confirmation de toutes ses craintes. On remarque ces mots dans une de ses lettres à Jean Sinapi : « En vérité, mon cher maître, vous ne vous « souvenez pas autrement de nous, malgré vos pro« messes, que si vous aviez traversé les champs de « l'oubli! »

— « Je vous supplie, dit-elle ailleurs, de ne pas re« tenir plus longtemps celui qui m'est plus cher que la « vie, si vous ne voulez me laisser mourir de douleur. « Le jeune homme de Térence ne pouvait se résigner à « passer deux jours loin de celle qu'il aimait; comment « me résignerais-je à une plus longue séparation? La « jeunesse des amants n'a qu'un jour. Hâtez-vous de

omnium hominum ortus et obitus, etc... » (Oly. Morat. *Dialogus primus*, p. 42 à 50.)

« me délivrer. Si mon mari a besoin de votre appui, « aidez-le sans retard. Les services aux pieds légers sont « les plus agréables ! (1) »

Grunthler arriva enfin à Ferrare, après une absence de plusieurs mois, durant lesquels il avait revu sa patrie, ses amis, et visité plusieurs universités célèbres. Il avait trouvé partout l'accueil le plus flatteur, particulièrement à Augsbourg, auprès du conseiller du roi des Romains, George Hermann, auquel il avait été recommandé par une lettre du comte Camillo Orsini, beau-frère de Lavinia de Rovère. Toutefois, ses espérances ne s'étaient pas encore réalisées. Les agitations de l'Allemagne, les appréhensions d'une guerre prochaine, absorbaient uniquement tous les esprits. Les écoles étaient presque désertes. Les amis de Grunthler ne l'encourageaient pas moins dans ses projets. Le crédit de Jean et de Chilian Sinapi, fixés, le premier à Wurtzbourg, et le second à Spire; celui d'Hubert Thomas, de Liége, secrétaire du comte Palatin, qui s'intéressait vivement aux deux époux, ne pouvait leur être longtemps inutile. Ceux-ci devaient quitter Ferrare aux premiers jours de juin, et se rendre auprès du conseiller Hermann à Augsbourg, pour y attendre le résultat des démarches de leurs protecteurs.

Les préparatifs de ce départ furent lents et douloureux. Si résignée que fût Olympia à suivre partout la

(1) « ... Et si illi tua opera opus erit, eam confestim impendas. Αἱ ταχέαι χάριτες γλυκυρώτεραι. »

(Oly. Morat. Joanni Sinapio, p. 88.)

destinée de son mari, à chercher avec lui, au delà des monts, un pays où ils pourraient professer leur foi en toute liberté, ce n'était pas sans regrets qu'elle devait quitter sa patrie. Elle ne devait pas non plus se détacher sans larmes d'une mère, et de trois sœurs tendrement aimées, qu'elle recommanda instamment aux soins de Lavinia de Rovère, alors retenue à Parme par le séjour de son mari dans cette ville. Elle emmenait avec elle, en Allemagne, son jeune frère Emilio, âgé de huit ans. Les adieux furent déchirants, comme à la veille d'un départ sans retour. Un ami qui savait par expérience les douleurs de l'exil, écrivait, plusieurs années après, à la veuve de Peregrino Morato, appelée à pleurer sur ce qu'elle avait de plus cher : « N'est-il pas vrai, ô Lu« crezia, que le jour où vous vîtes s'éloigner Olympia, « son mari et son frère encore enfant ; le jour où ces « bien-aimés, arrachés de votre sein, durent entre« prendre un long voyage sur une terre étrangère, cette « séparation fut pour vous comme une mort? Ah! votre « cœur dut se briser à la pensée que vous ne reverriez « peut-être plus ici-bas cette fille, objet de tant d'affec« tions, et vous pleurâtes comme perdue celle que la « destinée allait séparer de vous par une infranchis« sable distance! (1) »

Grunthler et Olympia quittèrent Ferrare aux pre-

(1) « Tibi eam profectionem instar mortis fuisse, dum cogitares te fortassis nunquam eam in hac vita esse visuram : Quippe tam longe a tuo conspectu abesse, haud multo secus ac si ex hac vita excessisset, existimare potuisti. » (C. S. Curio Lucreziæ Moratæ. *Op. Oly.*, p. 196.)

miers jours du printemps, et, remontant le cours de l'Adige, ils traversèrent la ville de Trente tout émue des discussions du concile, et s'engagèrent dans les magnifiques vallées du Tyrol. La beauté de la saison, la splendeur des scènes qui se déroulaient à chaque pas sous les yeux des voyageurs, firent sans doute diversion aux tristes pensées qui les assiégeaient sur la route de l'exil. Si le cœur d'Olympia éprouva quelque faiblesse, elle fut bientôt réprimée par les mâles conseils du devoir, et par les inspirations du dévouement conjugal : « Le Seigneur m'a unie à un époux qui m'est plus cher « que la vie. Je le suivrais d'un pas assuré dans les so- « litudes inhospitalières du Caucase, ou dans les régions « glacées de l'Occident, comme à travers les défilés des « Alpes. Partout où il lui plaira de se diriger, je le sui- « vrai d'un cœur joyeux. La patrie de l'homme fort est « partout sous le ciel !

Omne solum forti patria est !

« Il n'est pas de plage lointaine qui ne nous semble « digne d'envie, si nous pouvons y servir Dieu en toute « liberté de conscience (1). » Les environs d'Inspruck étaient occupés par l'armée impériale ; ils traversèrent ses avant-postes sans danger, et, descendant dans les plaines de la Bavière, ils arrivèrent heureusement à Augsbourg.

(1) « Cumque per Alpium juga secuta sim, posthac etiam inhospitalem Caucasum, vel Occidentis usque ad intimum sinum forti sequerer pectore... » (*Ibid.*, p. 117.)

Cette cité, si célèbre dans l'histoire de la Réformation, occupait un rang non moins distingué parmi les métropoles de la Renaissance en Allemagne. Une famille de simples marchands, enrichis par le négoce, semblait y faire revivre l'urbanité des cours d'Italie, avec le génie de ses princes appliqué à la protection des lettres et des arts. C'était celle des Fugger, ces Médicis de la Germanie. Rien n'égalait la magnificence de la demeure qu'ils habitaient à Augsbourg, et dont le philologue Beatus Rhenanus nous a tracé une curieuse description dans une de ses lettres: « On y voit, dit-il, beaucoup de ta-
« bleaux précieux des plus grands peintres de l'Italie,
« ainsi qu'une belle collection de portraits du peintre
« allemand Lucas de Cranach. Mais ce qu'on y admire
« encore davantage, ce sont ces monuments de l'anti-
« quité, ces mosaïques, ces statues d'airain et de bronze
« qui s'offrent en foule aux yeux du spectateur. On pour-
« rait y compter toutes les divinités de l'Olympe, Ju-
« piter avec sa foudre, Neptune avec son trident, Pallas
« avec son égide. Telles sont les merveilles de la pre-
« mière galerie. Dans une salle voisine sont les médailles
« rangées avec art. On y remarque une seule statue,
« c'est la magicienne Circé. Elle est couchée sur une
« table de marbre blanc, le corps appuyé sur un de ses
« bras, et elle contemple, errant autour d'elle, les mal-
« heureux qu'elle a changés en bêtes par ses enchan-
« tements. Plus loin nous avons rencontré une Diane
« chasseresse, une Minerve et un Apollon. Quel miracle
« que ces statues aient été si bien conservées durant tant

« de siècles! Les fragments réunis dans le musée sont « innombrables. Nous avons longtemps admiré une tête « du dieu du sommeil, couronnée de pavots, et les yeux « fermés; plusieurs têtes de Bacchus, aux dimensions « colossales, ornées de lierre et de pampre. On nous a « dit que ces monuments ont été recueillis à grands « frais dans toutes les contrées de l'Europe, mais prin- « cipalement en Grèce et en Sicile. Raymond Fugger « ne recule devant aucun sacrifice, tant est vif son amour « pour l'antiquité ! (1) » Il en fournit une preuve non moins remarquable, en ordonnant la formation d'un recueil d'inscriptions antiques, qu'il confia aux soins de deux savants, ses compatriotes (2). Il semblait pressentir le génie de sa nation, dans ces études ingénieuses et patentes, qui sont aujourd'hui une des meilleures parts de sa gloire.

Le nom d'Olympia Morata n'était pas inconnu aux frères Fugger : ils avaient lu avec admiration quelques-uns de ses vers, qui leur avaient été communiqués par Jean Sinapi, et ils l'accueillirent, ainsi que son mari, avec l'empressement le plus flatteur. Mais Olympia trouva surtout un protecteur dans le vénérable conseiller George Hermann. Ce seigneur, ami des lettres qu'il cultivait avec succès, joignait à une instruction étendue les sentiments les plus élevés. Il sut apprécier les talents

(1) Beati Rhenani epistola ad Philippum Puchaimerum, 9 mars 1531. Citée par Schelhorn, *Amœnit. hist: eccl.*, t I, p. 722 à 725.

(2) Voici le titre de ce recueil : Inscriptiones sacrosanctæ vetustatis, non illæ quidem romanæ, sed totius fere orbis, summo studio ac maximis impensis terra marique conquisitæ. Ingolstadt, 1534, in-folio.

de ses jeunes hôtes, ainsi que l'agrément de leur société. Une maladie grave dont il fut guéri par les soins de Grunthler, accrut encore l'attachement qu'il leur avait voué. Il les retint plusieurs mois auprès de lui : « Nous « prolongerons notre séjour chez ce bon seigneur, écri- « vait Olympia. Je me sens ici très heureuse. Je passe « mes journées dans le doux commerce des muses, dont « rien ne vient plus me distraire ; je m'applique aussi « à l'étude de la parole sainte dont la lecture donne « tant de paix et de contentement. Mon mari a produit « dans cette ville les impressions les plus favorables. « Nos affaires sont en bon chemin, et avec l'aide de « Dieu, elles auront un dénoûment satisfaisant (1). » Tels étaient les détails qu'elle transmettait à Lilio Giraldi, en lui recommandant sa mère et ses sœurs. Le premier élan de son cœur était pour la famille qui avait reçu ses adieux, et pour la patrie qu'elle ne devait plus revoir !

Ce fut aussi durant son séjour à Augsbourg qu'Olympia renoua pieusement les relations qui avaient longtemps uni sa famille à un des plus nobles exilés italiens. L'amitié de Celio Secondo Curione devait survivre à Peregrino Morato, et s'attacher à sa fille comme une bénédiction qui se transmet des pères aux enfants. On se souvient de l'existence agitée de Curione, des périls qu'il avait affrontés dans son pays natal, de son passage à Ferrare et à Lucques, enfin de son départ pour la

(1) « Hic vero libentissime sum. Totum diem me cum musis delecto, nullisque negotiis ab illis abducor. » (*Oly. Morat. Greg. Gyraldo*, p. 93.)

Suisse, où ses deux plus célèbres compatriotes, Ochino et Martyr, l'avaient précédé. Nommé par les seigneurs de Berne directeur du collége de Lausanne, il avait été appelé, en 1547, à la chaire de littérature latine dans l'université de Bâle. Cette ville, un des foyers lumineux du siècle, convenait au docte réfugié dont les travaux contribuèrent si activement aux progrès de la Renaissance en Allemagne, et dont la perte devait causer le plus de regrets aux historiens de l'Italie (1). Savant comme Érasme, avec la foi simple d'Œcolampade, et la douceur de Mélanchthon, il attira, pendant plus de vingt ans, autour de sa chaire modeste, des auditeurs venus de toutes les contrées de l'Europe. Il résista aux instances de plusieurs souverains, et à celles du pape lui-même, qui voulaient l'attirer dans leurs Etats, en lui offrant les avantages les plus brillants, avec une entière sécurité pour ses opinions. Dans l'intervalle de ses leçons à l'académie, et de ses nombreux travaux d'archéologue, de théologien et de poëte, il se plaisait à instruire ses fils, Augustin, Jérôme, Léon, dont le dernier devint un des personnages les plus distingués de la république, et ses filles Violanthis, Angela, Celia, beaux enfants du Midi, sitôt moissonnés par la mort sur les rives brumeuses du Rhin! (2)

(1) « Che nel numero e nell' erudizione dell' opere non fu inferiore ad alcuno, e di cui maggiore ancora sarebbe la gloria, se non l'avesse oscurata coll' apostasia della cattolica religione.» (Tiraboschi, *Storia*, t. VII, part. IV, p. 1559.)

(2) Stupani *Oratio de C. S. Curionis vita et obitu;* apud Schelhorn, *Amœnit. hist. litt.*, t. XIV, p. 347-349.)

Ce fut au milieu de ces préoccupations littéraires et domestiques, que Curione reçut une première lettre d'Olympia, datée d'Augsbourg. Le langage de la fille de Morato, s'adressant au plus ancien ami de son père, était respectueux, grave, attendri. Elle ne retraçait les agitations de son existence, depuis le jour qui l'avait rendue orpheline, que pour mieux montrer les sentiments qui avaient survécu au naufrage de sa destinée.

— « Depuis qu'échappée aux flots de la grande tem-« pête, je me suis retirée en Allemagne, comme dans « un port tranquille; depuis surtout que j'ai appris le « lieu de votre résidence par George de Thrace, je n'ai « eu rien de plus à cœur que de vous écrire, comme à « un ami qui n'a jamais cessé de nous porter le plus vif « intérêt. La fille de celui que vous avez tant aimé ne « pourrait être une étrangère à vos yeux; et les enfants « s'honorent eux-mêmes en héritant de l'amitié comme « de la fortune paternelle (1). » A la lettre d'Olympia, contenant le récit de sa vie depuis la mort de son père jusqu'à son arrivée en Allemagne, étaient joints des vers composés sur des sujets religieux à Ferrare. Curione reçut avec émotion ce témoignage d'une affection qui lui rappelait de si touchants souvenirs. « Je te rends grâces, « ô ma chère Olympia! de ce qu'après un intervalle de « tant d'années, et malgré la distance qui nous sépare, « tu t'es souvenue de moi, recevant comme un dépôt

(1) « Πρέπει γὰρ τοὺς παῖδας ὥσπερ τῆς οὐσίας, οὕτω καὶ τῆς φιλίας τῆς πατρικῆς κληρονομεῖν.

(Oly. Morat. C. S. Curioni, p. 94.)

« héréditaire les amitiés de ta famille. Personne n'aima « et n'estima plus que moi ton noble père de son vi- « vant; il m'est doux de reporter cette affection sur une « fille qui fait revivre ses talents et sa piété. Il n'est per- « sonne au monde, ma femme et mes filles exceptées, « que je chérisse plus que toi. J'aime ton mari comme « s'il était mon propre gendre. Dieu soit loué de ce qu'il « a retiré ta jeunesse en sa fleur de l'atmosphère em- « poisonnée des cours, et de ce qu'il t'a rendu la liberté, « plus précieuse que l'or! J'ai lu le psaume que tu as « traduit en grec, et je ne puis que le louer. Plût au « ciel que tu fisses le même travail sur un plus grand « nombre! Nous n'envierions plus Pindare à la Grèce. « Courage, ô mon Olympia! suis l'appel de la Muse, et « couronne ton front du laurier sacré. Tu as puisé le « souffle poétique à une source plus pure que Sapho!...
« — Ecris-moi souvent; rien ne saurait m'être plus « agréable. L'élégance, la sainteté, la suavité de tes let- « tres me font éprouver de véritables ravissements (1)! »

La réponse de Curione ne parvint à son amie que longtemps après : elle l'en remercia aussitôt avec une gratitude filiale. Ainsi se renouaient, sous un ciel étranger, entre deux exilés d'une même patrie, des relations saintes comme leur foi et touchantes comme leur malheur!

(1) « Utinam plures hoc modo tractares! Pindarum Græcis non invideremus. Perge igitur, mea Olympia, quo te jamdudum Musa vocat; laurum sacram tuo capiti impone. De sacratiore enim fonte... quam Sapho illa, spiritum poeticum hausisti... » C S. Curio Olymp., *Op. Oly. Morat.*, p. 100.)

Les dernières semaines du séjour d'Olympia auprès de George Hermann, s'écoulèrent dans une petite ville voisine d'Augsbourg, à Kaufbeuren. Ce fut de là qu'elle écrivit à Lavinia une lettre qui respirait les plus vives sollicitudes pour l'Eglise réformée de Ferrare, et pour le sort d'un captif qu'elle avait visité plus d'une fois dans sa prison : les amis de Fannio espéraient encore le sauver. « Je te remercie mille fois de ce que tu me promets « de t'employer en faveur de Fannio. Cette dernière « assurance a tant de prix à mes yeux, que rien au « monde ne pouvait me donner un tel contentement. « Ton départ de Ferrare me permet de tout espérer; « car je n'ignore pas le crédit dont tu jouis à Rome. « Comment douter, d'ailleurs, que le duc, te voyant « près de partir, ne t'offre avec empressement ses ser- « vices? Prie-le donc, s'il veut faire une chose qui te « soit agréable, de relâcher un innocent, dont la longue « captivité aurait déjà suffisamment expié toutes les « fautes, s'il était criminel. Dans une telle conjoncture, « prends d'abord conseil de la prudence; parle et agis « ensuite, selon que le cœur t'inspirera :

Malheureuse, tu sais compatir au malheur! (1)

« Que sera-ce donc, si ce malheur n'est pas mérité? « s'il est librement accepté pour la cause du Christ?... « Surtout, ô mon amie! ne te laisse pas détourner du « témoignage que tu dois à la vérité par les odieuses

(1) Haud ignara mali miseris succurrere disces!

« calomnies des méchants (1). » Les efforts de Lavinia, de sa belle-sœur, Maddalena Orsini, et de quelques autres femmes généreuses, pour sauver Fannio, méritent d'être remarqués, à une époque où la terreur régnait dans toute l'Italie et où l'inquisition transformait un mot, un regard, une prière, en preuves de complicité avec l'hérésie. Le sexe le plus faible eut le privilége de la pitié, et seul il osa s'interposer entre les victimes et les bourreaux !

Cependant le jour irrévocablement fixé pour le départ des deux époux était arrivé. Ils ignoraient encore dans quels lieux ils iraient s'établir ; mais des parents, des amis, leur restaient encore à visiter. Ils dirent donc adieu au conseiller et à sa famille, et, se dirigeant vers la partie septentrionale de la Bavière, ils s'acheminèrent à Wurtzbourg. C'est là que les attendait leur ami fidèle, Jean Sinapi, devenu médecin du prince-évêque, Melchior Zobel, et heureux de recevoir dans son *Ithaque* l'élève qu'il avait lui-même instruite à la cour du duc d'Este, et qu'il chérissait comme sa fille. Olympia dut se croire moins éloignée de Ferrare, en partageant la vie studieuse de son ancien précepteur. Retirée dans un appartement solitaire, elle se livrait à ses études favorites. Elle écrivait des poésies ou des lettres, pendant que Grunthler accompagnait son hôte au chevet de quelque malade; ou bien elle lisait le livre de Curione

(1) «Tantum te hortor ut, ne malevolentissimis hominum obtestationibus, magnitudinem animi tui in his inflectas, quæ ad Christi puram religionem pertinent. » (*Oly. Morat. Laviniæ Ruverensi,* p. 91.)

sur « *l'Education,* » qui lui rappelait de meilleurs jours (1). Les jeux des enfants pouvaient à peine la distraire de ses méditations quotidiennes. Elle prenait sa place, le soir, dans le cercle de famille, entre Francisca Bucyronia, l'épouse adorée de Sinapi, sa fille Théodora et sa nièce Brigitte, recevant l'une et l'autre, de Léonore, leurs premières leçons dans l'art de la broderie (2). Elle ne dédaignait pas de s'associer à ces humbles travaux ; aimée de tous comme une sœur, ou comme une seconde mère.

Ainsi se succédèrent rapidement, dans une pieuse intimité de pensées, les jours dont le terme était marqué par les approches de l'hiver. Olympia n'en connut jamais de plus doux. Elle jouissait, avec un profond sentiment de reconnaissance, de ce calme qui lui était accordé après l'orage, de ces études qui servaient de délassement à sa vie, de ces entretiens qui lui rappelaient les plus précieux objets de ses affections. Elle adorait les voies de la Providence qui l'avait retirée des piéges d'une cour, pour la conduire, à travers l'épreuve, jusqu'à la glorieuse liberté de l'Evangile. Elle recevait chaque jour les biens qui lui étaient départis, comme un témoignage de plus de cette Providence familière qui veille « sur les plus petits, » et que l'ignorance du

(1) *De liberis pie christianeque educandis C. S. Curionis epistola.* Ce traité, composé par Curione, à Lucques, en 1542, avait été écrit, ainsi que nous l'apprend la préface, à la demande de Morato lui-même pour l'éducation de ses enfants.

(2) « Filia Theodora et Brigida neptis, et Leonora docens ambas interim acu pingere. » (*Op. Oly. Morat.*, p. 141.)

monde appelle quelquefois le hasard. Un accident survenu à son jeune frère, et dont il ne fut préservé que par une sorte de miracle, fit éclater ces divines protections avec une évidence nouvelle. Emilio, occupé à jouer avec des enfants de son âge, tomba tout à coup d'une galerie élevée sur des rochers à pic. On le croyait perdu; mais il ne ressentit aucun mal dans sa chute, et il se releva aussitôt, comme s'il était tombé sur une terre molle : « L'abîme est si profond, écrivait Olympia, que « je tremble encore d'y penser ! je n'ose écrire à ma « mère pour lui annoncer une si grande délivrance; « elle éprouverait une indicible angoisse, et ne pour« rait croire qu'Emilio vit encore, sans le voir de ses « propres yeux ! — Le Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il « viendra au secours de ses enfants, et qu'il enverra « des anges pour les porter sur leurs ailes, de peur que « leurs pieds ne heurtent contre quelque pierre ? C'est « ainsi que celui qui rappelle les morts eux-mêmes des « enfers, sait aussi garder les vivants et les préserver « de tout mal (1). »

Ce fut peu après cet événement que Grunthler, encore incertain sur son avenir, reçut de ses propres concitoyens un appel qui devait l'attireret le fixer, du moins pour un temps, dans sa ville natale. L'empereur se dis-

(1) Fraterculus autem meus, ut experiundo sciremus Deum angelis mandasse ut tollant manibus filios suos, de fenestræ excelso loco in terram super horrida saxa decidit. Sed illi nihilo plus fuit mali, quam si humi cecidisset. Valet atque vivit non sine magna omnium admiratione... Ita Deus qui mortuos etiam ab inferis excitare potest, suos incolumes tueri et conservare solet. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni, et Georg. Hermanno*, p. 103 et 113.)

posait à passer l'hiver à Inspruck. Il dispersa son armée dans les places fortes de la Souabe et de la Bavière. Schweinfurt reçut une garnison considérable de troupes espagnoles, dont la présence réclamait les soins d'un médecin. Le sénat appela Grunthler, dont les talents lui étaient connus. Il accepta cette proposition avec l'espoir d'obtenir bientôt une chaire dans une des académies voisines. C'était à la fin du mois d'octobre 1551. Olympia se sépara, non sans regret, de Jean Sinapi et de sa famille, et elle prit avec son mari et son jeune frère la route de Schweinfurt, qui n'est situé qu'à une journée de distance de Wurtzbourg.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis le jour où ils avaient quitté Ferrare, quand ils arrivèrent au terme de leur voyage. Grunthler était ému en rentrant sous le toit de ses pères; Olympia était pensive et résignée. Elle s'inclinait avec soumission devant l'arrêt du sort. Une ville obscure, située à l'extrémité de la Bavière, et arrosée par un fleuve inconnu, tel devait donc être l'asile de cette jeune femme, élevée dans une des plus nobles cours de l'Italie, parmi toutes les splendeurs de la renaissance des lettres et des arts!

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ici commence une phase nouvelle dans la destinée d'Olympia Morata, celle du sacrifice. Elle avait dit adieu, en quittant l'Italie, à tout ce qui avait embelli jusqu'alors ou consolé son existence, et cependant les préoccupations d'un long voyage, l'accueil si bienveillant de George Hermann, à Augsbourg, la touchante hospitalité de Jean Sinapi, avaient fait diversion pour elle aux peines inséparables de l'exil. Elle dut les ressentir plus vivement en se séparant des seuls amis dont la présence lui rappelât encore les souvenirs de son enfance et de sa patrie sur une terre étrangère. L'isolement et l'obscurité, tel devait être désormais le lot de sa vie. Au mouvement animé d'une cour, à l'entretien des savants empressés à la visiter jusque dans sa disgrâce, allaient succéder pour elle le silence, l'oubli dans l'accomplissement des plus humbles devoirs. Tout devait concourir à rendre plus tristes les impressions de son établissement à Schweinfurt, ce ciel pâle du Nord, ce climat glacé, cette langue à demi barbare dont elle

ne parvint jamais à comprendre les sons (1). Et cependant son cœur n'en fut point abattu. L'amie d'Anne d'Este, l'élève des Muses devait grandir encore dans cette épreuve, en montrant une âme plus forte que sa fortune, et en unissant le culte des lettres à ces vertus cachées qui n'ont que Dieu pour témoin. On suit, avec un intérêt plein de respect, cette jeune femme à travers les détails d'une vie qui s'écoule loin des applaudissements des hommes; on oublie ses talents eux-mêmes, à l'éclat d'un rayon plus pur qui émane de la beauté morale, et qui projette ses divins reflets sur les âmes prédestinées à souffrir, mais sereines dans la souffrance, et douces envers le malheur!

Olympia était à peine établie dans la ville natale de son mari, quand elle fut appelée avec lui à donner une preuve de constance et de renoncement. Le conseiller Hermann écrivit à Grunthler, pour lui offrir, au nom du roi des Romains, une chaire de professeur de médecine à l'académie de Lintz, capitale de la haute Autriche. Les avantages les plus précieux, garantis par la faveur du prince lui-même, étaient attachés à cette position. Un seul privilége, celui de professer leurs croyances avec une entière liberté, semblait devoir leur être refusé. Olympia écrivit elle-même au fils du conseiller: « Nous recevons de votre père une lettre pleine de « bonté, dans laquelle il nous offre une position véri- « tablement digne d'envie. Un seul scrupule nous ar-

(1) « Nam ego Germanorum linguam nondum intelligo... » (*Oly. Morata Flacio Illyrico,* 7 juin 1553, p. 124.)

« rêle, et nous voulons vous l'exprimer en toute fran-
« chise, afin que vous puissiez le dissiper, s'il est pos-
« sible. Vous n'ignorez pas, sans doute, que nous
« sommes volontairement enrôlés sous la bannière du
« Christ. Le serment qui nous lie à son service est tel-
« lement sacré, que, si nous venions à le trahir, nous
« en serions punis par un châtiment éternel. Telle est,
« en effet, la majesté du prince sous lequel nous ser-
« vons, qu'il a droit de vie et de mort sur tous ses su-
« jets. Nous devons donc le confesser en tout lieu, et
« conserver intact le bouclier de notre foi, qui peut seul
« nous préserver de la colère à venir. Si nous agissions
« autrement, nous commettrions le plus grand de tous
« les péchés. Qu'il nous soit donc permis de vous adres-
« ser une prière, et de vous demander s'il est vrai,
« ainsi que le bruit en est venu jusqu'à nous, que l'ad-
« versaire de nos croyances exerce ses fureurs dans la
« ville de Lintz, et poursuit sans pitié nos frères. Notre
« ferme résolution est de rester fidèles au culte que
« nous avons embrassé (1). » La réponse de leur protecteur n'ayant fait que confirmer leurs craintes, ils sacrifièrent, sans hésiter, une position flatteuse à l'adoration libre de Dieu dans une obscure cité.

La persécution, qui sévissait alors en Italie, donnait encore plus de prix pour eux à cette liberté que d'autres étaient appelés à sceller de leur sang. Ils en jouissaient comme d'un trésor chèrement acquis, qui devait leur

(1) Oly. Morat. Hermanno filio, p. 111.

tenir lieu de tous les biens dont ils étaient privés. Et cependant aucune des privations qui rendent l'épreuve de la séparation plus amère, ne fut épargnée à Olympia. Un an s'écoula sans qu'elle reçût de nouvelles de sa famille et de ses amis. Le silence des êtres qui lui étaient le plus chers lui fit mesurer plus tristement la distance qui la séparait de Ferrare. « Voilà quatorze « mois accomplis, et je ne sais encore rien de ma mère « ni de mes sœurs! Toutes mes lettres demeurent sans « réponse. Je vous demande en grâce de m'écrire, si « vous en avez le loisir, afin de me donner des nou- « velles de l'Italie, et surtout de l'ingrate cité qui m'a « donné le jour (1). » Ce mot est la seule plainte qui lui échappe du fond de l'exil. Ah! sans doute, au milieu des tristesses d'une attente souvent trompée, parmi ces hommes aux mœurs rudes comme leur langue, devant ces horizons sévères de la Germanie, elle dut reporter souvent ses regrets vers la patrie brillante qui l'avait repoussée de son sein! Les images de sa jeunesse se levant autour d'elle, et prenant une voix, durent lui dire, comme dans la mélodieuse strophe d'un poëte de notre âge :

« Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers ;
Où brillent dans le sombre feuillage les oranges d'or ;
Où souffle un vent plus doux du ciel bleu ;
Où s'élèvent le myrte silencieux et le laurier ;
Le connais-tu bien? »

(1) « De rebus Italiæ ad nos scribas... præsertim de ingrata mea patria Ferraria. » (*Oly. Morat. Laurentio Schleenti*, p. 109.)

Et la fille de Peregrino Morato ne trouva de soulagement à la mélancolie de ses souvenirs, qu'en élevant ses regards de la patrie d'un jour à la patrie éternelle, où les séparations sont inconnues, et où toutes les douleurs seront consolées!

Elle reçut enfin ces lettres tant désirées, qui la rassurèrent du moins sur le sort de ses proches. Son départ de Ferrare avait attiré de nouvelles rigueurs sur les membres de sa famille; ses sœurs s'étaient vues exposées à la colère du duc, et aux injustes traitements des dames de la cour. Elles n'avaient trouvé d'appui que dans la protection de la princesse Lavinia de Rovère, qui avait emmené avec elle à Rome la cadette, Vittoria. Les deux autres étaient attachées, l'une à Hélène Rangone de Bentivoglio, l'autre à la fille de cette dame, mariée à Milan. La mère d'Olympia était restée seule à Ferrare, séparée de tous ses enfants, dans les larmes et le deuil. Elle revit enfin la plus jeune de ses filles. Celle-ci se disposait à quitter Milan, lorsqu'un jeune homme de cette ville, riche, de noble naissance, touché du récit de ses malheurs, avait demandé sa main, et l'avait épousée sans dot. Lucrezia reçut sous son toit désert son gendre et sa fille, et entrevit sans doute, à ce retour inespéré de fortune, un meilleur avenir (1).

Tels étaient les événements qui s'étaient accomplis

(1) « Cum se dare in viam cogeretur, et omnia parata essent, adolescens quidam unicus patris filius, satis locuples, hoc audiens, eam abire non est passus, sed nullam petens dotem in matrimonium duxit. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni.*, p. 103.)

dans la famille d'Olympia, durant le cours de cette année, et dont la nouvelle ne lui aurait causé que de la joie, si les souffrances de l'Eglise réformée de Ferrare ne l'avaient douloureusement émue. Les sollicitations de Lavinia et de ses amies, leurs actives démarches auprès du nouveau pontife Jules III, pour obtenir la délivrance de Fannio, avaient été inutiles. La condamnation depuis si longtemps suspendue sur la tête du prisonnier, avait été prononcée. Olympia ressentit, en apprenant cette nouvelle, un chagrin qui ne fut adouci que par les témoignages de constance et par l'admirable sérénité du martyr. Il résista aux prières de sa femme et de sa sœur, qui, prosternées à ses pieds, le conjuraient de sauver sa vie par une rétractation volontaire de sa foi. Il attendrit ses geôliers eux-mêmes par sa patience et sa douceur. Relégué, après deux années de captivité, dans une solitude absolue, il occupa ses dernières heures à composer des lettres à ses amis, et des méditations pieuses qui le soutenaient dans le combat de la mort. Il marcha au supplice d'un pas ferme, et d'un regard assuré (1). Ses cendres, jetées dans le Pô, n'entraînèrent pas sa mémoire dans l'oubli : son nom est inscrit, avant ceux d'Aonio Paleario et de Carnesecchi, sur le martyrologe italien du seizième siècle.

La mort de Fannio dissipa les illusions des amis de la Réformation, dans la Péninsule, et interdit en même temps toute pensée de retour aux exilés. Olympia en

(1) Theodori Bezæ *Icones*, anno 1552.

s'éloignant de Ferrare avait accompli, tout entier, le sacrifice de sa patrie : « Vous nous recommandez, écrivait-« elle à Curione, de passer par Bâle, dans le cas où « nous pourrions reprendre le chemin de l'Italie! Hélas! « il n'est que trop probable que nous ne le reprendrons « jamais! Nous ne sommes pas venus en Allemagne, « avec l'espoir d'être sitôt rappelés dans mon infor-« tunée patrie. Vous n'ignorez pas sans doute combien « il est dangereux de vivre dans une contrée, où l'adver-« saire de notre culte exerce une si redoutable puis-« sance. Le pontife romain déploie en ce moment une « telle fureur contre nos frères, il les poursuit avec une « telle inhumanité, que la rage de son prédécesseur « semble n'avoir été qu'un jeu auprès de la sienne. Il « a répandu ses espions dans toutes les cités de l'Italie, « et il se montre sourd à toutes les prières. J'aimerais « mieux chercher un refuge aux extrémités de l'univers, « que de retourner dans un pays où nous aurions tant « à souffrir. Toutefois, si nous étions appelés à quitter « la ville natale de mon mari, aucune cité au monde « ne me serait plus agréable que la vôtre. Vivant près de « vous, je croirais me retrouver au milieu des miens! Je « serais du moins plus près de l'Italie. Je pourrais écrire « plus souvent à ma mère et à mes sœurs dont l'image « est continuellement présente à mes yeux, la nuit comme « le jour. Je recevrais aussi plus souvent de leurs nou-« velles (1). » Ce vœu de la piété filiale ne devait pas

(1) Olv. Morat. C. S. Curioni, p. 102.

se réaliser, malgré les efforts de Curione pour attirer à Bâle la fille de son ami. La distance qui séparait Olympia de sa patrie demeura toujours la même ! Les rares messages qu'elle en reçut, à de longs intervalles, ne devaient pas la consoler. La terreur qui régnait à Ferrare y comprimait jusque dans les correspondances de famille, l'expression des sentiments naturels. Olympia elle-même était réduite, en l'absence de courriers sûrs, à écrire des lettres courtes, réservées, à s'interdire jusqu'aux salutations qui pouvaient compromettre un ami (1). Elle redoutait d'être funeste à ceux qui lui étaient chers. Ses plus touchantes sollicitudes se portaient sur sa mère. Elle lui envoyait pieusement du fond de sa retraite le fruit de ses modestes économies ; elle honorait doublement en elle, la mère qui l'avait élevée avec une affection si tendre, et la femme consacrée de la main de Dieu par le veuvage et l'affliction (2).

Il était cependant une amie dans le sein de laquelle Olympia pouvait épancher les secrets de son cœur : c'était Lavinia de Rovère. Leur intimité, née dans une cour, avait été cimentée par l'épreuve. Douée de tous les avantages que peuvent assurer une illustre naissance, un grand nom, un esprit distingué, Lavinia n'était point heureuse. Séparée presque continuellement d'un mari qu'elle aimait avec idolâtrie, et qui avait mis son épée

(1) « Etiam alios dicerem quos amo, nisi illos meo nomine audito posse exhorrescere vererer. » (*Oly. Morat. Valentino Carchesio*, p. 115.)

(1) « Tum quia mater est, tum etiam quia mulier est pia et viro orbata. » (*Oly. Morat. Thomæ Lucio*, p. 113.)

au service du roi de France, Henri II; privée d'enfants, dont l'éducation aurait pu seule adoucir les tristesses de son isolement, elle souffrait encore des atteintes d'une maladie qui ne lui laissait presque aucun repos depuis plusieurs années. La piété, dont elle avait appris à goûter les salutaires consolations (1), après les longues incertitudes de sa jeunesse, lui enseignait à supporter avec douceur les épreuves qui lui étaient imposées, mais dont le fardeau semblait quelquefois excéder ses forces. Les lettres d'Olympia venaient alors la relever et l'affermir : « Je te porte sans cesse dans mon « cœur, ô ma chère Lavinia, et je fais continuellement « mention de toi dans mes prières. Ton salut est le « sujet de mes plus ardentes supplications; car je crains « que tu ne te laisses, selon ta coutume, distraire et « consumer par les soucis de cette vie!... Je t'envoie, « par un messager sûr, quelques écrits du docteur « Martin Luther, dont la lecture m'a fait du bien, dans « l'espoir que tu pourras y puiser aussi quelques con- « solations. Applique-toi de plus en plus à ces saintes « études; demande au Seigneur les lumières de son « Esprit, et il ne te laissera pas sans réponse. Crois-tu « que ce Dieu soit un Dieu menteur? Crois-tu qu'il ait « fait tant de promesses à ses disciples, pour ne plus « s'en souvenir à l'heure de leur détresse? (2) » A cette lettre était joint un dialogue, où Lavinia devait retrou-

(1) « Quod omnium maximum est, pia est. » (*Oly. Morat. Victoriæ sorori*, p. 103.)

(2) *Oly. Morat. Laviniæ Ruverensi*, p. 106.

ver, sous une forme élégante et familière, quelques conseils appropriés à sa situation. Mais le dessein de cette composition est plus étendu. C'est une dissertation sur le véritable bonheur, où le langage de l'antiquité prête sa grâce aux inspirations sévères de la pensée chrétienne. C'est le génie de la renaissance souriant à la douleur, non plus sur la foi de Zénon, mais sur celle du Christ!

PHILOTIMA ET THEOPHILA.

Phil. « Je crois entendre la voix de mon amie; c'est elle. Tu viens à propos, Théophila. Telle est l'affliction dont je suis accablée, que je n'ai pu rester plus longtemps enfermée dans ma demeure. J'avais besoin de ta vue et de tes entretiens, pour trouver une diversion à mes peines. Le secret t'en est connu; je te l'ai confié plus d'une fois dans l'intimité de nos épanchements mutuels. Personne n'ignore, d'ailleurs, les chagrins que me cause l'absence continuelle de mon mari. Il est parti tout à l'heure encore, me laissant seule, sans égard pour mes plaintes. Hélas! ce qui me fait tant souffrir semble le rendre heureux!... Lorsque j'étais jeune fille, mon rêve le plus cher était de trouver un époux dont tous les goûts fussent semblables aux miens, dont la société ne me fût jamais ravie; car il n'est pas de plus grande félicité sur la terre, que de vivre sans cesse auprès de ce qu'on aime. Ce bonheur m'est refusé, et je le regrette d'autant plus amèrement, que je l'avais souhaité avec plus d'ardeur.

Théoph. « Le plus beau privilége d'une amitié vraiment chrétienne, est de donner ou de recevoir des avertissements avec une égale douceur. Laisse-moi donc te répondre avec la liberté qu'autorise mon affection pour toi.

Phil. « Parle, mon amie, ne devons-nous pas nous reprendre mutuellement? J'écouterai, sans me plaindre, tes paroles les plus sévères.

Théoph. « Si tu avais lu plus attentivement les livres sacrés, tu aurais appris à mieux connaître la vie. L'exemple des saints t'aurait enseigné que la destinée humaine est sujette à beaucoup de maux, dont l'union la mieux assortie ne peut nous préserver. Que d'épreuves imposées aux saintes femmes de la Bible, qui cherchaient dans le mariage, non pas tant la réalisation de leurs rêves de bonheur ici-bas, que la gloire de servir Dieu, en obéissant à leurs maris, en élevant pieusement leurs enfants et en les instruisant dans la doctrine du salut! Pourquoi donc t'étonner, ô mon amie, si tout n'arrive pas dans ce monde au gré de tes vœux? Lorsque tu poursuis dans tes actions et tes pensées un autre but que la gloire de Dieu, as-tu le droit de te plaindre, s'il ne t'inflige, en retour d'une telle ingratitude, que la plus légère des corrections?

Phil. « Il est vrai, le châtiment n'est pas en proportion avec l'offense, et il mérite à peine le nom de châtiment. Mais je vois tant d'autres femmes plus coupables que moi, jouir en paix de ce bonheur dont je suis privée!

Théoph. « Tu les crois heureuses, parce que tous leurs caprices sont satisfaits. Elles vivent dans la mollesse, se couvrent de riches vêtements, se promènent sur des chars dorés, comme les dames de Ferrare et des autres cités d'Italie. Elles se parent avec soin, non pour être agréables aux yeux de leurs maris, mais pour plaire aux autres hommes, pendant que la colère du ciel s'amasse lentement sur elles. Oh! diras-tu encore que ces femmes sont heureuses, et que leur sort te paraît digne d'envie?

Phil. « Non, ce n'est ni l'éclat de leur parure, ni leur vaine coquetterie qui me séduit. Être aimée de mon mari, c'est là pour moi tout le bonheur. Mais je voudrais aussi jouir des avantages attachés à mon rang; goûter les douceurs de la promenade, emportée sur un char léger ou sur un coursier rapide; avoir une suite nombreuse, un palais magnifique, une table couverte de mets exquis, à laquelle je pourrais inviter mes amies; je voudrais enfin disposer de vastes trésors pour les répandre, à pleines mains, autour de moi!

Théoph. « Je me suis reconnue, ô mon amie, dans l'énumération de tous ces biens, objets de tes désirs. Et moi aussi, je serais encore entraînée dans le tourbillon de ces vanités, si la miséricorde divine ne m'avait ouvert les yeux! Mais, dis, que penserais-tu d'une femme, vêtue de pourpre, d'or et de pierres précieuses, dont le visage serait souillé de fange?

Phil. « Je l'estimerais non-seulement digne de pitié, mais encore tout à fait insensée.

Théoph. « Et tu aurais raison, car elle aurait négligé de parer ce qui doit être surtout l'objet de nos soins. Mais alors, quelle ne te paraîtra pas la folie de ceux qui laissant leur âme, c'est-à-dire la portion la plus noble et la plus divine d'eux-mêmes, souillée de toutes sortes de péchés, prodiguent tous leurs soins au corps, prison de l'âme immortelle! Telle est cependant notre propre folie. Nous aspirons à monter sur un char, pour parcourir plus rapidement cette carrière si courte qu'on nomme la vie, et nous ne songeons pas à prendre une place sur ce char de la foi, qui peut seul nous transporter de la terre au ciel. Nous voulons convertir en magnifique demeure notre tente d'un jour, et nous n'avons pas une pensée pour ces parvis célestes dont la splendeur est sans égale. Nous recherchons une table chargée de mets délicats, et nous n'allons jamais nous asseoir au banquet spirituel et pur de la parole de Dieu! Ah! ma chère Philotima, quel aveuglement est le nôtre! et comment trouverions-nous le bonheur en le demandant aux seuls objets qui ne peuvent nous le donner?

Phil. « Cela est vrai, mon amie, si nous recherchons les biens de la terre à l'exclusion de ceux du ciel. Mais n'a-t-on pas vu des femmes pieuses et saintes qui ont reçu également en partage les dons terrestres, les richesses, la beauté, une position éminente dans le monde, comme Esther, devenue la compagne d'un grand roi, Abigaïl, l'épouse de David, qui cependant demeurèrent fidèles à la piété, au comble de la fortune et des grandeurs?...

Théoph. « Dieu distribue comme il lui plaît les disgrâces ou les faveurs, et il sait mieux que nous ce qui nous convient... Mais pourquoi, mon amie, ne fixer nos regards que sur les heureux de ce monde, ou sur ceux qui paraissent tels, au lieu de comparer notre sort à celui des pauvres, des misérables, des affligés, dont le nombre est si grand?... Je ne parle pas du Christ, le Fils du Dieu tout-puissant, qui a bu jusqu'à la lie la coupe des douleurs ; je ne parle pas des saints, dont tu peux lire l'histoire, pour y apprendre que, meilleurs que nous, ils ont enduré des souffrances auxquelles les nôtres ne sauraient être comparées ; je ne rappellerai pas même l'exemple de plusieurs femmes qui vivent de nos jours. Je n'en veux nommer qu'une seule, la noble compagne de l'Electeur de Saxe. De quelles douleurs la séparation de ces illustres époux n'a-t-elle pas été la source pour l'Electrice ? Celui qu'elle aime de toutes les forces de son âme est privé de tous ses honneurs ; il est captif, pauvre, dépouillé, méprisé, à la merci de ses ennemis, et cependant telle est sa constance qu'il n'a pas laissé échapper un mot de découragement et de plainte. Leur malheur, s'il faut l'appeler de ce nom (car cette prison, cette ignominie, me semblent préférables à tous les triomphes de la terre), n'est-il pas plus grand que le tien?... Que dirai-je enfin de ceux qui, pour le Christ, endurent l'opprobre, l'exil, le feu ou l'épée ? Considère leur sort, tes peines te paraîtront légères. Que dis-je ? tu t'estimeras heureuse de souffrir quelque chose ; car si Dieu t'éprouve, c'est qu'il te traite

comme son enfant. Il châtie celui qu'il aime. Est-il un plus beau privilége que d'être enfant de Dieu, sœur de Jésus-Christ, participant de sa gloire dans l'éternité?

Phil. « Tes paroles sont pleines de sagesse; mais je suis si faible, que je demeure comme écrasée sous le poids de mes maux, et que je soupire sans relâche après la délivrance... Toutefois, si mon fardeau ne doit pas être allégé, j'aime mieux souffrir dans ce monde, et hériter du royaume du Christ, que de supporter dans l'autre une condamnation éternelle.

Théoph. « Les plus grandes épreuves paraissent faciles à accepter, quand elles sont de courte durée! Or, est-il rien de plus court que la vie? Que de princes contemporains, que d'hommes illustres de ce siècle sont déjà couchés dans le tombeau! Leur nom même est enseveli dans la poudre, et le monde ne se souvient pas plus d'eux que s'ils n'avaient jamais existé! Tant il est vrai que la vie de l'homme, sans cesse dévorée par la mort, est semblable à un souffle léger, à une vapeur qui s'évanouit! Il n'y a point de bonheur solide ici-bas, et l'âme, après s'être vainement consumée à la poursuite d'une ombre, parmi les objets périssables, ne peut trouver le repos qu'en Dieu!

Phil. « Tu dis vrai, ô mon amie! et je veux désormais m'attacher à Dieu seul, qui est le souverain bien. Mais les souvenirs d'une vie de péché s'élèvent entre le ciel et moi, et me ferment la route qui y conduit.

Théoph. « Le Christ a rouvert ce chemin par son sacrifice, et l'offrande volontaire de sa vie a été tellement

agréable à son Père, qu'il nous a rendu le ciel. Cherche donc Jésus-Christ par la lecture de la parole sainte, par la prière, par l'adoration, et tu le trouveras. Demande le don du Saint-Esprit, et tu recevras en même temps la paix, la sérénité. Adieu.

Phil. « Pourquoi sitôt me quitter? Accorde-moi quelques instants encore.

Théoph. « Je dois retourner à la maison, pour vaquer aux soins de mon ménage. La mère de famille est-elle absente, il en résulte aussitôt un dommage irréparable. Je reviendrai avant le soir.

Phil. « Adieu donc! Ton retour me sera très agréable (1). »

Ce dialogue, composé par Olympia, durant la seconde année de son séjour à Schweinfurt, nous montre la part qu'elle faisait aux lettres parmi les préoccupations de son existence nouvelle. Privée de tous les encouragements qu'elle puisait, en Italie, dans les applaudissements d'une cour et dans l'estime de savants illustres, elle ne demandait plus qu'à l'étude la récompense des heures consacrées à ces travaux ignorés. Les livres choisis qui formaient à Ferrare la bibliothèque de Morato, transportés par les soins de sa fille au fond de l'Allemagne, avaient recomposé autour d'elle l'asile studieux de ses jeunes années. C'est là qu'elle aimait à se retirer après les heures occupées par les soins domestiques ou par la visite des pauvres, des malades et des orphelins. Elle

1) Oly. Morat. *Dialogus secundus*, p. 52.

y retrouvait ces biens que l'exil n'avait pu lui ravir, l'enthousiasme du beau, la contemplation de ses grands modèles qu'elle avait appris dès l'enfance à lire et à admirer, et dont elle enseignait à son tour les secrets à de jeunes disciples.

L'éducation d'Emilio, son frère, commencée à Ferrare, n'était plus en effet l'unique objet de ses soins. Elle avait encore consenti, sur la prière de Jean Sinapi, à recevoir sa fille Théodora, qu'elle instruisait dans les langues grecque et latine, heureuse de pouvoir ainsi acquitter une dette sacrée envers son plus ancien précepteur. Plutarque, Virgile, Homère, tels étaient les auteurs qu'elle expliquait de préférence dans ces leçons de famille, auxquelles assistaient parfois quelques amis. Elle s'appliquait à inspirer à ses élèves le goût de l'étude, seul capable d'affranchir l'esprit de la tutelle des maîtres, selon cette belle sentence d'une de ses lettres : « Les maîtres ne peuvent tout enseigner à leurs disci- « ples ; mais ils leur montrent, pour ainsi dire, du « doigt, les sources de la sagesse (1). » Sous une telle direction, les progrès d'Emilio et de Théodora étaient rapides. Olympia écrivait à Sinapi : « Votre petite fille « apprend tous les jours quelque chose : c'est ainsi « qu'elle compose peu à peu son trésor (2). » Former le cœur de ces deux enfants par les leçons qui éclairaient

(1) « Nec enim omnia a præceptoribus traduntur, sed ipsi tanquam digitum ad fontes intendunt. » (*Oly. Morat. Michaeli Vebero adolescenti,* p. 119.)

(2) Oly. Morat. Joanni Sinapio, p. 120.

leur intelligence, telle était l'ambition d'Olympia. Elle voulait que leurs talents fussent des vertus, et que leur âme grandît dans le commerce familier de l'antiquité profane et sacrée.

Les études de Théodora, commencées sous de si favorables auspices, furent trop tôt interrompues par un deuil domestique, qui trouva un douloureux écho à Schweinfurt! Ce fut la mort de Francisca Bucyronia, la femme chérie de Sinapi, dont une lettre de ce dernier à Calvin nous permet de reproduire les touchants détails : « Depuis le jour où nous nous sommes rencontrés et « connus à la cour de Ferrare, vous m'avez donné tant « de témoignages de votre bienveillant souvenir, et vous « nous avez adressé de si pieuses exhortations, que je « ne puis plus vous cacher mon malheur? Je l'ai perdue, « cette compagne si douce, si fidèle et si sainte, dont la « mort me plonge dans une inexprimable douleur? Elle « avait souffert, l'année précédente, des atteintes d'une « maladie légère pour les enfants, mais grave et dan« gereuse dans un âge plus avancé. Elle parut un instant « rétablie; mais elle retomba bientôt dans un état plus « alarmant... J'étais alors éloigné de Wurtzbourg. Mon « retour et celui de Théodora, sa fille chérie, que nous « avions confiée aux soins d'une matrone aussi pieuse « que savante, Olympia Morata, dont le nom vous est « sans doute connu, lui apportèrent quelque soulage« ment. Mais, hélas! la maladie reprit bientôt son cours « avec une telle violence, que tout espoir s'évanouit! « Peu de jours après la Pentecôte, elle expira entre mes

« bras, sans lutte, sans agonie, en nous demandant « avec simplicité de prier pour elle. Oh! quelle amie « fidèle et tendre j'ai perdue dans ma Francisca! C'est « avec joie qu'elle m'avait suivi en Allemagne, et elle « s'était promptement familiarisée avec la langue et « les mœurs de ce pays. Elle préférait la naïve rusti- « cité de mes compatriotes aux calomnies dont elle « avait été abreuvée, durant les derniers temps de « notre séjour à Ferrare... Que le Dieu de miséricorde « et de paix reçoive cette âme si douce dans son sein « paternel!... (1) »

Cette nouvelle, qui émut douloureusement Calvin, au milieu des péripéties de la grande lutte qu'il soutenait alors à Genève, fit couler dans l'obscurité de la retraite les larmes d'Olympia. L'image de Francisca se confondait pour elle avec tous les souvenirs de leur patrie commune. Mais c'était une exilée affranchie avant elle des peines de la vie, et qui semblait lui montrer le chemin du ciel!

Le départ de Théodora laissa un vide dans l'intérieur où elle avait vécu, sans rien changer aux habitudes à la fois simples et nobles de la famille qui l'avait adoptée comme un de ses membres. Les journées se succédaient pour eux invariablement consacrées aux

(1) « Nihil luctantem et conflictantem, ut morientes solent, sed simpliciter rogantem ut pro se Deum oraremus, inter manus eam nobis morbus eripuit, heu! quam caram, quam fidam, quam mei amantem conjugem!... Deus misericors animam ejus in sinum suum benigne recipiat, ac paterne foveat! » (*Joannes Sinapius Calvino*, décembre 1553. Corresp. inédite déjà citée.)

mêmes devoirs, et remplies des mêmes délassements. Elles s'achevaient ordinairement dans la société de quelques amis pieux, appartenant à l'Eglise évangélique de Schweinfurt. On y remarquait le pasteur Jean Lindemann, André Roser le maître d'école, le diacre Léonard Żeul et Jean Crémer, « ce disciple des muses, » dont il avait reçu les premières leçons à Ferrare. La soirée se terminait par une lecture de la Bible, entremêlée d'un de ces chants religieux popularisés en Allemagne, par le génie de Luther. Olympia s'était exercée à traduire quelques psaumes en grec; Grunthler les avait mis en musique, et ces hymnes sacrées étaient devenues le langage de l'adoration des deux époux, dans le rhythme d'Homère et de Sapho (1).

On aime à voir se détacher ces scènes si pures de la vie domestique, sur le fond orageux des événements qui agitaient alors toute l'Europe. Le gigantesque duel de la Réformation et de l'Empire, un moment interrompu par la soumission des princes protestants et par l'astucieuse politique de l'électeur Maurice, allait recommencer avec plus de fureur. Aux deux extrémités de l'Allemagne, la lutte était déjà engagée. Le roi de France, allié secret au dehors de la cause qu'il persécutait dans ses propres états, s'emparait rapidement des trois Evêchés; les Turcs pénétraient en Hongrie, et toutes les nations semblaient entraînées dans cet immense conflit,

(1) « Psalmos græcis carminibus in quibus operam navare inceperas, si doctus Andreas musicis numeris donavit, ad me velim perscribatis. » (*Andreas Rosarius Oly. Morat., Op. Oly.*, p. 155.)

qui semblait devoir raffermir ou dissoudre à jamais la monarchie universelle des consciences.

Au milieu de ces ébranlements dont elle allait bientôt ressentir le terrible contre-coup, Olympia savait s'élever par la pensée à une région de lumière et de paix. Elle se recueillait chaque jour dans l'étude des livres sacrés. Elle se consacrait avec ardeur à la traduction des psaumes. Ce travail était moins une application littéraire de ses talents, qu'un exercice pour sa foi. Elle se plaisait à reproduire, dans le langage harmonieux de la Grèce, ces hymnes du roi-prophète, ces monologues, tantôt tristes, tantôt joyeux, de l'âme qui raconte devant un invisible témoin, ses combats, ses chutes, ses relèvements et ses délivrances. Elle y trouvait de mystérieuses conformités avec les calamités de son temps, et avec les détresses de sa destinée. Elle y puisait à la fois des encouragements et des consolations. Le sujet des psaumes dont la traduction nous est parvenue, révèle les préoccupations sous l'empire desquelles Olympia entreprit ce travail, et en quelque sorte le drame intérieur dont il était l'expression. C'est le cri de la foi qui s'élance vers Dieu, et qui retentit au-dessus des agitations du siècle!

« Pourquoi les nations se lèvent-elles en tumulte, et « pourquoi les peuples agitent-ils des choses vaines ?

« Les rois de la terre et les princes se lèvent ensem« ble, et ils consultent entre eux contre l'Eternel, et « contre son oint.

« Rompons, disent-ils, leurs chaînes, et rejetons leur « joug loin de nous !

« Celui qui règne dans les cieux se rira d'eux ; le Sei- « gneur se moquera de ses ennemis !

« Il leur parlera en sa colère, et il les remplira de « terreur par la grandeur de son courroux !

. . . .

« Maintenant, ô rois de la terre, ayez de l'intelli- « gence ! Juges de la terre, recevez instruction ! (1) »

La majesté de l'harmonie homérique répond dignement, dans la traduction grecque de ce psaume, à la grandeur sombre du sujet. La traduction du psaume suivant n'est pas moins remarquable. Le rhythme, imité de Sapho, en est rapide, énergique, impétueux comme la pensée. C'est l'héroïque invocation de Luther se rendant à Worms, répétée par le cœur d'une femme, qui saurait aussi, dans les saints combats de la conscience, s'immoler et souffrir !

« Notre Dieu est une retraite, un rempart inébranla- « ble, un secours et une délivrance pour tous ceux qui « sont dans la détresse.

(1) Τίπτε τόσος θνητῶν ἀνδρῶν ὀρυμαγδὸς ὀρώρει;
Τί κλονέουσ' οἱ λαοὶ ἐτώσια μοχθίζοντες;
Σκηπτοῦχοι βασιλεῖς, ἀρχοίθ' ὁμοῦ ἠγερέτοντο,
Σύμπαντες κακὰ μητιόωντες ἐνὶ φρεσὶν ᾗσιν,
Οὐ θνητῷ βροτῷ, ἀλλὰ θεῷ καὶ Χριστῷ ἄνακτι,
Καρτερὰ δεσμὰ, λέγοντες, ἀπὸ χροὸς ἡμετέροιο
Ρίπτωμεν, καὶ ζεύγεα τῇδε βαλῶμεν ἠφ' ἡμέων.
Τῶν δ' ἀΐων γελάσει μὲν ὃς οὐρανῷ ἐμβασιλεύει.
. . . .
(Oly. Morat. *Carm.*, lib. II, p. 226.)

« C'est pourquoi, ô mon âme, tu ne craindrais rien,
« quand même tu verrais les montagnes, ébranlées sur
« leurs fondements, se précipiter dans la mer ;
« Quand tu verrais leurs cimes s'abîmer sous les eaux,
« et la terre agitée çà et là par les flots en furie !
« Tu ne craindrais rien...

. . . .

« Le Dieu fort et puissant, l'Eternel des armées est
« avec nous. Il est notre haute retraite (1). »

Les deux fragments que nous avons cités, peuvent donner une idée de la difficulté du travail entrepris par Olympia, et de l'habileté avec laquelle elle savait manier la langue des anciens, et l'assujettir au rude génie de la langue hébraïque. Elle avait ainsi traduit un assez grand nombre de psaumes. Quelques-uns seulement nous ont été conservés. Ce sont ceux qu'elle transmit elle-même à ses amis, et particulièrement à Celio Secondo Curione, dont l'approbation était pour elle le plus

(1) Τῶν οἰζυρῶν βροτέων ἀρήγων,
Κ'εἶλαρ ἄῤῥηκτον πέλεται θεὸς μοῦ,
Ὅς κ'ἀοσσητὴρ μόνος ἤλυθεν τοῖς
Πολλά μογοῦσι.
Τοὔνεκ'οὐ δείσεις, ἐμὸν ἦτορ, οὐδὲν,
Εἴκε προὐφθαλμῶν ἅμα πάσαν αἶαν
Κ'οὔρε ὠθεῖσται σκιόεντα λεύσῃς
Εἰς ἁλοσύδνην.
Ἦν γὰρ αἴπειν ὑψικόμων κάρηνα
Οὐρέων πλήρης στυγεροῖσι πόντος
Ρεύμασιν κ'αὐτὴν ὀροθύνοι αἶαν
Εὐρυοδείην.
. . . .
(*Ibidem*, p. 232.)

précieux encouragement : « Je suis heureuse de sa-
« voir, lui écrivait-elle, que le temps ni l'éloignement « ne peuvent rien changer à vos sentiments pour moi. « C'est là en effet le signe auquel on reconnaît les amitiés « véritablement chrétiennes. Dieu soit loué de ce qu'il « m'accorde le privilége d'être ainsi aimée!... Le juge- « ment si bienveillant que vous portez sur mes vers, est « pour moi la plus flatteuse des récompenses. Si ce juge- « ment était moins favorable, je renoncerais pour tou- « jours à écrire. Mais puisque des hommes d'une si « haute piété croient devoir m'accorder leurs suffrages, « je m'appliquerai à rendre mes faibles compositions « moins indignes de leurs éloges (1). » Elle terminait cette lettre, en annonçant à Curione l'envoi de plusieurs morceaux de poésie, et d'un dialogue qu'elle venait de composer. « Recevez ces vers, ajoutait-elle avec grâce; « c'est là toute ma postérité, et jusqu'à présent, je ne « dois pas en espérer d'autre. »

Ainsi s'élevaient dans la solitude les chants de cette jeune femme reléguée, loin du spectacle brillant et animée de la civilisation, dans une contrée à demi-barbare. Ni les incertitudes de l'avenir, ni les menaces d'une guerre prochaine, ni les tristesses de l'isolement auquel elle était condamnée, ne pouvaient la détourner de ses études favorites, où elle cherchait d'avance comme une

(1) « Tuum de meis carminibus judicium gratissimum mihi fuit. Si aliud id esse intellexissem, ab hoc scribendi studio me deterruisses. Nunc autem cum a piis hominibus illud, præsertim vero a te, improbari non videam, quantum in me erit, in hoc elaborabo. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 101.)

mâle préparation aux assauts de la destinée. Elle semblait pressentir les épreuves nouvelles qui lui étaient réservées dans la patrie de son mari. Elle écoutait du fond de sa demeure l'orage qui grondait aux deux extrémités de l'Empire, en demandant à Dieu de le détourner des têtes qui lui étaient le plus chères. Mais déjà la tempête, descendant des Alpes du Tyrol sur les plaines de la Bavière, accumulait ses fureurs sur l'humble cité de Schweinfurt, et sur une famille innocente qui ne devait trouver nulle part sur la terre un abri contre la disgrâce et la persécution !

CHAPITRE CINQUIÈME.

—

La mort de Luther (1) avait ouvert en Allemagne la période des guerres civiles, entremêlées de paix intermittentes, que devait clore, un siècle plus tard, le traité de Westphalie. La Réformation, infidèle à son origine, à sa mission, à son esprit, était descendue de l'arène des consciences où devait s'accomplir son triomphe pacifique par l'abnégation et le sacrifice, sur les champs de bataille, où la victoire et la défaite devaient lui porter un coup également funeste, en l'assujettissant au joug de ses adversaires ou de ses protecteurs. La guerre de Smalkade fut le premier acte de ce grand drame, qui s'ouvrit à Muhlberg, par le désastre de l'électeur de Saxe, et par l'humiliation des princes protestants. Un noble caractère brilla du moins au-dessus de ces revers; ce fut celui de l'Electeur. Sa disgrâce et sa captivité ne servirent qu'à faire mieux éclater la grandeur d'une âme plus haute que la victoire, qui se possède elle-même à travers les vicissitudes de la fortune, et qui grandit encore sous les coups du sort.

(1) 18 février 1546.

Le triomphe de l'empereur ne fut pas d'ailleurs de longue durée. Pendant qu'il s'endormait au fond du Tyrol dans une fausse sécurité, le nouvel électeur de Saxe, Maurice, son allié, renouait secrètement contre lui les fils d'une coalition universelle. Surpris tout à coup au mois d'avril 1552, dans la ville d'Inspruck, l'empereur, malade, souffrant de la goutte, n'eut que le temps de s'évader, la nuit, par un temps affreux, à travers les montagnes, en murmurant de mélancoliques paroles sur le déclin de sa fortune, dont il devait célébrer les funérailles au monastère de Saint-Just. Le traité de Passaw, signé le 2 août de la même année, et confirmé plus tard par la paix d'Augsbourg, sanctionna les droits des Etats germaniques, et parut clore à jamais l'ère des révolutions. Mais la tempête qui s'était déchaînée sur la haute Allemagne, et qui avait dispersé le concile de Trente, devait encore promener ses fureurs sur d'autres contrées. Les villes qu'arrose le Mein devaient en ressentir le terrible contre-coup.

Parmi les seigneurs dévoués à la cause impériale, moins par fidélité que par calcul, était le margrave Albert de Brandebourg. C'était un de ces types brillants du guerrier mercenaire au moyen âge, brave, habile, infatigable, pillard, barbare, sans foi ni loi. La Réformation n'était qu'une arène ouverte à son orageuse activité, la guerre qu'un brigandage impuni. Le traité de Passaw, en amenant une suspension d'armes entre les partis, le condamnait à l'inaction; mais ce bouillant

aventurier ne pouvait remettre l'épée dans le fourreau sans se renier lui-même : il protesta contre la trêve, encouragé peut-être en secret par l'empereur. Mis au ban de l'empire, il chercha des yeux une place forte où il pût se retrancher et tenir tête à ses ennemis. Il choisit Schweinfurt, d'où il se précipita, comme un vautour de son aire, sur les deux rives du Mein, portant partout sur ses pas la terreur et la dévastation. Les princes voisins, irrités, vinrent l'y assiéger. Les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, l'électeur Maurice et le duc de Brunswick avaient uni leurs bannières à celle des Nurembergeois, pour écraser leur adversaire dans la place qui lui servait de refuge. Ainsi les malheureux habitants de Schweinfurt allaient subir, dans une querelle à laquelle ils étaient étrangers, toutes les horreurs qu'une guerre d'extermination amène à sa suite. Les lettres d'Olympia Morata nous en ont conservé le sombre tableau.

Le siége commença au mois d'avril 1553, et se prolongea presque sans relâche durant quatorze mois (1). Les murs de la ville étaient incessamment battus par une puissante artillerie. Le bruit du canon retentissait nuit et jour. Les habitants, glacés de frayeur au fond de leurs demeures, redoutaient également toutes les issues de cette lutte funeste. Le foyer domestique n'était plus même respecté. Dans l'intervalle des combats livrés sur les murs, des bandes féroces se répan-

(1) « Menses quatuordecim totos in maximis angustiis obsessa urbe versati sumus. » (*Oly. Morat. Victoriæ sorori*, p. 271.)

daient dans la ville, pénétraient dans l'intérieur des maisons, et contraignaient les misérables qui y étaient cachés à leur donner de l'or, en échange de la prétendue protection qu'ils se vantaient de leur accorder. Chaque jour se renouvelaient ces scènes de violence, auxquelles un fléau terrible vint ajouter un deuil de plus. La peste, fruit de l'accumulation d'une si grande multitude d'hommes dans une étroite enceinte, se déclara bientôt; la famine suivit de près, et les assiégés, également pressés par leurs ennemis du dehors et ceux du dedans, n'eurent plus que le choix entre la mort par la contagion et la mort par la faim ou l'épée. Les ravages de la peste étaient effrayants. Elle emporta une moitié de la ville, et les souffrances de ses victimes, exaltées jusqu'à la folie, répandirent partout une épouvante mêlée d'horreur (1).

Le courage d'Olympia ne se démentit pas un instant au milieu de ces scènes de désolation, dont elle était témoin à chaque heure : « Sous le poids de tant de « maux, écrivait-elle, nous n'avons éprouvé qu'une « consolation, la prière et la méditation de la parole « sainte. Je n'ai pas tourné une seule fois mes regards « vers les richesses de l'Egypte. Mieux vaut périr sous « les ruines de cette cité, que de jouir de toutes les dé« lices sur une terre infidèle! (2) » Mais elle eut besoin

(1) « Contagione militum quibus urbs refertissima est, morbus adeo gravis pene omnes cives invasit, ut etiam mentis dolore fere dimidia pars civium mortua sit. » (*Oly. Morat. Lav. Ruverensi*, p. 122.)

(2) « Mortem hic oppetere malebam quam alibi omnibus mundi voluptatibus frui. » (*Ibidem.*)

d'un redoublement de force, quand elle vit son mari atteint par la contagion, et couché sur un lit de douleur. Tel était le nombre des malades, que les remèdes étaient partout épuisés. Il fallait un miracle pour sauver Grunthler; tout espoir humain était perdu. Olympia, sans cesse en prières au chevet de son époux, demandait sa guérison à celui qui est l'auteur de la vie, et qui peut rappeler les morts eux-mêmes du tombeau. Ses prières et celles de l'Eglise de Schweinfurt furent entendues : Grunthler fut sauvé.

Cette délivrance domestique fit trêve un instant, pour les membres de la famille qui en était l'objet, aux sinistres appréhensions du siége. Olympia, rassurée sur le sort de son mari, trouva la force d'écrire, au milieu du fracas des armes, une lettre à Lavinia de Rovère, où elle répandait son âme en vives expressions de reconnaissance pour ce rétablissement inespéré. — « Combien « je suis heureuse de trouver dans notre détresse une « occasion de t'écrire et de t'informer de notre sort ! « Pleure sur nous, ô mon amie; mais en même temps « réjouis-toi ! Nous sommes assiégés dans cette ville, et « pressés sans relâche entre deux grandes armées; mais « Dieu nous a tellement gardés jusqu'à ce jour, que « nous avons échappé à une mort presque certaine. Il « nous a nourris, et il continue à nous nourrir encore « dans une extrême disette. Que dis-je? mon mari, « consumé par un fléau terrible, était déjà aux portes « du tombeau !... Il a daigné le rappeler sur cette terre « des vivants, par pitié pour moi qui n'aurais pu sup-

« porter une telle douleur. Qu'il soit loué mille fois de « m'avoir épargné ce dernier coup! Nous ne sommes « pas encore affranchis de nos autres maux; Dieu sait « le jour et l'heure de sa miséricorde; nous remettons « notre sort entre ses mains. A toi de prier, ô mon amie, « pour que cette épreuve si longue produise en nous, « comme par un douloureux enfantement, des fruits « bénis! » Les derniers mots de cette lettre semblaient trahir une émotion soudaine, et l'attendrissement involontaire d'une âme qui ne sait plus contenir le cri de ses affections : « Adieu, ô ma douce Lavinia, toi dont « l'image est toujours présente à mes pensées; toi que « je ne cesserai jamais d'aimer tant qu'il me restera « un souffle de vie... Encore une fois, adieu! (1) » Quel ne dut pas être le saisissement de Lavinia en recevant à Rome la nouvelle des épreuves de son amie, et de ses périls qu'elle ne pouvait ni prévenir, ni partager!

Le siége durait depuis neuf mois, et la population de la ville, réduite aux dernières extrémités, n'entrevoyait aucun terme à ses maux. Les murailles, constamment exposées aux coups des machines de guerre, étaient encore debout, et semblaient défier la fureur des assiégeants. Irrités de l'impuissance de leurs efforts, les princes appelèrent de nouveaux secours, et recoururent aux moyens les plus terribles. Le jeu de l'artillerie ne

(1) « Iterum vale, mea suavissima Lavinia, quæ mihi semper hæres in medullis, neque unquam tui me capiet oblivio, dum spiritus hos reget artus. Vale, vale et salve. » (*Ibidem*, p. 123.)

se ralentit plus un seul instant. Une pluie de feu tombait la nuit sur la place, qui paraissait, au milieu des ténèbres, en proie à un immense incendie. Les maisons elles-mêmes n'offraient plus un abri. Les assiégés furent réduits à chercher un asile dans les entrailles de la terre, où ils ensevelirent leur dernière obole. Olympia, Emilio son frère, et Grunthler à peine convalescent, passèrent plusieurs semaines cachés au fond d'une cave obscure (1). Ils n'osèrent en sortir que mus par l'espoir d'une délivrance prochaine; cet espoir devait être cruellement déçu.

Les ressources du margrave étaient épuisées dans cette lutte désespérée, où il avait tenu en échec deux des plus puissants princes de l'empire. Il ne pouvait prolonger la défense de la place sans y trouver, avec son armée, un sanglant tombeau. Il résolut donc de l'évacuer, et d'opérer hardiment sa retraite en grossissant ses troupes, sur son chemin, de ces milliers de vagabonds et d'aventuriers que la guerre avait déchaînés sur l'Allemagne. Il sortit de la ville, au milieu de la nuit, à la grande joie des habitants, qui espéraient trouver grâce auprès des vainqueurs : cette joie fut de courte durée. L'électeur Maurice et le duc de Brunswick s'étant détachés à la poursuite d'Albert, qu'ils devaient atteindre sur le champ de bataille de Siewershausen, les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, suivis des Nurembergeois, se précipitèrent, malgré les ordres de

(1) « Illo tempore semper in cella vinaria latitare coacti sumus. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 161.)

l'empereur, sur la ville désormais sans défense, la pillèrent et y mirent le feu (1).

Alors se succédèrent dans cette triste cité les scènes de deuil dont une place prise d'assaut offre seule l'image. La multitude suppliante se portait vainement aux portes; elle était impitoyablement repoussée à l'intérieur, et condamnée à périr. Les uns faisaient leurs préparatifs funèbres au fond de leurs demeures, ne voulant pas survivre à la perte de leur fortune, de leurs parents, de leurs amis; d'autres, à genoux et les mains jointes, essayaient de fléchir la barbarie des vainqueurs; d'autres, enfin, et c'était le plus grand nombre, couraient vers le temple, comme à un asile dont la fureur des hommes devait au moins respecter le seuil. Grunthler et Olympia, entraînés par ce dernier flot, se dirigeaient de ce côté, quand, au milieu des ténèbres, un soldat inconnu s'approche d'eux et les presse de fuir, s'ils ne veulent être ensevelis sous les cendres de la ville (2). Ils obéissent à cet avertissement, suivent les pas de leur guide mystérieux qui, par des chemins détournés, les conduit hors des murs. Les flammes montaient déjà vers le ciel; les maisons s'écroulaient avec un lugubre fracas dans l'incendie. Le temple lui-même ne fut pas épargné, et les malheureux qui y

(1) « Vix dum ille egressus erat urbe cum suo exercitu, quum postridie episcoporum et Norimbergensium milites in urbem invaserunt, ac eam compilatam incenderunt. » (*Ibidem.*)

(2) « Miles quidam nobis ignotus occurrit monetque illico extra urbem profugiamus : paruimus igitur monenti, quisquis ille fuit. » (*Oly. Morat. Victoriæ sorori*, p. 178.)

cherchaient un abri, périrent tous étouffés par la fumée, ou écrasés sous les décombres.

Olympia et son mari précipitaient leur fuite, et ils croyaient avoir échappé à tous les dangers, quand ils furent arrêtés par une bande ennemie qui les dépouilla entièrement, et qui retint Grunthler prisonnier. Séparée, malgré ses cris et ses larmes, de son mari qu'elle voyait entraîné à une mort presque certaine, et n'ayant pas même une obole à offrir pour sa rançon, Olympia puisa dans l'excès de son désespoir une énergie surhumaine, et sut trouver des mots capables de fléchir ces hommes féroces (1). Jamais sans doute la piété conjugale n'inspira de plus éloquentes prières : « Dans l'angoisse de mon cœur, je poussai d'inexprima-« bles gémissements. Je criai au Seigneur, dans ma dé-« tresse : Aide-moi ! aide-moi, pour l'amour de ton « nom ; — et je ne cessai de le prier jusqu'à ce qu'il « m'eût rendu mon mari ! J'aurais voulu que vous vis-« siez l'état pitoyable auquel j'étais réduite ; les cheveux « épars, les vêtements en lambeaux, les pieds déchirés, « à peine revêtue d'une chemise. On nous avait com-« plétement dépouillés. En fuyant, j'avais perdu mes « souliers, et il nous fallait courir, en suivant les rives « du fleuve, sur les pierres et le gravier. A chaque pas, « je m'écriais : Je n'en puis plus ! je suis morte ! Sei-« gneur, si tu veux me sauver, commande à tes anges « de me porter sur leurs ailes, car autrement je ne puis

(1) « Cum eum abduci ab oculis meis viderem lacrymis et gemitibus ἀλαλήτοις Deum comprecata fui. » (*Oly. Morat. Curioni*, p. 161.)

« plus me soutenir! (1) » Elle franchit, pendant cette nuit fatale, un espace de plus de dix milles. Son visage était amaigri et pâle; une fièvre, qui ne la quitta presque plus depuis, la dévorait. Elle arriva ainsi à Hamelbourg, se comparant elle-même « à la reine des mendiants (2). Elle entra dans cette ville, vêtue d'une robe d'emprunt qu'elle devait à la pitié d'une pauvre femme, et dont les lambeaux couvraient à peine ses membres souffrants.

Les épreuves de cette triste famille n'étaient point encore terminées : les bourgeois d'Hamelbourg n'osèrent accorder l'hospitalité aux trois fugitifs, de peur d'attirer sur eux la colère des évêques, et ils ne leur permirent de s'arrêter que peu de temps dans leur ville. Olympia dut en partir le quatrième jour après son arrivée, quoiqu'elle fût malade et qu'elle eût à peine la force de se traîner, appuyée sur son mari. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une autre bourgade, dont le lieutenant avait reçu l'ordre de mettre à mort tous les proscrits de Schweinfurt qui tomberaient entre ses mains.

(1) « Il mio consorte poi fù pigliato due volte da' nemici, che vi prometto se mai io hebbe dolore, che all' hora l'ho havùto; e se mai pregai ardentemente, all' hora pregai. Io nel mio cuore angustiato gridava con gemiti inenarrabili : aiutami, aiutami, Signore, per Cristo; e mai cessai perfinch'egli mi aiutò, e lo liberò. Vorrei che haveste visto come io era scapigliata, coperta di straccie, che ci tolseno le veste d'attorno, e fuggendo io perdetti le scarpe, ne haveva calze in piede; si che mi bisongnava fuggire sopra le pietre e sassi, che io non so come arrivasse. Spesso io diceva : adesso io cascarò quì morta, che non posso più. E poi diceva a Dio : Signore, se tu mi vuoi viva, comanda alli tuoi angeli che mi tirino, che certo io non posso. » (*Oly. Morat. à Madonna Cherubina*, p. 213.)

(2) « Ego, inter pauperculas omnes, videbar mendicarum esse regina. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 162.)

L'évêque du lieu était absent. Ils furent retenus captifs pendant plusieurs jours, « suspendus entre la crainte et l'espérance, » jusqu'à l'arrivée de la lettre épiscopale, qui enjoignait de les mettre en liberté. Ce péril, bientôt suivi d'une délivrance, fut du moins le dernier de leur pénible voyage (1). La faveur du ciel recommença enfin à luire sur ces infortunés. Un seigneur inconnu, instruit de leurs malheurs, leur fit remettre quinze écus d'or, en cachant la main qui leur venait en aide. Ils purent ainsi continuer plus commodément leur route, et se rendre auprès du comte de Reineck, qui leur fit le plus gracieux accueil, et enfin près des illustres seigneurs de la maison d'Erbach.

Les comtes d'Erbach appartenaient à cette génération fervente de princes et de chevaliers allemands qui saluèrent la Réformation avec transport, comme l'aube d'un avenir meilleur pour leur patrie, et qui unirent pour sa défense la parole du docteur à l'épée du soldat. Mêlés aux grandes agitations de l'empire, ils avaient plus d'une fois exposé leur fortune et leur vie pour la cause des croyances nouvelles. L'aîné d'entre eux, Eberard (ils étaient trois frères), avait épousé la sœur du comte palatin, Frédéric II, dont le magnifique château en ruines excite encore à Heidelberg l'admiration du voyageur. Leur savoir, leur vertu, la noblesse incorruptible de sentiments dont ils avaient plus d'une fois donné des preuves, leur avaient concilié, dans ces

(1) Olymp. Morat., *C. S. Curioni*, p. 162.

temps difficiles, le respect de tous les partis. Leur union était leur plus beau privilége. Ils habitaient ensemble la même demeure, dans une intimité qui puisait son origine à la source d'une commune foi. Ce fut dans le sein de cette illustre famille, qu'Olympia trouva l'hospitalité la plus flatteuse et la plus empressée.

Elle n'était point une inconnue pour ces seigneurs, auprès desquels la renommée de ses talents et de sa piété l'avait depuis longtemps précédée. Le récit de la catastrophe de Schweinfurt excita dans ces cœurs généreux une sympathie pleine d'attendrissement. Olympia était brisée. Elle avait perdu d'un seul coup la fortune modeste de son mari, le toit qui leur servait d'asile, ses livres transportés à grands frais d'Italie en Allemagne, et devenus, ainsi que ses manuscrits, la proie des flammes. A l'énergie fébrile qui l'avait soutenue pendant l'épreuve, avait succédé un état de langueur et de profond accablement. La comtesse Eberard reçut cette jeune sœur dont la Providence lui confiait le soin, avec les égards dus au malheur et la sollicitude touchante d'une mère. Elle voulut veiller elle-même au chevet d'Olympia, la servir de ses propres mains, la consoler par les témoignages de la plus délicate affection (1). Lorsque, relevée de son lit de souffrance, la convalescente put faire quelques pas, elle trouva dans les filles de la comtesse des amies assidues, et des compagnes de toutes les heures. Elle reçut de leur mère les

(1) « Ipsamet mihi decumbenti manibus suis ministraret. » (*Oly. Morat Victoriæ sorori*, p. 177.)

dons les plus magnifiques : parmi les objets qui lui furent offerts, était un manteau estimé à plus de mille écus (1).

Les jours de la convalescence s'écoulèrent paisiblement pour Olympia, au milieu des soins empressés de cette noble famille. Tantôt retirée au fond d'un jardin délicieux, dans un pavillon qui s'élevait au-dessus des eaux (2), elle s'entretenait avec les filles de la comtesse, « aussi belles que pieuses et distinguées ; » ou bien elle s'occupait de son frère Emilio, dont le cœur s'ouvrait aux saintes impressions de la foi. « Emilio, écrivait-elle, « est bien portant, et il grandira, je l'espère, dans la « crainte de Dieu. Il assiste volontiers aux prédications, « et lit avec ardeur la Parole sainte (3). » Le comte Eberard, fortifié par les exhortations de Calvin lui-même dans la profession des vérités évangéliques, donnait à tous l'exemple du respect pour la Parole de Dieu, qu'il méditait sans cesse. Un prédicateur de la ville de Michelstadt affirmait avoir plus appris de lui en quelques jours, dans les choses de la religion, qu'en six années passées à Wittemberg. « Le comte, écrivait Olympia, « entretient des prédicateurs dans la ville, et il se rend « toujours le premier à leurs prédications. Chaque jour, « avant le repas du matin, il réunit autour de lui les

(1) « Quin et pallam egregiam donavit plus quam mille sestertium nummorum æstimatam. » (*Ibidem.*)

(2) « In pomærium... ad ædes in aquis fundatas et structas. » (*Op. Oly. Morat.*, p. 210.)

(3) « Emilio per grazia di Dio e sano e salvo, e spero che temera Dio. Molto volentieri ode le prediche, e studia la Scrittura. » (*Oly. Morat. a Madonna Cherubina*, p. 217.)

« membres de sa famille et les domestiques de sa « maison. Il lit un fragment d'une épître de saint Paul, « puis il s'agenouille avec toute sa cour, et il prie. Il « visite ensuite chacun de ses sujets dans leur demeure, « s'entretient familièrement avec eux, et les exhorte à « la piété; car il est, dit-il, responsable de leur salut « devant Dieu. Oh! combien je voudrais que tous les « princes et les seigneurs fussent semblables à celui-« ci! (1) » La comtesse d'Erbach était digne de s'associer aux préoccupations élevées de son mari. Condamnée, depuis dix-neuf ans, à un état de souffrances presque continuelles, elle montrait dans cette épreuve une patience qui ne s'était pas démentie un seul jour. Dieu, la mort, la vie future, tels étaient les sujets ordinaires des entretiens dans lesquels se retrempait cette âme héroïque au sein de la lutte, sévère pour ses faiblesses, compatissante et douce pour celles d'autrui. La maladie avait brisé de bonne heure les liens qui l'attachaient à la terre. Elle vivait ailleurs par ses pensées, et ne tenait plus au monde que par ses affections et ses devoirs (2).

Olympia jouissait avec une humble gratitude de l'affection qu'elle inspirait à ses hôtes, et dont elle devait recevoir un témoignage précieux avant de quitter leur demeure. Les amis de Grunthler, instruits de ses infortunes, travaillaient de concert à dissiper les incertitudes

(1) « Io vorria che tutti i signori e principi fusseno tali. » (*Oly. Morat. a Madonna Cherubina*, p. 217.)

(2) « Est autem mulier in primis religiosa; semper de Deo, deque futura vita, magno cum desiderio et ardore loquitur,... etc. (*Oly. Morat. Victoriæ sorori*, p. 181.)

de son avenir, rendu plus triste encore par la perte de ses biens et de sa patrie. L'un d'eux, fixé à Heidelberg, et préoccupé, depuis plusieurs années, de l'attirer comme professeur dans cette ville, lui écrivait : « Vous « dire la peine que j'ai ressentie à la nouvelle de vos « malheurs, serait ajouter inutilement tristesse sur « tristesse. Celle que j'éprouve est encore accrue par « l'éloignement de tous ceux qui pourraient m'aider à « la supporter. Les conseillers de l'électeur sont tous « absents, et réunis à Worms pour chercher les moyens « de conjurer, s'il est possible, les calamités qui mena- « cent l'Allemagne. Je n'ai donc aucun espoir de vous « attirer pour le moment dans notre académie. Mais « sachez que ma maison vous est ouverte, ainsi qu'à « votre famille. Venez ici sans hésiter... Des jours plus « heureux ne tarderont pas à se lever pour vous ! (1) » Au moment où ils recevaient cette offre généreuse, ils apprenaient que leur sort était fixé par les soins des seigneurs qui leur avaient accordé une si bienveillante hospitalité dans le château d'Erbach.

Le comte Eberard avait su distinguer en effet les talents de Grunthler comme médecin, et la noblesse de son caractère. Il le recommanda vivement à l'électeur palatin, son beau-frère, et il obtint pour lui la chaire de professeur de médecine à l'université d'Heidelberg. Le titre de dame d'honneur de l'électrice fut offert à Olympia ; mais elle le refusa pour demeurer éloignée

(1) « Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora. »
(Hubertus doctori Andreæ Grunthlero, *Op*, *Olymp.*, p. 129.)

de la vie des cours, dont l'expérience de sa jeunesse lui avait appris les périls et les écueils (1). Est-il vrai, comme l'assure également un historien contemporain (2), que par un privilége singulier mais non unique dans ce siècle du savoir, elle fut chargée d'enseigner la littérature grecque dans une des chaires de l'Académie, dont l'accès ne lui fut interdit que par la faiblesse de sa santé? Malgré le grave témoignage du conseiller Hubert Thomas, secrétaire du palatin, nous hésitons à le croire. La correspondance d'Olympia Morata et de ses amis, Chilian et Jean Sinapi, Curione, où sont mentionnés jusqu'aux moindres détails de sa vie, est entièrement muette sur ce point, et l'histoire, s'autorisant avec raison de ce silence, doit sans regret sacrifier un piquant tableau aux exigences de la vérité (3).

(1) « Nam ego omnino procul ab aulis ætatem agere cogito.» (*Oly. Morat. Sinapio,* p. 144.)

(2) «Doctor Andreas Grunthlerus cujus uxorem Olympiam, si laudes recte dicere velis, Lesbiam Sappho vere diceres. Uterque a nostro principe in decus sui gymnasii ascitus est, ipse ut medecinam profiteatur, ipsa ut græcas litteras doceat, quod hactenus distulit morbo comprehensa... » (Hubert Thomas : *Annales de vita et rebus gestis Frederici II, electoris palatini,* lib. XIV. Ann. 1554.) Telle est sans doute l'origine d'une erreur reproduite par Tomasini (*Illustrium virorum vitæ,* p. 353) et par Colomiès (*Bibliothèque choisie,* p. 62).

(3) Voici en quels termes Olympia elle-même annonçait à Curione la vocation de son mari à l'Université d'Heidelberg : « Heidelbergam, ubi nunc agimus, maritus meus ab illustrissimo principe Palatino, imperii septemviro, accitus est, ad medicinam publice docendam, quanquam hac calamitosa ac turbulenta tempestate magis arma quam literæ quærantur. » *Opera,* p. 177. Pas un mot, on le voit, sur une vocation personnelle, dont la flatteuse exception ne pouvait être omise par celle-là même qui en eût été l'objet. Rapproché de ce silence et de celui de Curione, le témoignage d'Hubert Thomas ne perd-il rien de sa valeur? C'est au lecteur d'en juger.

Olympia et son mari prirent congé de leurs bienfaiteurs dans les premiers jours de l'été pour se rendre à leur résidence future. La distance qu'ils avaient à franchir est environ de dix lieues, dans un pays hérissé de montagnes et de forêts, que sillonnaient à peine quelques sentiers où s'aventuraient, à cette époque, de rares voyageurs (1). Ils franchirent lentement cette distance, sous la conduite des guides que le comte leur avait donnés, et dont ils ne se séparèrent qu'à leur entrée dans la vallée du Necker, au village de Hirschhorn. Un incident qui n'est pas rare en Allemagne, et qui caractérise bien les mœurs naïves de ce pays, où la pauvreté n'exclut pas le goût des arts, et où Luther enfant allait mendiant son pain en chantant de porte en porte, donna un intérêt particulier à leur passage dans ce petit bourg. Les trois voyageurs étaient descendus le soir dans une hôtellerie, où le maître d'école et ses élèves réunis improvisaient un concert. Ceux-ci ne s'étant pas acquittés convenablement de leur partie, et ayant commis plusieurs fautes dans le chant, s'arrêtèrent confus et la rougeur sur le front. Olympia se leva aussitôt avec une grâce charmante, s'approcha d'eux, et les encouragea en les accompagnant de la voix et du geste. Le maître, rappelant depuis ce trait à ses élèves, aimait à leur répéter : « Souvenez-vous toujours de « cette soirée, mes enfants. N'est-il pas merveilleux, « dites-moi, que cette jeune dame ait si bien chanté ce

(1) C'est l'Odenwald actuel, dont la pittoresque ville d'Erbach, couronnée du château de ses comtes, est la capitale.

« morceau avec vous, sans préparation? (1) » Ce maître d'école s'appelait George Treuthuger. Il était habile et versé dans les lettres. Il s'entretint longtemps avec les deux étrangers dont il ignorait le nom. A peine l'eut-il entendu, qu'il courut chercher à sa maison quelques morceaux de poésie sacrée mis en musique par André Grunthler, et dont il avait souvent chanté des passages en famille avant de connaître leur auteur. Olympia parut charmée de cet hommage rendu aux talents de son mari (2). Le lendemain de ce jour, ils quittèrent cette humble bourgade où ils avaient rencontré des cœurs amis, et ils arrivèrent heureusement au terme de leur voyage.

La ville d'Heidelberg assise dans cette vallée du Necker, qui déploie tant de magnificence avant de se perdre dans la vallée du Rhin, était alors le siége d'une cour brillante, et le rendez-vous des personnages les plus distingués. Son université, fondée par les comtes palatins, au quatorzième siècle, et dotée d'une riche bibliothèque, était un des plus actifs foyers du réveil des lettres anciennes préparé par le savant Agricola, qui fut loué par Erasme et qui mérita le titre de Politien de l'Allemagne. Ses leçons avaient formé de nombreux disciples et suscité de puissants docteurs, éga-

(1) « ... Sæpe me præsente admonuit pueros ut nunquam hoc tradant oblivioni, sed semper ut in recenti memoria retineant hortatus est : Quid, inquiens, nonne hoc est mirum feminam tam jucunde vobiscum cecinisse, et ex tempore quidem? » (*Ibidem*, p. 210.)

(2) « ... Id quod doctorem etiam et Olympiam in summam admirationem adduxit. » (*Ibidem*, p. 210.)

lement versés dans la littérature profane et sacrée. Chaque génération nouvelle léguait un nom glorieux de plus à l'université d'Heidelberg, depuis Jérôme de Prague qui y avait soutenu des thèses avec éclat, jusqu'à Luther qui était venu y composer ses *Paradoxes*. Elle se souvenait avec orgueil d'avoir inscrit parmi ses écoliers Brentius et Bucer ; au nombre de ses maîtres ce Jean Reuchlin qui excitait l'admiration d'un auditoire romain en expliquant Thucydide, et dont la merveilleuse science arrachait cet aveu au Grec Argyropolos : « Hélas ! hélas ! La Grèce proscrite et fugitive « est allée se cacher au delà des Alpes ! »

CHAPITRE SIXIÈME.

—

L'arrivée d'Olympia dans cette ville semblait marquer le terme des cruelles épreuves qu'elle avait essuyées, et ouvrir pour elle les perspectives d'un long repos. Elle ne tarda pas à y recevoir les témoignages les plus affectueux de la part de ses amis. Jean Sinapi et Celio Secondo Curione furent les plus empressés. Le premier, instruit promptement à Wurtzbourg du désastre de sa patrie, donna un libre cours à sa douleur, et pleura sur le sort de ses concitoyens et de ses proches. Mais il rendit grâces au ciel en apprenant la miraculeuse délivrance de son élève, et il lui offrit de pieuses consolations: «Nous n'avons rien apporté dans le monde « en naissant, et nous ne possédons aucun bien, que « nous ne l'ayons reçu. Pourquoi donc nous étonner « si Dieu nous redemande ce qu'il nous a prêté pour « un jour?... — Laissez gémir, ajoutait-il, ceux qui « n'ont d'espérance que pour ce monde. Votre trésor « est au ciel, où les voleurs ne sauraient le ravir, ni les « flammes le consumer. Ne portez-vous pas, comme le « sage, tous vos biens avec vous, à savoir la science,

« la piété, l'honneur, les bonnes vertus et les bonnes « lettres? Que l'univers s'écroule sur nos têtes, ses « ruines doivent nous frapper, sans nous ébranler! (1)» A ces fortes exhortations, Sinapi avait ajouté un présent qui devait être agréable à son amie. C'etait un exemplaire des *Vies* de Plutarque portant inscrit à sa dernière page le nom d'Olympia, et retrouvé parmi les décombres et les inscriptions funèbres de Schweinfurt. Elle reçut avec reconnaissance ce volume « racheté, comme un pauvre captif, d'entre les mains des pirates (2),» et elle ne serra pas, sans émotion, cet unique débri de la bibliothèque de son père ensevelie sous les ruines de la cité de son mari!

Le message de Curione n'était pas moins touchant: « Inclinons nos esprits, disait-il, devant les jugements « de Dieu, et adorons sans les comprendre ses justes « dispensations. Il a usé de sévérité à votre égard en « vous ôtant une patrie, et de douceur en vous sauvant « à travers les flammes!... Oh! qu'il soit béni de ce « qu'après vous avoir unis dans la détresse et l'é- « preuve, il vous unit maintenant encore dans l'of- « frande d'un cœur reconnaissant et pieux! Je t'envoie, « ô ma chère Olympia, l'Homère que tu m'as demandé, « avec quelques-uns de mes écrits; tu recevras aussi « de Francfort les *Lamentations* du prophète Jérémie,

(1) « . . . Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ. »
(*Oly. Morat., opera,* p. 138.)

(2) « ... Tanquam captivum mancipium a piratis redemptum. » (*Ibid.* p. 139.)

« que tu méditeras plus dignement dans le deuil de la « ville natale de ton mari. A toi maintenant de repren- « dre tes travaux interrompus, de composer une œu- « vre digne de Sophocle, et d'obtenir le laurier sacré « qui t'est dû depuis si longtemps. (1). » Les collègues de Curione composèrent une nouvelle bibliothèque à son amie. Les plus célèbres imprimeurs de Bâle s'honorèrent par leur empressement à compléter cette offrande volontaire au malheur : « Remerciez Oporinus, « Hervagius et Frobenius du don qu'ils m'ont fait de « tant de livres précieux ; jamais rien ne pourra me faire « oublier leurs procédés si généreux à mon égard ! »

A ces effusions d'une reconnaissance littéraire se mêlaient cependant des préoccupations d'une autre nature. Il fallait supporter les fatigues d'un établissement dans une ville étrangère. Olympia trouvait dans son dévouement à son mari, dans son attachement à ses devoirs, le secret de pourvoir à tout, et de descendre jusqu'aux plus humbles détails du ménage. « Mon mari prépare ses « lectures publiques, et moi, je consacre mes journées « à l'acquisition des meubles qui nous sont le plus né- « cessaires (2). » « — La faiblesse de ma santé, dit-elle « ailleurs, m'a obligée ces jours derniers à prendre pour « servante la seule femme que j'ai pu trouver. Elle de- « mande un florin d'or par mois, en se réservant la fa- « culté de travailler encore pour elle-même. Contrainte « par la nécessité, j'ai dû me soumettre ; mais toutes

(1) C. S. Curio Oly. Moratæ. (*Ibid.*, p. 165.)
(2) Oly. Morat. Joann. Sinapio, p. 144.

« les richesses des satrapes ne pourraient me décider « à porter plus longtemps un tel fardeau. Je vous prie « donc de me venir en aide, et de me procurer une « autre servante, jeune ou âgée. Je pourrai lui donner « cinq florins par an (1). » Jean Sinapi lui ayant proposé, peu de temps après, de recevoir de nouveau Théodora, et de reprendre les leçons interrompues de sa fille, elle répond : « Je la verrai venir volontiers, si elle « préfère le séjour de notre modeste intérieur à celui « d'une cour; mais il faut qu'elle apporte son lit avec « elle. Les meubles sont fort chers ici, et nous ne sau« rions en acheter un plus grand nombre (2). » Une lettre de Grunthler à un de ses amis nous initie aux embarras secrets de leur intérieur. Ils durent emprunter vingt florins d'or, pour subvenir aux dépenses des premiers mois de leur séjour à Heidelberg (3).

Dans un état si voisin de l'indigence, Olympia trouvait encore de quoi exercer la charité envers les misérables familles échappées au sac de Schweinfurt. Son imagination lui représentait sans cesse ces malheureux errant autour des décombres fumants de leur patrie, sans vêtement, sans abri où reposer leur tête, et sans pain. Elle pensait surtout à ces malades qu'elle avait autrefois visités, à ces pauvres qu'elle avait vêtus, selon

(1) *Ibidem*, p. 146.

(2) *Ibidem*, p. 144.

(3) Si quis esset apud vos qui viginti aureos florenos mutuum dare mihi posset, mitterem ad illum torquem unum aureum pignori, et diem solutionis ei dicerem. » (*Andr. Grunthl. Andreæ Campano ludimagistro.* Ibid. p. 182.)

le commandemant évangélique. Le dispensateur de ses aumônes cachées lui écrivait : « Les femmes que vous « visitiez à l'hospice, et dont le sort est l'objet de vos « sollicitudes, ont disparu ; on ignore leur destinée. « Quoi qu'il en soit, la somme que vous m'avez envoyée « sera distribuée pieusement, et selon vos désirs (1). » Admirable dispensation du ciel, qui avait uni aux plus beaux talents les plus tendres compassions de la femme ! Elle savait que donner est plus doux que recevoir, et qu'une seule vertu doit survivre à toutes les autres, la charité !

Les pensées d'Olympia se répandaient bien au delà de l'horizon borné dans lequel sa vie était contenue. Attentive aux grands événements contemporains dont le contre-coup se faisait sentir jusque dans son humble retraite, elle gémissait sur le sort de l'Allemagne déchirée tour à tour par la guerre civile et par les querelles ecclésiastiques. Elle faisait des vœux pour l'abaissement des barrières qui divisaient les Eglises de la Réforme. « Je n'ignore pas qu'il s'est élevé une grande division « entre les Eglises chrétiennes, au sujet des sacrements. « Mais ces tristes discordes s'évanouiraient bientôt, si « les hommes avaient plus en vue la gloire du Christ « et le salut de son Eglise, dont le secret est dans l'u- « nion de tous ses membres (2). » Elle priait pour ceux

(1) « Tua pecunia quam primum huc allata fuerit distribuetur ex sententia, ut nihil habeas quod amplius desideres. » (*Ibidem*, p. 149.)

(2) « De sacramento magnam esse inter christianos controversiam non ignoro, quæ facile jamdudum esset dirempta, si homines non suam sed

de ses compatriotes qui s'étaient réfugiés en Angleterre sous le règne d'Edouard VI, et que l'avénement de Marie condamnait à une vie errante et agitée : « J'ap« prends que Bernardino Ochino, de Sienne, cet homme « pieux et éloquent, a dû s'enfuir de l'Angleterre pour « chercher un refuge à Genève. Tant il est vrai que les « tribulations sont le partage des disciples qui veulent « rester fidèles à leur maître. Mais il vaut mieux tout « endurer avec Jésus-Christ, que de posséder le monde « entier sans lui (1). » Ses sollicitudes et ses prières se reportaient surtout sur l'Italie qu'elle avait tant aimée, qui lui gardait encore une mère et des sœurs chéries. Elle souhaitait de toutes les ardeurs de son âme les progrès de la Réformation dans ce pays, et ne pouvant contribuer elle-même à la propager, elle suppliait l'évêque Vergerio de traduire le catéchisme de Luther en italien, et de le répandre au delà des Alpes. Elle exhortait constamment sa mère et ses sœurs à rester fidèles dans leur profession de l'Evangile. La destruction de l'Eglise évangélique de Ferrare fut pour elle un sujet de deuil : « Les lettres que j'ai reçues dernièrement d'Ita« lie m'annoncent, hélas! que les chrétiens de Ferrare « sont soumis aux persécutions les plus cruelles; grands « et petits sont également tourmentés : les uns sont « chargés de chaînes, les autres sont condamnés à l'exil; « le reste trouve son salut dans la fuite! — Ma mère

Christi gloriam et ecclesiæ salutem in consilium haberent. » (*Oly. Morat. Vergerio*, p. 158.)

(1) *Oly. Morat. Victoriæ sorori*, p. 178.

« est restée ferme au milieu de l'orage. Gloire soit à « Dieu, à qui en revient tout l'honneur! Je la conjure de « sortir avec mes sœurs de cette Babylone, pour venir me « rejoindre dans ce pays (1). » La chute de la duchesse l'attriste sans l'étonner, et lui inspire de mélancoliques paroles qui rappellent les réflexions de Calvin à Farel, sur le même sujet. « Je reçois une triste nouvelle, mal« heureusement trop certaine, de la duchesse de Fer« rare! Vaincue par les menaces et par la crainte de « l'opprobre, elle est tombée! Que dirai-je, hélas! si ce « n'est que l'exemple de la constance est rare parmi les « princes de ce monde? (2) »

Le nom de Renée rappelle naturellement à notre souvenir celui d'Anne d'Este, sa fille. Olympia n'avait pas oublié dans l'exil l'amie de sa jeunesse, devenue l'épouse du puissant chef de la maison de Lorraine, de l'adversaire le plus redoutable de la Réformation en France. Les protestants français gémissaient alors sous le poids de la plus dure persécution. Les souffrances des martyrs et leur fidélité retracées dans des récits populaires traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, allaient exciter partout les larmes et la pitié. C'était un Louis de Marsac attendrissant ses juges par sa jeunesse et par sa beauté; c'étaient les cinq étudiants de Lyon enchaînés sur le même bûcher, exhalant dans un baiser fraternel leurs âmes simples et généreuses.

(1) *Oly. Morat. Chiliano Sinapio*, p. 143; et *Paulo Vergerio*, p. 158.

(2) *Calvinus ad Farellum.* Novembre 1555. Mss. de la Bibliothèque de Genève.

Olympia pleurait leur sort. Ce fut là sans doute l'inspiration de la noble lettre qu'elle écrivit alors à Anne d'Este pour l'affermir dans la foi, et exciter son intérêt en faveur des victimes : « Puisque le Seigneur vous a « honorée d'un si grand bienfait que de vous faire con- « naître la vérité, vous ne pouvez ignorer l'innocence « de ces hommes qui tous les jours sont traînés au sup- « plice, et qui s'exposent à de si cruels tourments pour « la cause du Christ. C'est un devoir pour vous d'inter- « céder pour eux, de les justifier auprès du roi, de « solliciter leur grâce. Si vous restez muette, si vous « les laissez souffrir et mourir sans défense, vous de- « venez complice de leurs persécuteurs. Je sais qu'en « plaidant leur cause vous pouvez provoquer la colère « du roi, celle de votre époux, et la fureur de vos en- « nemis. Je réponds qu'il vaut mieux être en butte à « l'inimitié des hommes qu'à celle de Dieu !... ***Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous?*** (1) » L'histoire recueille avec respect ce cri de miséricorde et de justice, qui devait trouver quelques années après un écho éloquent, dans l'horreur des guerres civiles. Lorsque la conspiration d'Amboise fut étouffée sous les représailles atroces d'un parti, une femme osa seule, en présence de la cour, maudire ce sang versé, et annoncer les irréparables malheurs qui allaient fondre sur la France : ce fut Anne d'Este, l'amie d'Olympia Morata ! (2)

(1) Oly. Morat. Annæ Estensi, principi Guizianæ, p. 132.

« Sola Anna Atestina Guizii uxor, miti ingenio femina, quæ a teneris annis Ferrariæ... ei doctrinæ quæ tunc exagitabatur innutrita fuerat... la-

La correspondance d'Olympia occupait tous les loisirs que lui laissaient les soins de son intérieur, et l'éducation de son frère Emilio. Elle se plaisait à guider les premiers pas de cet enfant, dans ce monde de l'antiquité qu'elle s'était rendu si familier par ses propres études. Horace, Virgile, Cicéron, Homère, dont les souvenirs reparaissent constamment dans ses écrits, tels étaient les auteurs favoris qu'elle lisait avec son jeune élève. La Bible était l'objet de ses méditations habituelles. Elle y puisait ces mâles pensées qui fortifient le cœur, ces consolations saintes qui détachent de la terre, ces espérances éternelles qui entr'ouvrent aux regards de l'exilé une autre patrie. Elle s'y pénétrait surtout de ces images qui expriment si bien la vanité de l'homme et la brièveté de ses jours. Elle trouvait, dans les fréquentes élévations de son âme à Dieu, la force de remplir les devoirs dont l'accomplissement devait coûter le plus à ses goûts. Elle était ordinairement calme et sereine, avec un sourire plein de mélancolie. « Je n'ai « jamais connu, disait son mari après l'avoir perdue, « une âme plus vraie et plus sainte! Non, jamais tant « de candeur, de grâce, de pureté n'a brillé sur cette « terre! (1) »

Le charme qu'elle exerçait dans son intérieur, était

crymas non tenuisse dicitur, ultroque Catharinam monuisse, ut si regem ac regnum salvum vellet, ab innocentum suppliciis abstineri juberet. » (*Thuani historiarum*, lib. XXIV, p. 681.)

(1) « Neque animum magis sincerum et candidum, neque mores probiores sanctioresque unquam vidi. » (*Andreas Grunthlerus C. S. Curioni*, p. 188.

également ressenti par tous les membres de la société, à la fois sérieuse et polie, qu'elle avait trouvée à Heidelberg. On y distinguait le bourgmestre Hartmann, ami de Jean Sinapi et admirateur de son élève ; le poëte Mycillus qui lui consacrait quelques-uns de ses vers ; Hubert Thomas, le conseiller du prince palatin ; auxquels se joignaient les collègues de Grunthler à l'académie. Les étrangers eux-mêmes recherchaient l'honneur d'être présentés à Olympia dans sa retraite. C'est ainsi que le jurisconsulte français, Charles Dumoulin, se chargeait avec l'empressement le plus flatteur de lui apporter une lettre de Vergerio qu'il avait reçue pour elle à Stuttgard. Mais détourné de sa route, et arrêté à Worms par des circonstances imprévues, il lui écrivait de cette ville une lettre pleine de regrets, et il saluait de loin cette docte Italienne couronnée du double éclat de la poésie et de la piété (1).

Celle à qui s'adressaient de tels hommages, avait depuis longtemps appris à ne plus les rechercher. Les études et les compositions littéraires dont elle avait fait le délassement de sa vie, à Schweinfurt, ne l'occupèrent plus à Heidelberg. Elle ramena dès lors toutes ses inclinations à ses devoirs. Un seul fragment poétique de cette époque nous est parvenu. C'est une épitaphe en

(1) « Jam enim ante mensem constitueram venire Heydelbergam, cum aliis de causis, tum maxime ut te feminarum decus salutarem. Verum negotiis quibusdam impeditus alio deflectere cogor.., Gratulor autem tibi cum vera pietate tantam quantam vidi litterarum peritiam, græcis etiam carminibus, in media Italia, poetis nuper celebratam. » (Carolus Molinæus Olympiæ Moratæ. *Op. Oly.*, p. 156.)

vers grecs, consacrée à la mémoire du pasteur, Jean Lindemann. L'inspiration en est simple, et la pensée qui s'en détache semble moins un regret qu'un pressentiment!

« Ici repose un fidèle berger, qui conduisit long« temps dans les pâturages les brebis de Jésus-Christ. « Pour elles, il eut à subir de nombreux assauts, et il « soutint beaucoup de combats contre les loups ravis« sants. Maintenant son travail est fini, et il est entré « dans son repos. Le Seigneur l'a permis, afin qu'il ne « fût plus le témoin des maux qui sont l'apanage des « mortels, et qu'il n'eût plus à souffrir! Il dort, mais « le dernier jour est proche. Le fidèle pasteur va bien« tôt se réveiller et sortir du tombeau, à la voix de « Jésus-Christ! (1) »

Une dernière lettre à Lavinia de Rovère renferme l'expression de ce même détachement d'ici-bas: « Crois« moi, chère Lavinia, il n'est personne au monde qui « ne soit exposé à toutes sortes de douleurs, s'il veut « vivre selon la piété. Nous sommes étrangers et voya-

(1) Ἔνθα κατευνηθέντα βροτὸν κατὰ γαῖα καλύπτει,
Ὃς ποιμαίνεσκεν πώεα καλὰ θεοῦ.
Ὃς τ' ὀΐων ἕνεκα πλείστους ἐμόγησεν ἀέθλους,
Τὰς μὲν ῥυόμενος. μαρνάμενος δὲ λύκοις.
Νῦν δὲ μιν ἀργαλέου καμάτοιο μίνυνθ' ἀπαλήγειν,
Εὕδειν τ' ἐν τύμβῳ Χριστὸς ἄνωγε θεός.
Ὄφρα μὴ ὅσαγε κήδε' ἅπασι βροτοῖσιν ἐφῆπται,
Ὀφθαλμοῖσιν ἴδῃ, μηδὲ κακόν τι πάθῃ.
Ἀνστήσει δὲ Χριστὸς ἑὸν τάχα μηλοβοτῆρα
Σήματος ἐξαγαγὼν. ἤματι τῷ πυμάτῳ.
(Olv. Morat. *Carm.*, lib. I, p. 240.)

« geurs sur cette terre ; mais nous ne pouvons éviter
« les piéges de l'esprit du mal tendus partout sous nos
« pas. L'adversaire de nos âmes, comme le souci ron-
« geur du poëte, suit le marin sur son vaisseau, et
« monte en croupe derrière le cavalier. Il faut prier
« sans relâche, afin de ne pas succomber dans la lutte,
« et d'obtenir la couronne de vie. Que la parole de
« Dieu soit donc la règle de tes actions, et la lampe qui
« éclaire tes sentiers. Applique-toi à la crainte de l'É-
« ternel, et ne crains pas ces êtres d'un jour, dont
« l'existence est semblable à une ombre, à une herbe
« qui se fane, à une fumée. La guerre promène partout
« ses fureurs, et les saints sont exposés à mille tribula-
« tions... Mais les épreuves doivent les combler de joie,
« parce qu'elles présagent le jour glorieux et prochain
« où ils goûteront tous ensemble les félicités du ciel.
« C'est assez, ici-bas, de nous saluer par des lettres, et
« de nous contempler en esprit ! La figure de ce monde
« passe ! (1) » Cette lettre elle-même, image de l'instabilité des choses humaines, était comme le dernier mot d'une affection qui allait se briser dans le temps, pour se renouer dans l'éternité.

Olympia l'avait compris, et de bonne heure elle s'était résignée. A l'âge où la vie s'offre encore riche d'espérances et de promesses, où le talent se recueille dans sa maturité, elle ressentait les atteintes d'un mal dont le germe, contracté sous un ciel étranger, s'était déve-

(1) « Interim nos litteris salutabimus, et animo cernemus... Cito præterit figura hujus mundi. » (*Oly. Morat. Laviniæ Ruverensi*, p. 175.)

loppé avec une nouvelle énergie parmi les agitations de sa destinée. Le siége de Schweinfurt, les veilles, les privations et les angoisses qu'elle avait eu à souffrir pendant quatorze mois, sa fuite nocturne de cette ville, ses terreurs, son existence errante, lui avaient porté un coup profond dont elle ne devait plus se relever. Elle jugea son danger sans illusion comme sans faiblesse. La culture des lettres ne fut dès lors, pour elle, qu'une application plus constante à l'étude de la parole sainte; la poésie qu'une prière. La dernière muse dont elle fut visitée, fut celle des tombeaux.

Aux souffrances continuelles qu'elle éprouvait, se joignirent, au commencement de l'été (1555), les appréhensions d'une calamité publique. La peste éclata au mois de juin, à Heidelberg, et y fit de nombreuses victimes. Grunthler fut appelé, par les exigences de sa profession, à sortir souvent de sa demeure, et à quitter, la nuit comme le jour, le chevet de sa femme malade. Elle l'exhortait elle-même à ne prendre conseil que du devoir, et cependant, au mois de juillet, elle tomba dans une telle faiblesse qu'on désespéra de ses jours. Elle ne fut pour quelque temps « rappelée d'entre les morts » que pour vivre dans un état de langueur qui lui permettait à peine d'écrire à ses amis. Ses lettres à Curione sont le journal où ont été consignées les dernières pensées de son âme, et, pour ainsi dire, les suprêmes battements de ce cœur si noble et si pur!

L'épreuve avait aussi visité la maison de Curione. Il tremblait pour la vie de sa fille aînée, Violanthis, ma-

riée au célèbre théologien Jérôme Zanchi, et fixée à Strasbourg, quand il tomba lui-même dangereusement malade. A cette nouvelle, Olympia s'oublie elle-même pour ne penser qu'à son ami. « J'ai appris par Herold « que vous êtes couché sur un lit de douleur, et je suis « fort en peine. Je vous prie donc de me tirer d'in-« quiétude, et vous ne le pourrez qu'en m'annonçant « votre heureuse convalescence. Pour moi, mon cher « Celio, je m'affaiblis de jour en jour; la fièvre ne me « quitte pas une heure. C'est ainsi que la main de Dieu « nous saisit tout vivants, pour ne pas nous laisser périr « avec le monde ! (1) » Les hommes excellents, collègues ou amis de Curione, à Bâle, Ochino fixé alors dans cette ville, le jurisconsulte Amerbach, le théologien Sulcer, furent saisis de douleur à la lecture de cette lettre. Ils ne pouvaient croire au péril qui menaçait cette jeune femme, à laquelle de longs jours semblaient encore promis, et qu'ils honoraient « comme une gloire de leur siècle. » Amerbach était le plus ému. Il baisait avec respect les lettres d'Olympia (2), et il ambitionnait pour elle, de son vivant, les honneurs qui ne devaient être décernés qu'à sa mémoire.

La réponse de Curione fut un des derniers événements de cette vie à la fois si pleine et si courte. Olympia la reçut avec un profond attendrissement, comme

(1) « Sic corripimur a Domino ne cum hoc mundo pereamus. » (*Oly. Morat. C. S. Curioni*, p. 168.)

(2) « Tuas litteras admiratur et exosculatur. (*C. S. Curio. Oly. Morat.* p. 170.)

le témoignage d'une amitié à laquelle elle avait attaché tant de prix, et dont elle ne devait plus jouir sur la terre. « J'ai reçu, disait Curione, les deux lettres que tu m'as « adressées en dès temps si divers, et je transmettrai « tes remercîments aux imprimeurs de cette ville. Que « dis-je, ô mon Olympia, tu les remercieras toi-même « en personne. A la lecture et à la vue de ces pages, ils « reconnaîtront la grâce, l'élégance de celle qui les a « tracées ; ils croiront l'entendre et la voir... J'ai été « bien douloureusement ému à la nouvelle de tes souf- « frances. Ce n'était donc point assez pour moi d'être « frappé au cœur d'un double trait ; il fallait que je « fusse encore atteint de ce nouveau coup ! Ma fille Vio- « lanthis a lutté durant sept mois contre la mort. De- « puis quelques jours seulement elle revit, et elle res- « pire. J'espère que, par la grâce de Dieu, elle se réta- « blira comme moi. Rien ne manquerait alors à mon « bonheur, si j'apprenais ta convalescence. Je croirais « être remis en la possession de tous mes trésors !... »

Olympia lut et relut plusieurs fois ces pages, en pleurant, dans les intervalles de repos que lui laissait la maladie. Elle voulut y répondre de sa main, malgré son extrême faiblesse, et dire encore adieu à l'ami qu'elle allait précéder dans un monde meilleur : « Vous pou- « vez juger, cher et bien-aimé Celio, de la tendresse « des sentiments qu'éprouvent les uns pour les autres « ceux qui sont unis par la vérité, c'est-à-dire par l'a- « mour chrétien, quand je vous dirai que la lecture de « votre lettre m'a fait verser des larmes. J'ai pleuré de

« joie en apprenant que vous aviez été arraché au tom-
« beau ! Que Dieu vous conserve longtemps pour le
« bonheur de son Eglise !... Quant à moi, mon cher
« Celio, je dois vous dire qu'il n'y a guère plus d'espoir
« que je vive encore longtemps. La médecine ne peut
« rien pour moi. Chaque jour, chaque heure, mes amis
« me voient dépérir. Il est probable que cette lettre est
« la dernière que vous recevrez de moi. Mon corps et
« mes forces sont épuisés. Je n'ai plus d'appétit, je suis
« menacée jour et nuit d'être étouffée par la toux, une
« fièvre ardente me consume, et les douleurs que je
« ressens par tout le corps m'ôtent le sommeil. Il ne
« me reste donc plus qu'à rendre l'âme ! Mais jusqu'à
« mon dernier soupir je me souviendrai de tous ceux
« que j'ai aimés. Que la nouvelle de ma mort ne vous
« afflige point ; je sais que la couronne de justice m'est
« réservée, et je désire quitter cette vie pour être avec
« Jésus-Christ (1). » A ce touchant adieu étaient jointes
quelques-unes des poésies d'Olympia, perdues dans
l'incendie de Schweinfurt, et qu'elle avait recomposées
de mémoire. Elle les confiait à son ami, comme un legs
pieux que celui-ci devait transmettre à la postérité.
« Vous serez mon Aristarque, lui disait-elle, et vous y
« mettrez la dernière main. Encore une fois, adieu ! (2) »
Elle put à peine écrire ces derniers mots, « présages
« d'un deuil prochain. » Quelques jours après elle

(1) « Nam ego scio tunc demum me victuram, cupioque jam dissolvi, et esse cum Christo. (*Oly. Morat. C. S. Curioni,* p. 186.)

(2) *Ibidem,* p. 187.

essaya de revoir cette lettre, et d'y faire quelques changements. Elle reconnut qu'il était trop tard! Ses forces trahirent son âme, et ses affections survécurent presque à sa vie.

Le récit de ses derniers moments nous a été conservé par l'inconsolable ami qui lui ferma les yeux, et qui ne devait pas lui survivre. Elle ne connut pas les troubles de la mort; elle n'en connut que les allégresses et les joies (1). Elle entrevit d'avance les glorieuses réalités du ciel où elle allait entrer, et où les regards de ceux qui l'aimaient purent en quelque sorte la suivre. « Peu « d'heures avant sa fin, elle se réveilla d'un court som« meil, et sourit d'un air mystérieux, comme ravie par « je ne sais quelle ineffable pensée. Je m'approchai « d'elle, et je lui demandai la cause de ce sourire si « plein de douceur : — Je voyais, dit-elle, en rêve un « lieu éclairé de la plus brillante et de la plus pure lu« mière. — Son extrême faiblesse ne lui permit pas « d'en dire davantage. — Courage, ô ma bien-aimée, « lui répondis-je, tu vivras bientôt dans le sein de cette « lumière si pure. — Elle sourit de nouveau, et de la « tête fit un léger signe d'assentiment. Un peu après « elle dit : — Je suis heureuse, entièrement heureuse; « — et elle cessa de parler jusqu'au moment où sa vue « commença de s'obscurcir. — Je ne vous vois presque

(1) « Decessit illa quidem magna cum aviditate, atque ut ita dicam, alacritate quadam moriendi, quum persuasum haberet se ex diuturnis cruciatibus, miserrimaque hac vita, ad perpetuam felicitatem evocari.» (*Andreas Grunthlerus C. S. Curioni*, p. 187.)

« plus, dit-elle alors, mes bien-aimés, mais tout ce qui « m'environne me semble paré des plus belles fleurs. « — Ce furent ses dernières paroles. Un instant après, « elle parut comme ensevelie dans un paisible som- « meil, et elle exhala le dernier soupir (1). » C'était le 26 octobre 1555, à quatre heures de l'après-midi. Elle était âgée de moins de vingt-neuf ans (2).

La nouvelle de sa mort, bientôt répandue parmi les Eglises réformées de l'Allemagne, de la France et de la Suisse, excita partout une douloureuse émotion. Mais elle fut particulièrement un sujet de deuil pour les savants qui l'avaient connue dès ses premières années, et qui avaient vu naître ses beaux talents à la cour de Ferrare. Les regrets du vénérable Sinapi sont exprimés d'une manière bien touchante dans une lettre à Calvin : « Gloire, jeunesse, force, beauté, rêves d'une ombre « qui se consume dans la nuit, et qui prête un nouvel « aiguillon au malheur. Pour moi, séparé de tout ce « qui m'était cher, je traîne mes jours languissants, « seul et triste, comme l'ermite au désert, ou comme le « passereau sur un toit (3). » La douleur de Curione ne fut surpassée que par le désespoir de Grunthler : « Voyez par combien d'épreuves le Seigneur me fait

(1) *Ibidem*, p. 189.

(2) « Mortua est septimo calendarum novembris, hora quarta postmeridiana, cum nondum nata esset annos XXIX. » (*Ibidem*, p. 190.)

(3) « Honores, opes, genus, formam, vires, voluptates mera somnia in tenebris mundi istius versantium, et irritamenta malis... Ut eremita ego vitam vel passer solus in tecto dego solitariam, adhuc languida vix membra trahens. » (*Joann. Sinap. Calvino.* Corresp. inédite déjà citée.)

« passer, lui qui, après m'avoir rendu témoin de la « ruine de ma patrie, de la perte de mes biens, et de « la mort de mes amis, vient de me retirer encore une « épouse chérie, dont la présence pouvait seule me « consoler de tout ce que j'ai perdu. Ce dernier mal- « heur, le plus grand de tous, pareil à la vague qui « couvre le naufragé, me plonge dans un abîme, où « rien ne peut adoucir l'amertume de mes maux. Le « chagrin que j'éprouve maintenant est d'une telle na- « ture, ou plutôt d'un tel excès que je ne puis pas « même pleurer; mon âme, comme anéantie sous le « poids de tant de calamités, ne pourrait plus même « sentir de nouveaux coups. Elle demeure plongée dans « une muette stupeur! (1) » Celio Secondo Curione, chargé d'annoncer cette nouvelle à la veuve de Peregrino Morato, dut réprimer sa propre douleur, pour adoucir celle d'une mère : « Est-il rien, ô ma chère « Lucrezia, de solide sur l'arène mouvante de ce mon- « de, rien qui soit digne d'occuper les désirs du chré- « tien? Pour moi, je n'estime plus ce qui excite l'ad- « miration des hommes... Mon unique vœu est de « quitter ce monde pour être avec mon Sauveur et mon « Dieu, ce qui m'est beaucoup meilleur. Tels étaient « aussi, je vous assure, les sentiments de votre fille, « comme ses lettres m'en ont souvent fourni le témoi- « gnage. Le Seigneur a répondu enfin à ses soupirs, et

(1) « Animus maximarum rerum calamitate jam pridem lassus et confectus, ubi quid præterea accedit acerbitatis, tum etiam stupet. » (*Andr. Grunthl. C. S. Curioni*, p. 186.)

« il l'a reçue, non des bras maternels (elle s'en était « depuis longtemps détachée, comme un fruit mûr de « l'arbre qui l'a nourri), mais des bras du plus tendre « des époux, pour la transporter dans la gloire du ciel, « parmi les biens seuls dignes de ce nom, qu'elle avait « toujours souhaités (1). » La veuve de Morato s'inclina sous cette grande épreuve, et du milieu de tant d'afflictions, elle dut lever ses regards sur cette patrie éternelle qui devait lui rendre tout ce qu'elle avait aimé!...

Deux êtres qui semblaient appelés à lui survivre longtemps sur la terre, la devancèrent bientôt à ce rendez-vous des cœurs brisés et des divines consolations : ce furent Grunthler et Emilio. La peste continuait ses ravages à Heidelberg. L'académie était dispersée, la ville presque déserte. Grunthler portait partout ses soins avec l'ardeur d'une âme qui n'attend plus rien de la vie, et qui cherche la mort comme une délivrance. Il fut le premier atteint par le fléau, et il expira, le vingt-deuxième jour du second mois qui suivit celui de son deuil (2), en murmurant les versets d'une complainte touchante qu'il avait composée sur la mort de sa femme, et dont les premières paroles étaient empruntées au psaume quarante-deuxième :

« Comme le cerf brame après le courant des eaux, « ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu ! »

« .... Oh ! quand entrerai-je, et me présenterai-je « devant ta face ! »

(1) C. S. Curio. Lucretiæ Moratæ. *Op. Oly.*, p. 197.

(2) Corresp. inéd. déjà citée. — Melch. Adam. (*Vit. germ. medic.*, p. 81.)

Emilio, faible et souffrant, succomba bientôt après, comme frappé du même coup, et invinciblement uni au même sort. On ne peut lire sans émotion l'épitaphe consacrée à sa mémoire par une main inconnue :

« Et toi aussi, doux enfant, tu as été ravi par la mort,
« jeune par les années, semblable aux vieillards par la
« sagesse. Tu aimas de bonne heure la parole de ton
« Dieu, et tu fus aimé de Jésus-Christ comme un frère.
« Rappelé auprès de lui, tu dépouillas avec joie ta frêle
« enveloppe pour monter aux demeures célestes, et tu
« nous laissas sur cette terre de larmes. Ainsi le Sei-
« gneur exerce sur nous ses colères : non content d'en-
« lever les justes du milieu des méchants, il retire aussi
« leur postérité, afin que cette terre maudite ne se pare
« plus d'aucun fruit! (1) »

Cette double mort, qui suivit de si près celle d'Olympia, ne fit avec elle qu'un même deuil, et fut pleurée comme un malheur public. Un gentilhomme français, professeur de l'académie, Guillaume Rascalon, s'honora en subvenant généreusement aux frais de la sépulture des trois exilés, qui ne laissaient pour toute richesse, après eux, qu'une mémoire bénie dans le cœur de leurs amis. Ils furent ensevelis tous trois dans une chapelle de l'église de Saint-Pierre, à Heidelberg, où l'on peut lire encore aujourd'hui l'inscription, récemment restaurée, qui rappelle leur pèlerinage si court ici-bas.

(1) *Op. Oly. Morat.*, p. 266.

Voici celle d'Olympia :

AU NOM DU DIEU ÉTERNEL ;

ET A LA MÉMOIRE
D'OLYMPIA FULVIA MORATA,
FILLE DE PEREGRINO MORATO, DE MANTOUE,
PROFESSEUR ILLUSTRE, A FERRARE ;
ÉPOUSE CHÉRIE DU MÉDECIN ANDRÉ GRUNTHLER.

SON ESPRIT ET SON INTELLIGENCE SINGULIÈRE
DE L'UNE ET DE L'AUTRE LANGUE,
L'INCOMPARABLE PURETÉ DE SES MŒURS ET DE SA PIÉTÉ,
L'ÉLEVÈRENT AU-DESSUS DE SON SEXE.
LE TÉMOIGNAGE DE SA VIE
FUT ENCORE SURPASSÉ PAR CELUI DE SA MORT,
PAISIBLE, HEUREUSE ET SAINTE.

ELLE MOURUT L'AN DU SALUT MDLV,
AGÉE DE XXIX ANS,
SUR UNE TERRE ÉTRANGÈRE.

ICI ELLE REPOSE,
AVEC SON MARI ET SON FRÈRE EMILIO (1).

(1) « Deo imm. S. et virtuti ac memoriæ Olympiæ Moratæ, Fulvii Morati Mantuani, viri doctissimi, filiæ, Andreæ Grunthleri medici conjugis lectissimæ feminæ, cujus ingenium ac singularis utriusque linguæ cognitio, in moribus autem probitas, summumque pietatis studium, supra communem modum semper existimata sunt. Quod de ejus vita hominum judicium, beata mors, sanctissime ac pacatissime ab ea obita, divino quoque confirmavit testimonio. Obiit, mutato solo, a salute DLV supra mille. Suæ ætatis XXIX. Hic cum marito et Emilio fratre sepulta. » (*Oly. Morat. Op.*, p. 265.)

Pendant que l'académie d'Heidelberg déposait ainsi le tribut de ses regrets sur la tombe à peine fermée de cette jeune femme, les habitants de Schweinfurt, émus d'une touchante émulation, rendaient un hommage non moins remarquable à ses vertus. Ils ordonnaient, par un décret solennel, que la maison qu'elle avait habitée, durant trois ans, au milieu d'eux, serait rebâtie aux frais publics, et ils y gravaient une inscription honorifique terminée par quelques vers où la noblesse du sentiment rachète l'imperfection de la forme :

Humble et pauvre maison, mais non sans gloire ;
Elle fut habitée par Olympia Morata (1).

(1) Vilis et exilis domus hæc quamvis, habitatrix
Clara tamen claram reddidit et celebrem.

Cette maison est aujourd'hui celle des *Messagers*, rue du Pont (Brückengasse), n° 157 *b*, près de l'Hôtel-de-Ville. Beck, *kurze Geschichte der Stadt Schweinfurt*, p. 6 et 7. Voir également Nolten, *Vita Oly. Morat.* Ed. Hesse. Nous avons fait plus d'un emprunt aux notes curieuses dont le savant éditeur a enrichi le travail de son devancier.

CONCLUSION.

—

Notre rôle de biographe est terminé : nous avons fidèlement recomposé, dans ses moindres détails, la vie d'une jeune femme dont le nom appartient aux annales littéraires de l'Italie, et dont la destinée unie d'abord à celle d'une princesse française, en est bientôt détachée par la rigueur des temps, et projette son dernier éclat dans l'exil. Nous n'avons pas séparé, dans cette étude, l'histoire d'Olympia de celle de ses écrits, et nous avons essayé de les éclairer l'une par l'autre, à la lumière de ce rapprochement. Toutefois, la forme narrative que nous avons suivie, laissait trop peu de place aux appréciations exclusivement littéraires, réservées ainsi pour les dernières pages qui doivent servir de conclusion à ce modeste essai. Il nous reste à exposer les jugements portés sur cette femme si distinguée par ses plus éminents contemporains. Nous essayerons ensuite de l'apprécier après eux, et d'indiquer le rang qui lui appartient parmi les femmes illustres de l'Italie, au seizième siècle.

Les historiens de cette époque sont unanimes dans l'expression des éloges qu'ils accordent à Olympia Morata. Théodore de Bèze loue l'incomparable savoir par lequel elle s'éleva au-dessus de son sexe, et la grandeur d'âme qu'elle déploya dans les revers. Melchior Adam, recteur de l'université d'Heidelberg, la range au nombre des philosophes de l'Allemagne dont il a tracé le portrait pour la postérité. L'impartial de Thou la proclame égale aux plus nobles femmes de l'antiquité, par la sainteté de son caractère ; et il trouve dans ses écrits le gage de ce que permettaient d'espérer ses beaux talents, si la mort ne l'avait enlevée par un coup prématuré. Un dernier témoignage emprunté à ce siècle couronne dignement ceux que nous avons déjà cités ; c'est celui de Josias Simler, l'historien de Pierre Martyr : « De nos « jours, dit-il, deux femmes également célèbres ont « montré, l'une en Angleterre et l'autre en Italie, ce « que peut le génie de leur sexe, appliqué à l'étude de « l'éloquence : c'est l'honneur que se partagent entre « elles Jeanne Gray et Olympia Morata. » Que pourrions-nous ajouter à cet éloge, ou plutôt à ce mélancolique rapprochement de la destinée entre deux noms, qui rappellent une même gloire et un même deuil ! (1)

(1) « Et nostra ætate clarissimæ feminæ Jana Suffolcia Angla et Olympia Morata Itala, ut de viventibus taceam, suo exemplo docuerunt quid muliebre studium in eloquentia possit efficere, si eo animum appellat. » (Josias Simler, *Oratio de vita et obitu Petri Martyris*. Zurich. 1563.) Voyez également : Théodore de Bèze, *Icones*, Genève, 1580 ; Melchior Adam, *Vitæ philosophorum germanorum*, t. I, p. 162 ; De Thou, *Historiarum*, lib. XVI, p. 459. — On peut consulter en outre : Teissier, *Eloge des hommes savants*, t. I et III ; et les *Mémoires* de Nicéron, t. XV.

L'estime des savants qui ne connaissaient Olympia que par quelques-uns de ses écrits, nous explique l'enthousiasme de ceux qui l'avaient connue elle-même, qui avaient pu apprécier, en Allemagne ou en Italie, les facultés remarquables dont elle était douée. De ce nombre était Gui du Faur, seigneur de Pibrac, l'ami d'Auguste de Thou et de Montaigne. Instruit à Padoue dans la science du droit par le célèbre Alciat, il avait visité dans sa jeunesse la cour de Ferrare alors embellie par les talents d'Olympia, et il avait conçu pour elle une si vive admiration, qu'il donna son nom à l'aînée de ses filles, en souvenir du docte commerce qu'il avait entretenu avec cette illustre étrangère. La fille du président de Pibrac devait épouser plus tard le petit-fils d'un chancelier de France, et associer ainsi le beau nom d'Olympia au grand nom de l'Hôpital ! (1)

D'autres hommages étaient encore réservés à la fille de Peregrino Morato. Sa mort fut pleurée partout, et inspira un grand nombre de poésies grecques et latines. Les sentiments qui y sont exprimés sont le témoignage le plus flatteur rendu à sa mémoire. C'est une plainte sur la rigueur du sort qui vient de trancher, en sa fleur, une destinée à laquelle de longs jours semblaient assurés ; c'est une allusion pleine de regrets au silence qui succède « aux chants mélodieux interrompus par la mort. »

Suaveque fundentem cithara melos interrumpit.

(1) *Mémoires de la vie de M. de Thou,* liv. II, p. 77. Edit. d'Amsterdam, 1714.

Les souvenirs de l'antiquité profane et sacrée se mêlent dans ces vers, comme dans le génie de la femme à laquelle ils sont consacrés : « Elle n'est plus, celle qui « méritait de vivre aussi longtemps que la sibylle pro- « phétique des anciens jours ; elle n'est plus. Mais elle « revit dans la plus noble partie d'elle-même, et trans- « portée au sein de l'éternelle lumière, elle goûte dé- « sormais un bonheur sans mélange ! (1) »

L'Allemagne et l'Italie s'associèrent dans ce tribut d'affection et de respect payé à leur élève. Les docteurs de ces deux pays se disputèrent l'honneur qui devait rejaillir du nom d'Olympia sur la contrée qui l'avait vue naître, et sur celle où elle avait rendu le dernier soupir. L'un d'eux envie à l'Allemagne le privilége d'avoir été choisi pour le lieu de son exil et de sa mort : « La « gloire de l'avoir élevée appartient, dit-il, à ses pré- « cepteurs de l'une et de l'autre nation. Mais la Germa- « nie a été plus heureuse en ce qu'elle a reçu à la fois « la confidence de ses dernières pensées, et le dépôt de « son corps si chaste et si pur ! C'est là que, prenant son « vol vers les célestes demeures, elle remit entre les « mains de son Dieu l'esprit dont elle avait été animée « dans la cité de Ferrare qui lui donna le jour ! (2) »

(2) « Proh dolor! ante diem concessit Olympia fatis
Digna sibyllinos vivere sola dies.
Sed tamen hæc meliore sui quoque parte superstes
Vivit et æternæ gaudia lucis habet. »
(*Op. Oly.*, p. 258.)

(2) « In eo autem Italis feliciores fuere Germani, quod apud eos tum postremas suas cogitationes, tum etiam corpus castissimum deposuerit, in cœlumque ex istis locis evolarit, ac spiritum, quem in Italia hauserat, Deo

L'unique consolation des amis qui lui survécurent, fut d'élever un monument à son nom par la publication de ses écrits. Mais ce monument d'une sainte amitié devait être incomplet, comme la destinée dont il était l'image. Les ruines de Schweinfurt gardèrent le trésor qui y était enseveli, et ne le rendirent jamais aux pieuses mains chargées d'en recueillir les dernières parcelles ! (1)

La première édition des œuvres d'Olympia parut à Bâle, en 1558, par les soins de Curione, avec une préface dédiée à Isabella Manricha de Bresegna, une des plus illustres néophytes de cette congrégation religieuse de Naples, fondée par Pierre Martyr, et sitôt dispersée par les rigueurs de la persécution ! — « Noble Isabella, « recevez ces pieuses reliques, non d'un corps qui n'é« tait que poudre et qui est retourné à la poudre, mais « d'une âme immortelle et d'un beau génie. Recevez-les « honorablement, et déposez-les dans le lieu le plus « saint de votre demeure, avec le respect que d'autres « accordent à cette poussière vaine disputée aux vers « du sépulcre, et présentée au culte superstitieux de la « foule !... — En vous dédiant ce livre d'une femme « née sous le ciel de l'Italie, et ensevelie sur une terre « étrangère, je ne fais que restituer à l'Italie son propre « bien ! (2) » Restitution sans doute imparfaite, mais

et Christo Domino reddiderit. » (C. S. Curio Chil. Sinapio, *Op. Oly.*, p. 205.)

(1) « Ne quid micarum tanti thesauri pereat ! » (*Ibid. Ad lectorem bonarum rerum studiosum typographus.*)

(2) « Hac ratione quam Italia genuit, Germania sepelit, suæ quodammodo restituetur Italiæ. » (p. 6.)

parole touchante, et digne de réveiller un écho dans la patrie d'Olympia Morata !

Un fragment de cette même préface nous permet d'apprécier l'étendue des pertes que nous avons à déplorer dans les écrits d'Olympia : « Elle avait rédigé « des observations critiques sur Homère, le prince des « poëtes, et composé, sur des sujets religieux, des poé« sies nombreuses, qui se distinguaient à la fois par « l'élégance et la variété. Il faut y joindre des dialogues « latins et grecs, imités de Cicéron et de Platon, et dont « la perfection ne laissait rien à reprendre à nos mo« dernes Zoïle : presque tout a été perdu !... (1) » La première édition offerte au public excita cependant un intérêt si général, qu'elle fut épuisée au bout d'un an. Curione écrivait, en 1560, à Jean Sinapi : « Les écrits « d'Olympia, que nous avons publiés, ont été reçus de « tous avec le même empressement, les mêmes hon« neurs, que ces boucliers sacrés que l'on croyait tom« bés du ciel, et auxquels les Romains attachaient la « fortune mystérieuse de leur patrie. C'est pourquoi « nous avons jugé convenable, pour la gloire de notre « amie, de préparer une nouvelle édition plus complète « et plus élégante de ses œuvres. (2) » Cette seconde

(1) « Observationes in principem poetarum Homerum conscripserat, carmina complura variaque, de divinis præsertim rebus, magno cum lepore panxerat, dialogos tum græcos tum latinos, ad Platonis ac Ciceronis imitationem, adeo perfecte elaboraverat, ut ne Zoilus quidem ipse quid reprehenderet esset inventurus... quæ omnia cum mariti sui patria Suinforto, Germaniæ urbe, perierunt. » (p. 2.)

(2) C. S. Curio Joann. Sinapio. (*Op. Oly.*, p. 206.)

édition parut en 1562, avec une dédicace à Elisabeth, reine d'Angleterre, dont l'esprit familiarisé avec les lettres antiques par les leçons de Roger Ascham, devait apprécier un tel hommage. On y remarque le passage suivant : « A quelle autre qu'à vous, très haute princesse, « pourrais-je offrir les ouvrages d'une femme non moins « remarquable par son savoir que par sa piété, et sous « quels auspices plus éclatants pourrais-je les présenter « au public ? Daignez accepter ce présent bien modeste, « en comparaison du rang glorieux que vous occupez, « mais auquel, du moins, votre majesté donnera un « prix infini, en l'élevant jusqu'à sa propre grandeur. « Ce livre vous fera connaître le merveilleux savoir « d'Olympia, son zèle pour la religion, sa patience dans « les épreuves, sa constance inébranlable dans les re- « vers. Elle avait composé beaucoup d'autres écrits, qui « devaient perpétuer le souvenir de sa foi et de ses « talents, et qui ont péri dans le désastre de sa patrie « adoptive. »

« Ce qui reste pourra vous donner une idée de ce qui « est perdu ; à la touche, vous reconnaîtrez la main. « J'ai cru devoir ajouter à ces divers essais quelques « morceaux choisis, composés sur elle, de son vivant ou « après sa mort, afin d'accompagner mon jugement de « ceux d'autrui, et d'éviter tout reproche d'exagération, « dans les éloges que j'ai accordés à ma jeune compa- « triote(1). » L'édition de 1562, aussi rapidement épuisée

(1) « Ex his qui supersunt, specimen capere quivis possit reliquorum, quasique ex unguibus leonem, ut dicitur, æstimare... » (p. 9.)

que la précédente, ne devait pas être la dernière. Deux éditions nouvelles, publiées avec quelques additions, l'une, en 1570, sous les yeux de Celio Secondo Curione mourant, l'autre en 1580, et devenues très rares aujourd'hui, sont un témoignage des regrets inspirés par Olympia, et de l'estime qui s'attachait à ses écrits (1).

Trois siècles sont déjà presque écoulés, et le nom d'Olympia Morata, relégué dans le domaine de l'érudition, ne semble plus aujourd'hui qu'une de ces curiosités littéraires que l'ingénieux caprice de l'archéologue se plaît à exhumer parfois de la poussière du temps et de l'oubli mérité de l'histoire. Nous avons cru obéir à un sentiment plus sérieux en entreprenant un travail en apparence analogue; et si le résultat de cette humble étude n'est pas environné de trop d'illusions, nous espérons n'avoir pas interrogé, sans profit, un nom qui réveille tant d'échos dans un siècle mémorable, et qui se lie à de grands souvenirs. Notre ambition était du moins de ressaisir, dans un passé plein de vie, quelques

(1) Voici le titre de ces diverses éditions :

I. « Olympiæ Fulviæ Moratæ mulieris omnium eruditissimæ, latina et græca, quæ haberi potuerunt, monumenta, cum eruditorum judiciis et laudibus. » *Basileæ*, 1558. petit in-8°.

II. « O. F. Moratæ feminæ doctissimæ ac plane divinæ orationes, dialogi, epistolæ, carmina, tam latina quam græca, cum eruditorum testimoniis et laudibus. » *Basileæ*, 1562.

III. « O. F. Moratæ, etc. Opera omnia, cum eruditorum testimoniis. » *Basileæ*, 1570. Cette édition diffère des précédentes, en ce qu'elle contient de plus sept lettres latines, deux lettres italiennes et deux épitaphes.

IV. « O. F. Moratæ opera omnia. » *Basileæ*, 1580. Cette dernière édition porte le même titre que la troisième, dont elle est l'exacte reproduction. Nous en avons fait constamment usage dans le cours de notre travail.

scènes à demi effacées, qui ne sont peut-être ni sans intérêt, ni sans enseignement.

La jeunesse d'Olympia nous offre le tableau et pour ainsi dire le modèle achevé de l'éducation dans une cour lettrée de l'Italie, à l'époque de la Renaissance. C'est le génie de l'antiquité qui en inspire toutes les leçons. On se croirait, en les écoutant, transporté sous les portiques d'Athènes et de Rome, dans ces écoles où la poésie et l'éloquence avaient de brillants interprètes. Les Muses sont la divinité de ce monde qui semble rajeuni par l'imitation ; l'Olympe en est le ciel. Mais sous le voile transparent de ces réminiscences païennes, on découvre les germes d'une transformation profonde déposés dans les esprits. Une passion sainte, celle de la vérité, s'allume dans ces âmes qui semblaient uniquement éprises de l'enthousiasme du beau. Elles saluent avec transport ces horizons nouveaux qui se révèlent à leurs regards. Luttes, sacrifices, douleurs, rien ne leur coûte pour saisir l'objet de leurs aspirations; et ces vies commencées dans le culte paisible des lettres, s'achèvent dans les cachots, sur les bûchers, ou dans cette consomption lente de l'exil, qui ressemble à un martyre. Telle fut celle d'Olympia Morata.

Elle grandit et se forma dans ces écoles de la Renaissance, où maîtres et disciples, animés d'une égale ardeur, semblaient ne connaître qu'une seule passion, l'amour des lettres, porté au point d'être lui-même une poésie (1). Olympia y puisa de bonne heure les goûts

(1) Expression de M. Villemain. (*Littérature du moyen âge*, t. II, p. 339.)

et les talents qui devinrent l'honneur de sa vie, et qui composèrent les traits distinctifs de son caractère, mélange heureux de douceur et de force, de grâce, d'héroïque ferveur et d'austérité. Si l'on dépouille son éducation du prestige d'une cour, et de l'éclat d'un talent précoce, on y reconnaîtra, dans ses premiers développements, cette instruction classique qui repose sur l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et qui, souveraine encore dans les écoles de nos jours, doit, en s'accommodant à tous les besoins nouveaux de la pensée, conserver intactes les traditions des grandes époques littéraires de l'esprit humain. Le quinzième siècle inaugura cette révolution que le seizième devait consacrer, et qui trouva quelques-uns de ses plus laborieux promoteurs dans les rangs de la réforme. Il suffit de nommer Mélanchthon en Allemagne, Jean Sturm à Strasbourg, les Estienne à Paris, et à Genève, entre Calvin et Théodore de Bèze, le modeste auteur des *Colloques*, Mathurin Cordier.

L'union de la science et de la piété, voilà quel est, en effet, le premier caractère de la révolution religieuse, dont ces hommes furent, à des degrés divers, les instruments. Il en est un second, non moins digne d'être remarqué. La Réforme exerça une influence modératrice sur le mouvement qui entraînait alors toutes les intelligences dans la voie de l'imitation. Elle fut elle-même une diversion puissante à cette idolâtrie de l'antiquité profane, et l'énergique appel qu'elle adressa aux consciences, rompit en quelque sorte l'enchante-

ment des esprits absorbés dans la contemplation des monuments de la littérature grecque et romaine. Erasme avait signalé depuis longtemps le paganisme des idées renaissant sous le paganisme du langage. La Réforme contribua peut-être à conjurer ce danger. Nourris de la science du siècle, ses docteurs apparaissent d'abord comme de simples lettrés. Mais, à mesure que leur mission se révèle plus clairement à eux, ils aspirent à devenir des tribuns. Ils veulent parler au peuple, être compris de tous. Ce besoin devient le principe d'une transformation féconde dont on peut suivre les différentes phases dans les premiers écrits de Calvin. Le commentaire sur le traité *de la Clémence* de Sénèque, est l'œuvre d'un savant qui oublie les hommes et son propre temps au milieu des livres; les souffrances de ses frères persécutés lui inspirent le beau plaidoyer de l'*Institution chrétienne*, composé pour la première fois en latin. Mais Calvin le traduira bientôt en français sous la pression de l'opinion populaire, et il revêtira d'une forme immortelle cette dédicace à François Ier, un des plus magnifiques monuments de l'éloquence en langue vulgaire, au seizième siècle.

L'Allemagne se dégage plus lentement encore des langes de l'érudition, qui enveloppent son rude génie et qui doivent protéger sa longue enfance. Les savants de ce pays s'efforcent de reproduire et d'égaler cet élan d'activité littéraire qui se déploie de l'autre côté des Alpes. Ils veulent montrer au monde « une Germanie si lettrée, que le Latium lui-même ne sera pas plus la-

tin qu'elle (1).» C'est là le rêve d'Agricola et de Camerarius ; le rôle de cette académie rhénane qui couvre de ses réseaux les cités du Palatinat et de la Franconie. La voix des anciens minnesinger n'éveille plus que de rares échos sur les rives du fleuve tant de fois célébré dans leurs chants. Le poëte Conrad Celtès obtient, de l'empereur Frédéric III, une couronne de laurier d'or pour ses poésies latines. Le célèbre helléniste, Jean Reuchlin, fait représenter sur le théâtre d'Heidelberg, par les écoliers de l'Académie, des comédies latines qu'applaudit avec transport un public allemand. L'imitation des anciens est une ivresse, un vertige, avant de devenir une inspiration de plus au service de la langue nationale, dans les écrits d'un homme de génie qui saura, comme Dante, répudier le langage des temps passés, « et offrir un pain moins dur à la bouche des nouveau-nés. » Cet homme, ouvrier de l'avenir, n'est pas autre que l'hôte mystérieux du château de la Wartbourg, le traducteur de la Bible en langue vulgaire, le prédicateur familier et tout-puissant sur le peuple, Martin Luther.

Cette réaction des langages nationaux, parlant par la voix des poëtes ou des orateurs, n'était pas moins nécessaire dans le pays où les fruits d'une civilisation nouvelle s'étaient produits avec le plus d'éclat. En présence des chefs-d'œuvre restaurés de l'antiquité, l'Italie

(1) « ... Futuram tam doctam et litteratam Germaniam nostram, ut non latinius vel ipsum sit Latium. » *Agricola Langio*. Lettre citée par Hallam, *Littérature de l'Europe*, t. I, p. 209.

oublie, durant un siècle, de parler sa propre langue. Cet idiome, dont l'auteur de la *Divine comédie* avait entrevu les glorieuses destinées, auquel Pétrarque avait confié l'expression des sentiments qui devaient assurer l'immortalité de son nom, semble effacé tout à coup de la mémoire des écrivains, comme une brillante et courte apparition sur le seuil d'un monde évanoui. Quelques savants, attardés dans leurs veilles laborieuses, consacrent seuls à le faire revivre presque autant d'efforts qu'il en avait fallu pour le créer. Le débat qui s'agite entre les communions, semble s'élever aussi entre les langues. On en retrouve la trace dans les *Prose* du cardinal Bembo, curieux dialogues entre quelques beaux esprits de la Renaissance qui donnent, à la majorité de troix voix contre une, la préférence à l'italien sur le latin. Mais le poëte Hercule Strozzi, de Ferrare, proteste contre cet arrêt. Il ne fallait pas moins que l'Arioste et le Tasse, pour achever victorieusement la démonstration.

L'Italie sortit la première, par la puissance d'une imagination vive et d'un goût épuré, de cette laborieuse épreuve qui fut pour les autres peuples une initiation plus lente à la conquête de l'affranchissement littéraire. Une école de poëtes et de prosateurs, née, pour ainsi dire, avec le siècle des Médicis, retrouve l'originalité dans l'imitation, et fait servir l'étude même de l'antiquité au perfectionnement de la langue nouvelle, rendue plus flexible, plus élégante et plus pure. Mais à côté de ces libres génies, dont le regard est fixé sur l'avenir, on

voit se prolonger l'école de l'érudition, née du passé, qui produit trois grands poëtes latins, Sannazar, Vida, Fracastor, et à laquelle se rattache, de loin, Olympia Morata.

La mémoire de cette jeune femme a subi le sort de la révolution religieuse à laquelle son existence fut mêlée. La Réforme, proscrite en Italie, l'entraîna dans sa propre disgrâce, et les lettres, qui honorèrent son nom aux yeux de ses contemporains, l'ont à peine protégée contre l'oubli de la postérité (1).

D'autres femmes, nées dans la patrie d'Olympia, et distinguées comme elle par le savoir et l'esprit, jouirent plus paisiblement des hommages qui leur furent décernés de leur vivant, et dont le souvenir devait se perpétuer après leur mort. Au premier rang brille Cassandra Fedele (2), qui fut également instruite dans la littérature latine, dans l'art oratoire, la philosophie et la musique, et qui obtint les éloges de Politien : « Vous écri-

(1) Il faut cependant rendre hommage à la noble impartialité des historiens littéraires de l'Italie. L'éloge d'Olympia Morata n'est tempéré dans leur bouche que par les réserves obligées de l'orthodoxie catholique. Ecoutons d'abord le grave Tiraboschi : — « Donna veramente nata a onor del suo sesso e di tutta l'Italia, se il seguir ch'ella fece gli errori de' protestanti, oltre il macchiarne la fama, non l'avesse renduta infelice, e coll'abreviarle i giorni non le avesse ancora vietato il far que' maggiori progressi, che in altro tenor di vita avrebbe ella fatti. » (Tiraboschi *Storia...*, t. VII, part. III, p. 1202.)

Un autre écrivain de la Péninsule, Francesco Quadrio, ne se montre pas moins généreux. Il accorde même à Olympia le don de la poésie en italien, en français et en allemand : — « Scriveva eleganti versi non pur in italiano, « ma in latino, in francese e in tedesco. » (*Indice universale...*, Milan, 1752, t. II, p. 244.) Cette flatteuse assertion s'évanouit promptement en présence des faits ; mais l'exagération même de l'éloge nous paraît un fait curieux et digne d'être noté.

(2) Née à Venise en 1465, et morte dans un âge très avancé.

« vez, lui disait-il, des lettres spirituelles, ingénieuses, « élégantes, vraiment latines, remplies d'une certaine « grâce enfantine et virginale, et cependant à la fois « pleines de sagesse et de gravité. J'ai lu aussi votre « discours, que j'ai trouvé savant, riche, harmonieux, « noble, digne enfin de votre heureux génie. J'ai même « appris que vous avez le talent d'improviser, qui a « quelquefois manqué à de grands orateurs. On dit que, « dans la dialectique, vous savez compliquer des nœuds « que personne ne peut dénouer, et trouver la solution « de ce qui avait été jugé et paraissait devoir être inso- « luble. Dans les combats philosophiques, vous savez « également soutenir vos propositions et attaquer celles « des autres ; enfin, dans cette belle carrière des scien- « ces, le sexe ne nuit point en vous au courage, ni le « courage à la pudeur, ni la pudeur au génie ; et tandis « que tout le monde fait retentir vos louanges, vous « voulez rabaisser en même temps l'opinion que le « monde a conçue de vous, et vous voiler de modes- « tie (1). » Nous avons cité à dessein cet éloge : Politien, transporté dans l'académie du palais des ducs d'Este, et témoin d'une de ces solennités littéraires qui charmaient la cour de Ferrare, aurait-il trouvé d'autres traits pour peindre la fille de Peregrino Morato ?

L'histoire de Cassandra Fedele offre d'ailleurs quelques particularités qui méritent d'être rapportées, à cause de leur analogie ou de leur contraste avec les cir-

(1) Politiani *Epistolæ*, lib. III, ep. 17. Traduction de Ginguenée, *Hist. litt. de l'Italie*, t. III, ch. 22.

constances de la vie d'Olympia. Unie, comme elle, à un médecin, Joseph Mapelli, de Vicence, elle suivit son mari dans l'île de Crète, où il était appelé comme professeur, et elle y vécut, durant plusieurs années, dans la retraite et l'étude. Elle occupait ses loisirs à explorer cette île fameuse, à visiter ses monuments en ruines, recueillant partout avec soin les souvenirs qui vivifiaient ses lectures, et qui devenaient ensuite le sujet des plus doctes entretiens (1). Rappelée à Venise, elle essuya un naufrage à son retour, et se vit presque réduite à la misère. La culture des lettres et les pratiques de la piété remplirent ses dernières années. Ses funérailles, célébrées par ses compatriotes avec une pompe égale à celle qui accompagnait le couronnement des doges, furent un éclatant témoignage de ce culte universel rendu à l'antiquité, jusque dans les républiques où le génie du commerce semblait régner sans partage.

Le savoir et la poésie réclament également, dans ce siècle, Vittoria Colonna, marquise de Pescaire (2). Elle connaissait parfaitement les lettres latines; mais elle choisit la langue italienne, pour donner une forme plus durable aux sentiments dont l'expression devait lui survivre. Veuve d'un héros, Ferdinand-François d'Avalos, mort à la fleur de l'âge des suites de blessures qu'il avait reçues à Pavie, la poésie de Vittoria ne fut que l'hymne de son deuil, adouci par les consolations d'une foi dont elle avait peut-être appris les secrets à l'école

(1) Tomasini, *Illustrium virorum elogia,* t. II, p. 353.

(2) Elle naquit en 1490 et mourut en 1547.

des réformateurs proscrits dans sa patrie. Ses sonnets se font remarquer par un caractère viril qui s'unit à une mystique ferveur. « Oh ! que n'ai-je vaincu, dit-elle « quelque part, avec les armes célestes, mes sens, ma « raison et moi-même ! Je m'élèverais par mon esprit, « loin, bien loin, au-dessus de ce monde et de l'éclat « trompeur qui l'embellit. Alors ma pensée, portée sur « les ailes de la foi, et soutenue par l'infaillible espé- « rance, n'apercevrait plus cette vallée de misères. Mon « regard, je l'avoue, est toujours fixé vers le but sublime « où je dois tendre, mais mon vol n'est pas encore aussi « direct ni aussi ferme que je le désire. Je ne vois que « l'aurore et les premiers rayons du soleil, et je ne puis « pénétrer jusque dans cette demeure divine, où se « cache la source de la véritable lumière ! (1) » Olympia était digne de faire entendre de pareils accents à son siècle. L'inspiration religieuse n'aurait pas fait défaut à ses chants, auxquels l'exil aurait ajouté peut-être une éloquence de plus ; rien ne lui manqua, que les années !

Cassandra Fedele et Vittoria Colonna représentent, dans la renaissance des lettres en Italie, deux puissances alliées, l'érudition profane et l'enthousiasme sacré, qui unirent un instant leur double flamme sur le front d'Olympia Morata. Savante comme Fedele, pieuse comme Vittoria, elle consacra aussi sa lyre à des sujets de piété, dont l'expression ne nous est parvenue que dans quelques rares essais de traduction, et non dans

(1) « *Rime della diva Vittoria Colonna di Pescara.* Venise, 1544, in-8°. Trad. de Ginguené, t. IV, ch. 18.

les compositions originales qui nous auraient donné la vraie mesure de ses talents. On ne saurait trop regretter qu'elle ait négligé la langue vulgaire, dont elle aurait tiré des sons pleins de douceur, pour se servir uniquement du langage des anciens, dont elle reproduisit d'ailleurs les secrets avec un art remarquable. Entraînée par l'exemple de ses contemporains, elle ne se souvint pas assez de cet idiome créé par Dante, assoupli par Pétrarque, et qui devenu, après une éclipse de plus d'un siècle, la forme de la civilisation nouvelle, devait exprimer, dans toutes ses nuances, les beautés durables du génie moderne de l'Italie. Ses prédilections l'attachèrent trop exclusivement au passé qui nourrit à la fois ses heureuses facultés, et retint peut-être leur essor captif. Elle y puisa cette abondance de souvenirs antiques qui furent l'aliment de sa jeunesse, et qui se mêlèrent, plus tard, à sa foi elle-même. Sa physionomie a deux aspects comme sa destinée : c'est une vierge grecque à Ferrare; c'est une matrone chrétienne, une Paula et une Eustochia dans l'exil. Son berceau semble placé sur les rives de la mer d'Ionie, et sa tombe dans une grotte sacrée de l'Horeb ou du Carmel. Il ne manque à sa mémoire, ni l'éclat du talent, ni le prestige du malheur, ni l'auréole d'une sainte mort.

La vie d'Olympia Morata fournit un élément de plus à la solution de ce problème moral, si souvent controversé, qui se rapporte à l'instruction des femmes. Elle nous présente, en effet, dans un équilibre harmonieux, la culture des lettres unie à la pratique des vertus mo-

destes, et à l'accomplissement des devoirs domestiques. Elle est peut-être une réponse à quelques-unes des objections ordinaires ; une humble et discrète protestation contre la défaveur, si souvent injuste, qui s'attache aux femmes savantes. La question est toujours pendante, et l'appel comme d'abus incessamment formé devant l'opinion, a trouvé d'éloquentes voix pour interprètes. A peine oserions-nous y associer la nôtre, dans la juste mesure indiquée par un vieil auteur, dont le témoignage naïf sera au besoin, et sauf quelques réserves, la conclusion dernière de cet écrit :

« Aulcuns trouvoient estrange que ceste dame em-
« ploiast son esprit à composer livres, disant que ce
« n'estoit l'estat de son sexe. Mais ce légier jugement
« procède d'ignorance, car en parlant de telles maniè-
« res, on doit distinguer des femmes, et sçavoir de
« quelles maisons sont venues, si elles sont riches ou
« pauvres. Je suis bien d'opinion que les femmes de
« bas estat, et qui sont contrainctes vacquer aux choses
« familières et domesticques, ne doibvent vacquer aux
« lettres, parce que c'est chose répugnante à rusticité.
« Mais les roynes, princesses et aultres dames qui ne
« se doibvent, pour la révérence de leur estat, applic-
« quer à mesnages... et qui ont serviteurs et servantes
« pour ce faire, doibvent trop mieulx applicquer leurs
« esprits, et emploier le temps à vacquer aux bonnes
« et honnestes lettres, concernant choses morales qui
« induisent à vertus et bonnes mœurs, que à oysiveté

« mère de tous vices, ou à dances, convis et banquets ;
« mais se doibvent garder d'applicquer leurs esprits
« aux curieuses questions de théologie, dont le savoir
« appartient aux prélats, recteurs et docteurs. Et si, à
« ceste considération, est convenable aux femmes estre
« lettrées en lettres vulgaires, est encores plus requis
« pour un aultre bien qui en peult procéder. C'est que
« les enfans nourriz avec telles mères, sont voluntiers
« plus éloquens, mieulx parlans, plus saiges, et mieulx
« disans, que les nourriz avec les rustiques, parce
« qu'ils retiennent toujours des conditions de leurs
« mères ou nourrices. Cornélie, mère de Gracchus ayda
« fort, par son continuel usaige de bien parler, à l'élo-
« quence de ses enfans. La fille de Lélius, qui avait
« retenu la paternelle éloquence, rendit ses enfans et
« nepveux disers... Les anciens abundoyent en femmes
« très doctes, entre lesquelles y eut plusieurs très bien
« instruites en philosophie. Et si nous voulons parler
« des dames chrestiennes, pensons au sçavoir de Paule
« et de Probe, auxquelles sainct Hiérosme a escript tant
« de belles épistres latines, à la science de saincte
« Catherine, et ne oublions le livre composé en latin
« par saincte Brigide, ne les prophécies de toutes les
« sibilles (1). »

Ce dernier trait, d'une finesse légère et presque moqueuse, n'ôte rien à la sagesse des réflexions dont il est

(1) *Le panegyric du chevalier sans reproche, ou Mémoires de la Trémouille,* par Jehan Bouchet, ch. 20, p. 448.

précédé, et qui trouvent, dans l'histoire même du seizième siècle, une éclatante consécration. Nous croirions devoir, seulement sur un point, excéder la réserve prudente, ou plutôt la stricte orthodoxie de notre auteur, en n'exceptant pas même les questions religieuses des sujets dont une femme peut s'occuper. Nous réclamerions pour elle, comme pour l'homme, les études et les méditations pieuses, persuadé qu'elles ne peuvent rien perdre à revêtir, dans le cœur d'une mère, des formes plus simples, plus attrayantes et plus sympathiques.

APPENDICE

I

LETTRES D'OLYMPIA MORATA (1).

—

A CHILIAN SINAPI.

Mon cher précepteur,

Quoique habituée, dès l'enfance, à n'invoquer que des témoignages domestiques, je ne veux pas aujourd'hui vous refuser mon humble tribut, de peur d'en être trop sévèrement punie par la privation de vos lettres. Celle que vous m'avez écrite a été pour moi un sujet de bonheur, tant à cause de l'affection dont elle est remplie, qu'à cause des vives exhortations par lesquelles vous m'encouragez à l'étude. C'est là surtout ce qui me comble de joie, car il n'est pas de trésor plus précieux accordé à l'homme que la science. Cet esprit, formé par une main divine et composé, peut-être, au dire des philosophes, d'un rayon mystérieux emprunté

(1) Le lettres d'Olympia Morata, recueillies, après sa mort, par les soins de ses amis, et publiées avec ses œuvres, sont au nombre de quarante-huit, à savoir : Une en grec, deux en italien, quarante-cinq en latin. Nous n'en publions ici qu'une partie, traduite pour la première fois en français.

à ces flambeaux éternels que l'on nomme astres ou étoiles, ne peut se perfectionner sur la terre que dans le commerce des lettres, qui l'élèvent au-dessus du reste de la création. Et si telle est, en effet, l'excellence de l'étude, comment l'aiguille et le fuseau, triste apanage de mon sexe, pourraient-ils me rendre insensible au doux langage des Muses? Trop longtemps j'ai essayé de résister à leur voix, comme Ulysse aux enchantements des sirènes! Mes efforts ont été impuissants. La quenouille et la navette ne me parlent aucun langage, et n'ont pour moi aucun attrait. Je leur dis donc adieu pour jamais, afin de ne pas imiter le navigateur qui, la main sur le gouvernail, oublierait de déployer la voile où souffle le vent. Telle est ma réponse à votre lettre, en même temps que la conclusion de la mienne. A la question que vous m'adressez touchant vos élèves, je répondrai avec le proverbe : « Le troupeau ne saurait profiter en l'absence du berger. » Hâtez-vous donc de revenir ici; c'est le vœu de toutes vos jeunes amies, et particulièrement de celle qui vous écrit. Adieu. Ferrare, [1540].

A PEREGRINO MORATO (1).

Je vous aurais envoyé par ce messager le livre de médecine que vous me demandez avec tant d'instances,

(1) Cette lettre ne figure point dans la correspondance imprimée d'Olympia Morata. Nous en avons retrouvé l'original en latin, écrit de la main de Gaspard Sardi, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Modène.

s'il était en ma possession. Mais ma modeste bibliothèque ne renferme aucun ouvrage de ce genre, et je ne fais pas profession de cet art, à moins que vous ne me rangiez dans le nombre de ceux qui s'imaginent acquérir la science en achetant beaucoup de livres, et dont Lucien se moque avec tant de raison. Je souhaite, mon cher père, que tous vos projets se réalisent au gré de vos vœux, et vous procurent une satisfaction sans mélange, comme celle que j'ai moi-même ressentie en apprenant que j'avais obtenu la faveur de notre glorieux et excellent prince, le duc Hercule d'Este. Il n'est pas, de nos jours, un seul monarque auquel je souhaite davantage de plaire. Son éloge est dans toutes les bouches : il est plus juste que la Justice même; il n'a pas son pareil en prudence et en sagesse. Mais je craindrais de déprécier, par mes faibles louanges, la gloire immortelle qu'il s'est acquise, et j'aime mieux dire avec le poëte : « Oh! que n'ai-je assez de vie et de souffle poétique pour célébrer tes belles actions! Non, je ne craindrais ni Orphée, le chantre de Thrace, ni Linus lui-même, fussent-ils inspirés, le premier par Calliope, sa mère, le second par son père Apollon! »

Notre Chiron (1) sera ici au premier jour; il est retenu près du seigneur dont la maladie a exigé son départ. Quand j'aurai d'autres nouvelles, je les transmettrai à la noble Lavinia, dont le souvenir est toujours présent à ma mémoire. Veuillez la saluer en mon nom, ainsi que le

(1) Le médecin Jean Sinapi.

docte Vincenzo Maio (1). Adieu. Embrassez ma mère, mes sœurs et mon petit frère. Ferrare, [1543].

Votre fille,

OLYMPIA.

A JEAN SINAPI.

Mon cher maître,

Votre silence plus que pythagoricien est pour moi un motif de surprise, d'inquiétude et de crainte. N'ai-je pas lieu, en effet, d'en être étonnée, après la promesse que vous m'aviez faite de ne laisser partir personne pour l'Italie, sans le charger pour moi de quelque message? Et cependant, quatre lettres successivement adressées à vous, ou à Francisca, sont encore aujourd'hui sans réponse. En vérité, vous ne vous souvenez pas plus de nous que si vous aviez traversé les champs de l'oubli. Je redoute parfois qu'il ne vous soit arrivé quelque accident fâcheux dans votre voyage. Négligeriez-vous, autrement, de m'apprendre ce que je désire tant savoir, et ce qui est l'objet de mes continuelles sollicitudes, si vous avez parlé pour nous au roi des Romains? Nous ne pouvons en effet rien décider pour l'avenir, avant de connaître la réponse que vous aurez obtenue. Si donc vous avez à cœur de nous rassurer à cet égard, et de nous affranchir de toute inquiétude, hâtez-vous, je vous en supplie, de parler en notre faveur. Plaidez notre

(1) Littérateur distingué de Ferrare.

cause auprès du roi et du noble Fugger, de telle sorte que nous puissions bientôt ressentir les effets de votre amicale intervention. Rien ne saurait en effet nous être plus agréable. Je vous recommande tout particulièrement le recueil de mes poésies. Souvenez-vous de votre élève. Adieu. Saluez de ma part votre épouse chérie, votre neveu, votre frère et votre petite fille. La signora Lavinia vous salue. Ferrare, [1550].

AU MÊME.

Je vous ai écrit tout au long, il y a quelques jours. Il serait donc superflu de vous entretenir encore de ce qui nous concerne, et de vous redire toujours le même air. Vous savez ce que nous attendons de votre bonne amitié dans votre patrie. Je n'insiste ni sur la recommandation de mon mari, ni sur la présentation de mes vers au roi et à Raymond Fugger. Nos intérêts vous sont sacrés. Adieu. Saluez affectueusement en mon nom Francisca, Théodora et Oswald. Lavinia vous salue. Ferrare, [1550].

A ANDRÉ GRUNTHLER.

Tu m'as dit adieu, ô mon époux bien-aimé, et ton départ, joint à la perspective d'une longue séparation, est pour moi la plus grande des épreuves. Je ne te vois plus, et ton absence me laisse en proie à toute sorte de

tourments. Je redoute pour toi la rigueur de la saison, une chute, une blessure mortelle. Aux dangers réels viennent encore s'ajouter les dangers imaginaires. Ne connais-tu pas le vers du poëte? « C'est une chose inquiète et craintive que l'amour. » Si tu veux donc me délivrer des inquiétudes qui me consument sans cesse, hâte-toi de m'écrire; donne-moi des nouvelles de ton voyage et de ta santé. Le ciel m'en est témoin, et tu le sais, aucun objet au monde ne m'est plus cher et plus précieux que toi! S'il en était autrement, je te le dirais encore, car je ne sais te cacher aucun de mes sentiments. Oh! que ne suis-je à tes côtés, pour te faire comprendre l'immensité de mon amour! Il n'est aucun sacrifice que je ne sois capable d'accepter avec joie, pour te le prouver! Mais, hélas! l'épreuve qui m'est imposée excède mes forces. Je dépéris de jour en jour. Je te supplie donc, au nom de la foi que tu m'as donnée, d'abréger cette séparation, et de tout faire pour que nous soyons bientôt réunis dans ta patrie. Si tu m'aimes comme je t'aime, tu m'accorderas cette grâce. Je craindrais de te paraître importune, en ajoutant un mot à cette prière. J'ai voulu, non t'accuser, mais te rappeler un devoir. Je sais trop combien tu as à cœur toutes ces choses.

Il serait peu convenable de réclamer publiquement les objets que j'ai laissés à la cour. La duchesse m'a fait dire, par une de ses femmes, qu'il n'était pas vrai que l'épouse du noble comte Camillo Orsini l'eût chargée de salutations pour sa fille. Elle a cependant ajouté

qu'à la sollicitation de cette dernière, elle consentait à ce que l'on me cédât une de mes robes, ce qui ne pourrait avoir lieu toutefois qu'après son propre retour à Ferrare. Cette réponse a été sans doute calculée pour me montrer qu'on agit ainsi, par considération pour une autre, et non pour moi; ou plutôt elle a été inspirée par la haine de celle qui ne nous veut que du mal, et qui est en ce moment au palais. Mais il vaut mieux se taire sur un sujet qui n'est un secret pour personne. Je n'espère rien obtenir, quoi qu'il arrive. Adieu. Ferrare, [1550].

AU MÊME.

Oh! qu'il me tarde de savoir comment tu vas, ce qui t'occupe, et où en sont nos affaires! L'incertitude de l'époque fixée pour ton retour et pour notre départ de Ferrare, me cause de continuels tourments. Ecris-moi donc, je t'en supplie; ne me laisse rien ignorer; ne me cache rien, dans la vaine pensée de m'épargner une inquiétude. Si tu es appelé, — ce qu'à Dieu ne plaise, — à courir quelque danger, je veux le partager avec toi; tu ne saurais m'en refuser une part, sans me faire une mortelle injure. Mais si tout va bien, comme je le demande sans cesse à Dieu dans mes prières, hâte-toi de tout terminer et de m'en avertir, car je ne voudrais pas aventurer nos bagages sur des routes peu sûres. Avant toutes choses, ô mon bien-aimé, dans ces circonstances

si difficiles, pense que nous ne pouvons avoir de plus puissant protecteur que Dieu. Invoque-le chaque jour avec les hommes pieux qui sont auprès de toi; il ne sait rien refuser aux prières de ses enfants. Souviens-toi de l'exemple d'Elie. Il était homme et sujet à beaucoup d'infirmités. Sa requête fut cependant exaucée, *et il ne tomba pas de pluie sur la terre, durant trois ans et six mois*. Confiez-vous donc au Seigneur; remettez-vous entièrement entre ses mains, et il vous soutiendra! Mais, hélas! moi qui console les autres, j'ai encore plus besoin d'être consolée! Mes jours s'écoulent dans les larmes, et je ne trouve de remède à mes maux qu'en invoquant l'auteur de toute délivrance. Qu'il soit aussi votre refuge et votre retraite! — Ecris-moi bientôt pour me dire quand je te reverrai, et ne te mets en route qu'avec des guides sûrs. Adieu, 23 novembre, [1550.]

A LAVINIA DE ROVÈRE.

Ma chère Lavinia,

La lecture de ta lettre m'a fait éprouver une joie infinie, en m'apprenant ce que je désirais tant savoir, touchant ton séjour actuel et ta vie. Je craignais, en effet, de ne plus recevoir de tes nouvelles avant ton départ pour Rome, et de ne plus savoir ainsi où t'adresser mes lettres. Je te remercie mille fois de m'avoir épargné cette incertitude. Je te remercie plus encore de ce que tu me promets d'agir en faveur de Fannio. Cette dernière as-

surance est d'un si grand prix à mes yeux, que rien au monde ne pouvait me donner un pareil contentement. Ton départ de Ferrare me permet de tout espérer, car je n'ignore pas le crédit dont tu jouis à Rome. Comment douter d'ailleurs que le duc, te voyant près de partir, ne t'offre avec empressement ses services ? Prie-le donc, s'il veut t'accorder une marque de sa faveur, de relâcher un innocent, dont la longue captivité aurait déjà suffisamment expié toutes les fautes, s'il était criminel. Dans une telle conjoncture, prends d'abord conseil de la prudence ; parle et agis ensuite, selon que le cœur t'inspirera.

Malheureuse, tu sais compatir au malheur !

Que sera-ce donc, si ce malheur n'est pas mérité ? S'il est librement accepté pour la cause de Jésus-Christ, qui déclare dans sa parole, qu'il estimera comme fait à lui-même ce que tu auras fait « *pour un de ses plus petits.* » J'aurais trop de choses à te dire sur ce sujet... je m'arrête ! Le salut de Fannio ne t'est pas moins cher qu'à moi-même. Je te conjure seulement de ne pas te laisser détourner du témoignage que tu dois à la vérité par les calomnies des méchants.

Que te dirai-je de moi, chère Lavinia ? Il n'y a rien de nouveau dans notre position. Nous sommes toujours auprès du conseiller Hermann, mais dans une petite ville située à une journée de distance d'Augsbourg. C'est là que j'essaye d'adoucir, en t'écrivant, la douleur que j'ai ressentie de la perte d'un de mes cousins, et

les regrets de notre séparation. Je jouis, en effet, de loisirs que rien ne vient troubler, et je me consacre sans relâche à l'étude des choses divines, qui doit t'occuper également, et qui me procure un bonheur sans mélange. Je te félicite de ton prochain établissement à Rome. Le séjour de cette cité te sera plus agréable que celui de Ferrare, et la présence de tes parents dissipera sans doute les chagrins que tu éprouves sans cesse, lorsque tu en es séparée. L'excellente Cherubina doit-elle t'accompagner dans ce voyage? Je te la recommande de tout mon cœur, ainsi que ma mère, mes sœurs et tous les miens. Je ne laisserai pas échapper une seule occasion de t'écrire à Rome. Agis de même avec ton amie. Mon mari, auquel je parle souvent de toi, et qui t'aime autant qu'il t'honore, te remercie des salutations que tu lui as adressées. Il te salue à son tour respectueusement. Adieu. Kaufbeuren, près d'Augsbourg. 1551.

A TOMMASO DE LUCQUES.

Je regrette de vous occasionner tant d'embarras par mes lettres, et cependant le souvenir de votre piété ne me permet d'adresser qu'à vous seul une demande que la foi et la piété doivent également m'inspirer. Vous savez tout ce que je dois à ma mère, tant parce qu'elle m'a donné le jour et qu'elle m'a aimée de toutes les tendresses maternelles, que parce qu'elle est pieuse et éprouvée par les douleurs du veuvage. Je ne fais donc

que remplir un devoir filial, en vous envoyant pour elle quelques écus d'or, fruit de mes modestes épargnes, et en vous priant de les lui remettre vous-même avec ma lettre, pour que cette somme ne soit pas perdue. Vous rendrez ainsi un service à ma mère, ou plutôt à Jésus-Christ, dans la personne d'une de ses servantes fidèles.

Vous demandez à mon mari quelques détails sur l'état des affaires en Allemagne ; le temps lui manque pour vous les donner, et j'essayerai de le faire à sa place. Rien n'est encore certain dans ce pays. L'empereur est à Augsbourg, avec la plupart des princes allemands ; mais quels sont leurs projets? on l'ignore. Il veut, dit-on, convoquer une nouvelle assemblée à Trente, pour faire adopter l'*interim*, auquel personne n'a été, jusqu'à présent, contraint d'obéir. Chacun vit à cet égard en toute liberté, comme auparavant.

Vous vous plaignez d'être depuis longtemps sans nouvelles de Jean Sinapi. Nous ne l'avons pas encore revu depuis notre établissement dans cette ville, parce qu'il a dû suivre son évêque à Augsbourg. Mais ses lettres nous apprennent que sa résidence est toujours fixée à Wurtzbourg, et qu'il jouit d'une bonne santé. Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Adieu. Schweinfurt, 1552.

A LORENZO, DE PADOUE.

Nous avons enfin reçu les livres de notre bibliothèque, et nous vous remercions de tout notre cœur du

zèle que vous avez déployé pour nous les faire parvenir. L'ouvrage d'Avicenne ne s'est pas trouvé dans le coffre où vous l'aviez mis. Veuillez nous dire maintenant ce qui vous est dû, afin que nous puissions acquitter cette dette. Nous sommes toujours dans la ville natale de mon mari ; les guerres qui désolent l'Allemagne ne nous permettent pas encore de la quitter. La renommée vous a sans doute apporté la nouvelle de la délivrance de l'électeur de Saxe, et de son rétablissement dans ses anciens honneurs. C'est le grand événement du jour. Pour moi, je ne désire vous entretenir que d'un seul sujet, et vous adresser qu'une seule prière : Donnez-nous quelques nouvelles de l'Italie et de l'ingrate cité qui m'a vue naître. Voilà quatorze mois écoulés, et je n'ai rien encore appris de ma mère, et toutes mes lettres à mes parents ou à mes amis sont demeurées sans réponse. Soyez assez bon pour remettre celle-ci, en main propre, à ma mère ou à mes sœurs, et ayez soin de m'informer exactement de tout ce qui les concerne. Vous me rendrez un service auquel j'attache un prix infini. Je vous le demande encore une fois au nom du Seigneur. Adieu. Schweinfurt, 1552.

A VALENTINO CARCHESIO.

Je n'ai rien de nouveau à vous annoncer. Que vous dirais-je en effet des guerres qui troublent l'Allemagne? D'autres vous en informeront à loisir, et la Renommée vous en instruira d'ailleurs suffisamment. Pour moi, je

ne veux vous entretenir que de choses certaines. Ce n'est pas témérairement ni à la légère que, dans ma dernière lettre, je vous ai fait l'éloge de notre prédicateur. J'ai fait l'épreuve de sa piété à cette pierre de touche divine qui ne peut tromper, à savoir la parole des prophètes et des apôtres. Il a déjà souffert pour la cause de la vérité, et il souffrira encore si les circonstances l'exigent. Il ne flatte personne, dans ces temps pleins de périls, et il parle avec une sainte liberté, sans égard pour son intérêt personnel. Ses discours s'accordent pleinement avec sa vie. Cette ville possède encore quelques autres personnages pieux, qui ont passé des ténèbres à la lumière, et dont la société nous est très agréable. C'est donc sans regret que nous vous abandonnons les délices de la terre d'Egypte.

Je vous remercie de ce que vous avez bien voulu m'envoyer cette lettre de ma mère. Je serais heureuse de pouvoir aussi obtenir par vous quelques nouvelles de notre savant ami Lilio Gregorio Giraldi; vit-il encore et jouit-il de la lumière du soleil? (1) Je vous prie de le saluer en mon nom, ainsi que Joseph de Brescia, ce docte jeune homme. Ecrivez-nous souvent; instruisez-nous de ce que vous faites, et de ce qui se passe à Ferrare. Avant toutes choses, lisez attentivement les saintes Ecritures, et gardez-vous de poursuivre le superflu au détriment du nécessaire. Saluez de ma part la noble dame que vous servez, ainsi que son intendant; mais

(1) Giraldi mourut cette année.

saluez-les tout bas, et d'un mot glissé furtivement à l'oreille, de peur que le nom d'Olympia ne compromette quelqu'un. Il est encore d'autres personnes que j'aime, mais je n'ose vous charger pour elles du même message. Mon nom leur causerait trop d'effroi! Adieu. Schweinfurt, 1552.

A LAVINIA DE ROVÈRE.

Il m'en a coûté, ma chère Lavinia, de recevoir ta lettre en un temps où je ne pouvais te répondre. Tu n'ignores pas en effet combien il est difficile de trouver un porteur au milieu de l'hiver. A ce motif de silence s'en est joint un autre. La distance qui nous séparait, l'été dernier, s'est encore accrue. Pendant que tu te rendais à Rome, nous étions appelés à Schweinfurt, patrie de mon mari, à cause des Espagnols qui doivent tenir garnison dans cette ville, et auxquels mon mari doit donner ses soins. Ces causes réunies m'ont empêchée de répondre sur-le-champ, comme je l'aurais voulu, à ta douce lettre qui m'a remplie en même temps de tristesse et de joie. Je ne pouvais apprendre sans une vive émotion, le martyre de Fannio, cet homme si excellent et si pieux, dont l'admirable constance a cependant adouci ma douleur. J'ai été heureuse d'apprendre que tu as emmené ma sœur avec toi, et cette nouvelle m'a causé une satisfaction d'autant plus vive qu'elle était plus inespérée. Certainement, je ne

saurais dire si j'ai été plus affligée des mauvais traitements dont mes sœurs ont été l'objet, que réjouie des secours miséricordieux du Seigneur qui, lorsque nous étions privées de tout conseil, et réduites à la dernière extrémité, est venu à notre aide, et nous a retirées de la détresse, ainsi que je l'ai éprouvé, non-seulement en Italie, mais encore en Allemagne. Tu n'ignores pas en effet que Satan nous tend partout des piéges, et que nous ne pourrions vivre un seul jour, si le Seigneur ne nous préservait de ses atteintes. Aussi ne cesserai-je de le bénir de ce qu'il nous a regardées favorablement; je t'aimerai encore plus, puisqu'il s'est servi de ta main pour accomplir notre délivrance. Je suis d'autant plus reconnaissante envers toi, que tu m'as rendu ce service volontairement, avant même que je te l'eusse demandé. Le bienfait qui se donne avec un joyeux empressement, en reçoit une grâce nouvelle. Adieu. Schweinfurt, 1552.

A MICHEL WEBER.

L'affection qui nous unit à ta pieuse mère, nous permet de prendre notre part de toutes les joies qui lui sont accordées : aussi, c'est avec un profond sentiment de bonheur que nous avons reçu la lettre que tu as adressée à mon mari, tant à cause des témoignages de piété qu'elle renferme, qu'à cause des preuves non équivoques de tes progrès dans les lettres. Bienheu-

reuse est ta mère, d'avoir un fils qui s'applique avec tant d'ardeur à l'étude, et qui, contrairement à l'exemple des jeunes gens de son âge, déserte la palestre pour la philosophie! C'est un grand privilége, en effet, de rester irrépréhensible et pur au milieu de la corruption du siècle; de suivre sans dévier le chemin de la justice, en rapportant fidèlement à Dieu le don que tu en as reçu. Je t'en félicite sincèrement, et je désire avoir à t'en féliciter chaque jour davantage, afin que le cœur de ta mère en soit pénétré de joie, et que nous ayons de nouveaux motifs de t'estimer et de t'aimer. Mais je le désire surtout, afin que tu témoignes dignement ta gratitude à celui qui t'a doué de si belles inclinations; car, ainsi que l'a dit un poëte : « Les dons divins ne doivent pas être l'objet de nos mépris. » Quant aux inquiétudes que tu éprouves, et à ta crainte d'être arrêté dans la carrière de l'étude par la rigueur des temps, je ne puis que te répondre : Rassure-toi! La vertu ne consiste pas moins à conserver les trésors de l'esprit qu'à les acquérir. — Il est d'ailleurs des ouvrages que tu peux lire seul, en l'absence d'un précepteur. Les maîtres ne sauraient tout enseigner eux-mêmes à leurs disciples; mais ils leur montrent, pour ainsi dire, du doigt, les sources sacrées. Si tu m'en crois donc, mon jeune ami, tu feras choix de l'auteur qui te semblera le mieux convenir à tes goûts, et que je ne puis te désigner, car j'ignore le plan de tes études. Tu le liras et le reliras sans cesse; tu t'appliqueras uniquement à le bien comprendre; car il vaut mieux, selon

le précepte de Pline le Jeune, exceller dans un seul sujet, qu'être médiocre dans plusieurs. Ainsi tu soulageras le cœur de ta mère, inquiète de te voir privé de guide dans ton éducation. Mais ai-je besoin d'aiguillonner le coureur déjà lancé dans la carrière! Je veux te prier seulement, et avant toutes choses, de consacrer toutes les forces de ton âme à l'étude des saintes lettres qui peuvent seules t'apprendre ce qui est beau, ce qui est noble et ce qui est bon; te rendre meilleur et te consoler au milieu des épreuves de cette vie. Prends courage; Dieu ne t'abandonnera pas, lui qui garde et protége les siens dans les plus terribles extrémités, selon cette parole du Psalmiste : « Tu t'es élevé, ô Dieu, au-dessus de tes ennemis! » Tu puiseras, à la même source, d'autres paroles non moins propres à te fortifier. Mon mari te salue très affectueusement : il aurait été heureux de répondre lui-même à ta lettre; mais il n'en a pas eu le loisir, et je l'ai remplacé. Adieu. Que le Christ te tienne sous sa sainte garde. Schweinfurt, le 21 novembre 1552.

A LAVINIA DE ROVÈRE.

Je t'avais adressé, l'été dernier, une lettre assez longue, à laquelle j'avais joint un dialogue composé par un homme aussi savant que pieux (1); j'ignore si tu l'as

(1) Le dialogue *De amplitudine regni Dei,* composé par C. S. Curione. Le but de ce morceau est de prouver que le royaume de Dieu, ou des élus, est plus considérable que celui des démons ou des réprouvés.

reçue. Les lettres parviennent rarement à leur adresse, dans ces temps d'agitations et de troubles, où le feu de la guerre promène partout ses ravages. Nous sommes d'ailleurs séparées par de grandes distances, qui rendent les communications plus difficiles. Si donc, ma chère Lavinia, mes lettres t'arrivent plus rarement, à l'exemple des tiennes, — je n'en ai reçu qu'une seule, depuis mon établissement dans cette ville, — ne pense pas que ce soit l'effet d'un oubli, ni d'une négligence de ma part. Si j'avais des messagers sûrs à ma disposition, je ne négligerais personne. J'écrirais tous les jours, si je le pouvais, à ma mère, au sujet de laquelle je suis continuellement plongée dans l'inquiétude. Il s'en faut tellement que je vous oublie, que sans cesse je suis en peine à cause de vous. Si l'Allemagne ne m'offrait, comme consolation, la lecture des livres pieux dont j'étais privée en Italie, je ne pourrais me résigner à vivre séparée de ceux que j'aime, surtout de toi, Lavinia, que je porte sans cesse dans mon cœur, et dont je fais continuellement mention dans mes prières. Ton salut est le sujet de mes plus vives sollicitudes, et je crains toujours que, selon ta coutume, tu ne te laisses distraire et consumer par les soucis de cette vie. Malgré tant d'occupations qui me retiennent captive, j'ai essayé de composer ce dialogue pour toi, afin que cette lecture fît diversion à tes peines. Je soupçonne, en effet, que la guerre de France t'a séparée de ton mari, et que son absence te livre aux mille tourments de l'incertitude. C'est pourquoi j'ai mêlé à ce dialogue plusieurs pensées,

qui me semblent, à défaut du reste, convenir à ta situation. Je t'envoie aussi quelques écrits du docteur Martin Luther, dont la lecture m'a fait du bien, dans l'espérance qu'elle pourra aussi te fortifier et te consoler. Applique-toi, je t'en conjure, à ces saintes études : demande au Seigneur de t'éclairer de sa lumière; il te l'accordera. Crois-tu que ce Dieu soit un Dieu menteur, et qu'il ait fait tant de promesses à ceux qui implorent son secours, pour les abandonner à l'heure de la détresse? Il appelle à lui tous ceux qui souffrent; il ne repousse personne. Dépose donc cette vieille erreur qui nous a si longtemps séduites, alors que nous pensions qu'avant de l'invoquer, il nous fallait savoir si nous étions élues par lui de toute éternité. Ah! plutôt, selon qu'il le commande lui-même, jetons-nous dans les bras de sa miséricorde, et quand nous l'aurons fait, nous serons assurées d'être au nombre de ses enfants! Tu as été plongée jusqu'à ce jour dans un funeste sommeil; réveille-toi! oublie quelle est celle qui te parle, pour ne te souvenir que de ses paroles et de Celui qui les a dictées. Adieu. Schweinfurt, 1553.

A FLACIUS ILLYRICUS (1).

Très excellent Illyricus,

Je cherchais depuis longtemps les moyens d'offrir à mes compatriotes italiens quelques-uns des trésors dont

(1) Francowitz (Mathias Flach), connu sous le nom de Flacius Illyricus.

l'Allemagne est si abondamment pourvue, et je gémissais de ne pouvoir leur rendre ce service, quand l'idée de recourir à quelques personnages savants, s'est présentée tout à coup à mon esprit. Votre nom m'était connu par vos ouvrages; aussi ai-je pensé tout d'abord à vous, comme pouvant subvenir à cette disette spirituelle d'un peuple qui m'est si cher, et dissiper quelques-unes des erreurs dans lesquelles il est enseveli. Il ne faudrait, pour cela, que traduire, de l'allemand en italien, un des écrits où Luther réfute les erreurs de Rome; et moi-même je n'aurais pas reculé devant ce travail, s'il ne m'était interdit par mon ignorance de la langue allemande que je ne comprends pas encore, après deux ans de séjour dans ce pays. Peut-être aussi pourriez-vous composer quelque ouvrage italien sur ce sujet, ce qui vous serait plus facile, à cause de votre connaissance profonde des Écritures, dont j'ai à peine effleuré les eaux vives du bout de mes lèvres. Ce serait le moyen d'éclairer beaucoup d'hommes pieux qui vivent encore dans les ténèbres. Si le zèle de la vérité pour laquelle nous devons sacrifier même notre vie, vous met au cœur d'entreprendre ce travail, il sera, n'en doutez pas, accueilli avec une profonde reconnaissance, de l'autre côté des Alpes. Mais il est essentiel, pour le succès de ce livre, qu'il soit écrit en italien; car

Il était né à Albona, dans l'Istrie, le 3 mars 1521, et il mourut à Francfort, le 11 mars 1575. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables. Le plus précieux est le Catalogue des Témoins de la vérité. *Catalogus testium veritatis*, in-4°. Bâle, 1556. Illyricus fut un des principaux auteurs du recueil d'histoire ecclésiastique intitulé : *Centuries de Magdebourg*.

un petit nombre de nos compatriotes sont instruits dans les lettres antiques. Je vous supplie donc, au nom de Jésus-Christ, de mettre la main à l'œuvre. Travailler pour lui dans le temps, c'est lui prêter à usure pour l'éternité. Je ne me lasserais pas de vous prier pour obtenir de vous cette grâce, si notre ami commun, Jean Crémer, ne vous avait adressé, par lettres, les mêmes sollicitations, et si l'intérêt de l'Église ne parlait assez haut. Il ne me reste plus qu'à vous demander une dernière faveur : c'est que, si ma demande vous paraît importune, vous en accusiez, non pas l'indiscrétion de celle qui vous écrit, mais la confiance que lui inspire votre piété. Si je pouvais, de mon côté, vous être utile à quelque chose, mettez mon zèle à l'épreuve ; je serais trop heureuse de répondre à votre appel. Adieu. Schweinfurt, 26 mai 1553.

A ANNE D'ESTE, DUCHESSE DE GUISE.

Illustre princesse,

Quelle que soit la grandeur des distances qui nous séparent, depuis tant d'années, votre souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire. La pensée de vous écrire s'est présentée bien souvent à mon esprit, et cependant je n'ai pas osé le faire pour divers motifs, avant l'occasion qui m'en est offerte aujourd'hui. Un personnage docte et pieux, de la Lorraine, étant venu nous visiter à Heidelberg, je n'ai eu rien de plus empressé

que de lui demander de vos nouvelles. Il m'a promis, de son côté, d'employer tous ses soins à faire parvenir cette lettre entre vos mains, et je n'hésite pas à la lui confier, dans l'espérance que vous la lirez avec bonté, comme venant de celle qui fut, dès ses plus tendres années, la compagne de vos études. Vous savez, en effet, dans quelle douce familiarité (quoique vous fussiez ma souveraine et ma maîtresse) nous avons vécu ensemble durant tant d'années, unies par une communauté de travaux et de goûts littéraires, dont le souvenir doit resserrer notre mutuelle amitié. Pour moi, j'en atteste le Seigneur, je voudrais, malgré mon éloignement, pouvoir vous donner des marques de mon affection, vous servir en quelque chose, soit par des paroles propres à consoler, soit autrement, et telle est la faveur que je demande sans cesse à Dieu. Ce n'est pas que je regrette l'existence des cours, à laquelle j'ai volontairement renoncé dans cette ville ; mais je ne désire rien tant que de vous savoir appliquée à l'étude des saintes lettres, qui peuvent seules vous mettre en communion avec Dieu, et vous soutenir au milieu des épreuves de cette vie. Pour moi, je ne connais plus d'autres consolations ni d'autres délassements. Depuis le jour où, retirée par une paternelle disposition de la Providence, du milieu de la grande idolâtrie de l'Italie, j'ai accompagné le médecin André Grunthler, mon mari, en Allemagne, vous ne sauriez croire quel changement s'est accompli dans mon cœur. La lecture de la parole divine, qui ne m'inspirait que de la répugnance, est devenue ma joie,

mon étude, mon application continuelle. Richesses, honneurs, plaisirs, ce que j'estimais tant autrefois, me semble à peine valoir aujourd'hui une seule pensée. Oh! combien je voudrais, chère princesse, vous rendre attentive sur ce grand sujet! Rien n'est stable sur la terre; tout tombe, tout passe, et nous sommes tous appelés, selon l'expression du poëte, « à fouler les sentiers de la mort! » Ce moment suprême n'est pas éloigné; le temps s'envole; fortune, puissance, royales faveurs, rien ne peut nous sauver, si ce n'est la foi en Jésus-Christ, qui seule doit nous garantir de la condamnation et de la mort éternelle. Cette foi est un don de Dieu, et il faut la lui demander avec les plus ardentes prières. Que servirait, en effet, de savoir l'histoire de Jésus-Christ, que les démons eux-mêmes connaissent, si nous étions étrangers à *cette foi opérante par la charité*, qui nous donnera la force de confesser le Christ au milieu de ses ennemis, en nous souvenant de cette divine parole : « *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est aux cieux.* » Les martyrs furent des témoins, et l'Eglise n'en compterait pas un seul, s'ils avaient caché leur foi aux regards du monde. Et vous, chère princesse, que le Seigneur a honorée d'un si grand privilége, en vous révélant sa vérité, pouvez-vous ignorer l'innocence de ces hommes qui, tous les jours, sont condamnés à périr dans les flammes, et qui endurent de si cruels tourments pour l'Évangile de Jésus-Christ? C'est un devoir pour vous d'intercéder pour eux, de les justifier au-

près du roi, et d'invoquer leur grâce. Si vous restez muette, si vous les laissez souffrir et mourir sans défense, vous devenez complice de leurs persécuteurs. Je sais qu'en plaidant leur cause, vous pouvez provoquer la colère du roi, le ressentiment de votre époux et la fureur de vos ennemis. Mais je sais aussi qu'il vaut mieux être en butte à l'inimitié des hommes qu'à celle de Dieu, qui peut, non-seulement tuer le corps, mais abandonner l'âme au feu éternel. « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* » Cette belle déclaration doit toujours être présente à votre esprit. Oh! que je serais heureuse, si la recherche de la vraie piété et la crainte de Dieu remplissait uniquement votre cœur! Le Christ n'a-t-il pas dit : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous sera accordé.* » Souvenez-vous encore que vous êtes née dans une condition mortelle, et fermez l'oreille à ceux qui vous disent : « La vie est « courte; suivons donc les désirs de notre cœur, et « jouissons des plaisirs du monde! » Ah! plutôt écoutez cette parole de saint Paul : « *Celui qui vit selon la chair, et qui se livre aux convoitises de la chair, périra éternellement.* » Si mes lettres vous étaient agréables, je pourrais vous écrire plus au long sur ce sujet. Je pourrais aussi vous faire parvenir des livres chrétiens, si vous désiriez être instruite à l'école du Christ. C'est un profond sentiment d'amour qui me presse de vous parler ce langage. Je voudrais vous rendre participante aux biens éternels de ce règne à la gloire duquel le Seigneur a daigné m'appeler. Je le prie de vous accorder la même

faveur. Oh ! quelle sera ma joie, si j'apprends que mes prières ont été exaucées, et comme je bénirai l'auteur de toute grâce excellente ! Adieu. Heidelberg, 1er juin 1554.

A JEAN SINAPI.

J'ai reçu votre lettre, qui m'a été fidèlement remise par maître Vitus, et je n'ai pu répondre plus tôt à la précédente qui me parvint à Furstenau, lorsque j'étais encore retenue au lit par la maladie. J'acquitterai en peu de mots aujourd'hui cette double dette. Je vous remercie d'abord de tous les témoignages d'affection que vous nous prodiguez. Sachez, qu'après nos malheurs, nous avons été accueillis avec la plus rare bienveillance, et comblés de bontés et de présents, d'abord par le noble comte de Reineck, et ensuite par ses illustres voisins les comtes d'Erbach. Nous sommes arrivés depuis peu de jours à Heidelberg, où mon mari se prépare en ce moment à ses lectures publiques. J'ai été occupée, tout aujourd'hui, à l'achat des meubles qui nous sont nécessaires dans notre nouvelle demeure ; nous avons logé jusqu'à présent chez un ami. J'ai écrit à Crémer, en le priant instamment de m'envoyer une de ces pauvres femmes âgées, condamnées par la ruine de Schweinfurt à mendier leur pain de porte en porte ; j'attends sa réponse. Quant au désir que vous exprimez, mon cher Sinapi, de me confier comme auparavant votre fille Théodora, sachez que sa présence me sera très agréable,

soit comme une consolation aux peines de l'isolement, dans une ville étrangère, soit comme un souvenir de l'épouse que vous avez perdue et que j'ai tant aimée. J'aimerai Théodora comme par le passé; plus encore, puisqu'elle n'a plus de mère. Ainsi donc, si vous préférez le séjour de notre maison à celui d'une cour (auquel j'ai renoncé moi-même pour jamais), hâtez-vous de préparer son départ. Je voudrais qu'elle pût arriver ici avec Crémer, auquel j'ai confié le soin de nous procurer une servante. Qu'elle apporte avec elle un petit lit; ces meubles sont fort chers dans le pays, et nous ne pouvons, pour le moment, en acquérir un plus grand nombre. N'oubliez pas non plus ma valise, qui renferme divers objets qu'on a retrouvés à Schweinfurt, et qui m'appartiennent. Je conduirai quelquefois votre fille chérie auprès des comtes d'Erbach, dont la noblesse et la piété sont au-dessus de tout éloge. Le comte Eberard a trois filles, belles et pieuses, avec lesquelles Théodora pourra contracter une douce amitié. Préparez à la hâte tout ce qui est nécessaire pour son voyage, afin qu'elle puisse profiter de l'occasion que je vous ai indiquée, sans occasionner un retard qui me serait préjudiciable. Je réserve plus de détails pour une autre lettre. Mille remercîments pour l'envoi du Plutarque. Saluez tous vos amis, sans oublier le licencié Faye, s'il n'est plus moine. Mon mari joint ses féliciations pour vous à celles de mon frère, qui écrirait à Théodora, s'il n'était absorbé par les soins de la maison. Adieu. Heidelberg, août [1554].

A VITTORIA MORATA (1).

Ma chère sœur,

. . . .

. . . .

Il vaut mieux souffrir avec Jésus-Christ que posséder le monde entier sans lui. Posséder le Christ, tel est l'unique objet de nos désirs. Nous savons pourtant que les maux dont nous avons souffert ne seront pas les derniers, et que nous en aurons beaucoup d'autres à essuyer, tant que nous serons sur la terre. A cette heure même, nous ne sommes pas exempts de souffrir ; mais je ne demande à Dieu qu'une seule grâce, de demeurer fidèle jusqu'à la fin. Il me l'accordera, car il a promis d'exaucer toutes les prières qui lui seraient adressées. Je répands chaque jour mon âme en supplications devant lui, et il m'écoute favorablement. Il me fortifie dans mes faiblesses, et me rend également capable de résister aux adversaires de la vérité, dont le nombre se multiplie sans cesse, et à ces épicuriens du siècle qui se font de la sainteté de l'Evangile un bouclier, pour protéger leurs grossières passions. Tu le vois, ô ma sœur ! l'ennemi est partout ; Satan, le monde, le péché, telles sont les formes sous lesquelles il nous attaque continuellement. Mais il vaut mieux encore une fois souffrir avec les saints, dans ce court passage qu'on nomme la vie, que partager les

(1) La première partie de cette lettre est consacrée au récit du siége de Schweinfurt : nous l'omettons à dessein.

tourments des réprouvés, dans ces lieux où les regards sont plongés dans une éternelle nuit.

In æternam clauduntur lumina noctem!

Aussi, ma bien-aimée sœur, je te conjure de penser sérieusement à ton salut. Crains par-dessus toutes choses d'offenser celui qui a créé l'univers d'un seul mot, celui qui t'a donné l'être, qui t'a conservée et qui te comble de tous ses biens ; et ne redoute pas ces vaines puissances qui passent avec la figure du monde, et qui emploient tour à tour les menaces ou les caresses pour attirer les âmes dans leurs piéges. Que sont ces êtres d'un jour? un souffle, une vapeur, une paille légère que le feu va bientôt consumer!

Tu es trop faible, diras-tu, pour marcher dans la voie étroite qui conduit au ciel. Ah! ne te fais pas une excuse de ta faiblesse! Excuser le mal dont on souffre, c'est l'aggraver et encourir le juste châtiment de Dieu. C'est pourquoi David prie le Seigneur, dans un de ses psaumes, de ne pas lui permettre de chercher une excuse à ses péchés. Confesse donc, ô ma sœur, ta maladie à Dieu, le médecin par excellence; demande-lui les remèdes qui peuvent te guérir, et qui se trouvent dans l'amour de sa loi, dans la crainte de son saint nom. Il te fortifiera; n'est-il pas appelé le Dieu de la force? n'est-il pas toujours prêt à nous bénir, pourvu que nous implorions ses bénédictions par beaucoup de prières? Il t'écoute, quand tu le pries; il t'exauce au delà de tes vœux; il a les mains pleines de dons pour tous ceux qui le cherchent.

Garde-toi surtout, ma chère sœur, de corrompre le sens de l'Evangile et de dire : « A quoi bon prier? Si je suis au nombre des *élus*, je ne puis périr. » Ce serait tenter Dieu, qui a placé le salut dans la voie de l'obéissance et de la prière. Le mystère de l'élection est certain; le salut éternellement acquis aux élus, et dont ils trouvent le témoignage dans leur propre cœur, ne l'est pas moins; mais il n'y a pas de salut sans Christ, et sans les vertus, qui sont la couronne brillante de la foi.

..... Qu'aucun jour ne s'écoule pour toi sans une lecture de la Parole sainte, et sans une élévation de ton âme à Dieu, pour lui demander les lumières qui éclairent les sentiers d'une sainte vie! Si les devoirs que tu as à remplir auprès de ta maîtresse ne te laissent que peu de temps pour ces pieux exercices, dérobe, matin et soir, quelques instants de plus au repos de la nuit; ferme la porte de ta chambre, lis et prie. Le Seigneur nous ordonne de *chercher avant toutes choses son royaume et sa justice.* Ces devoirs accomplis, consacre tous tes soins à ta maîtresse avec cette exactitude, cet empressement, cet esprit respectueux et paisible qui conviennent à une vierge chrétienne. Dis à cette noble amie qu'elle cherche dans la philosophie chrétienne le soulagement de ses inquiétudes et le remède de tous ses maux. Encore quelques jours, et nous serons recueillis dans le port désiré. Le temps ne s'envole pas d'une aile moins rapide dans le malheur que dans la prospérité. Dis-lui encore que si ses souffrances lui paraissent plus longues et plus cruelles que celles d'autrui, elle souffre avec les

saints ; que dis-je ? avec le Christ lui-même ! Rappelle-lui que cette sainte femme dont j'ai fait mention au commencement de cette lettre, la comtesse d'Erbach, porte aussi sa croix, et une croix bien lourde de douleurs. Elle est issue d'une race royale ; elle compte des césars parmi ses aïeux, et cependant elle est satisfaite de la condition modeste qui lui est échue en partage. Elle n'a pas connu un seul jour, depuis dix-neuf ans, qui fût pour elle exempt de maux. A cette heure même, elle est couchée sur un lit de maladie, et on tremble pour ses jours ; mais son âme est soutenue par les consolations de la religion. Dieu, la mort, la vie future, voilà le sujet habituel de ses entretiens et le but de ses désirs. Souvent elle a été appelée avec son mari à exposer sa fortune et sa vie pour sa foi ; cette épreuve elle-même ne l'a pas abattue.

Oh ! ma sœur, invoque l'Eternel, en lui disant comme Moïse : « *Enseigne-moi à tellement compter mes jours, que j'en aie un cœur rempli de sagesse.* » Cherche le Seigneur tant qu'il se trouve ; prie-le sans cesse ; confie-toi à son amour. Fuis la voie des méchants, et conserve-toi pure et irrépréhensible, afin d'obtenir la couronne de justice réservée à ceux qui ont vaincu dans le combat de la foi. Salue en mon nom les dames et les jeunes filles qui sont avec toi. J'écrirai à Cherubina. Ecris-moi, toi-même, une lettre pleine de détails sur ta vie. Je ne soupire pas moins après une lettre de la noble Lavinia ; je l'aime de toute mon âme. Sa bonté, sa grâce et sa douceur sont toujours présentes à mon esprit. Je lui ai envoyé

dernièrement quelques écrits de Celio Secondo Curione; les a-t-elle reçus et lus avec plaisir? je voudrais le savoir. Adieu, Vittoria, ma sœur chérie! Grunthler et Emilio te saluent et t'embrassent tendrement. Que Dieu te donne paix et victoire! Heidelberg, 6 août 1554.

A MADONNA CHERUBINA.

Réjouissez-vous avec nous, chère Cherubina, et rendez grâces à Dieu de ce que, dans sa grande miséricorde, il nous a délivrés des périls auxquels nous avons été exposés durant quatorze mois. Il nous a nourris au sein d'une horrible famine, et il nous a fourni abondamment de quoi donner aux autres. La peste ravageait la ville; mon mari était atteint du fléau, et les signes de sa mort prochaine paraissaient avec une telle évidence que j'aurais perdu tout espoir sans le secours de la foi, dont le regard pénètre dans les secrets du monde invisible. Le Seigneur a protégé mon époux, et, par un miracle de sa toute-puissance, il l'a guéri sans remèdes; on n'aurait pu en trouver nulle part dans toute la ville. C'est ainsi qu'il m'a épargné une immense douleur, et qu'il m'a fait éprouver la vérité de ces paroles du Psalmiste : « *L'Eternel fait la volonté de ceux qui le craignent, et il exauce toutes leurs prières.* »

Vous n'ignorez pas, ma chère Cherubina, que le feu est présenté dans l'Ecriture comme l'image des grandes afflictions, témoin ce passage d'Esaïe : « *Ne crains rien,*

ô Israël, le Seigneur sera avec toi quand tu passeras au travers du feu. » C'est ainsi qu'il a été avec nous, au milieu des flammes dévorantes; et ce n'est point une similitude, mais une réalité. Les princes de l'empire et les évêques vinrent tout à coup assiéger Schweinfurt. Jour et nuit l'artillerie exerça ses fureurs sur notre malheureuse cité, et les soldats, retranchés dans nos murs, avouèrent eux-mêmes, que jamais, en aucun autre siége, un nombre si prodigieux de coups de canon n'avait été tiré en un seul jour. Dieu, dans sa bonté, semblait vouloir inviter la ville à la repentance, et il veilla fidèlement sur son peuple, car il ne laissa périr aucun de ses enfants. Il montra sa puissance en maîtrisant, pendant une année, la fureur de nos ennemis. Ils n'entrèrent dans la ville que par trahison; et, malgré les ordres de l'empereur, ils la pillèrent, et y mirent le feu. Nous échappâmes miraculeusement à l'incendie, par le conseil d'un soldat et par un effet de la miséricorde de Dieu. Mon mari tomba deux fois entre les mains des ennemis. Quelle ne fut pas alors ma douleur! Si j'ai prié ardemment en ma vie, ce fut bien cette fois! Dans l'angoisse de mon cœur, je poussai d'inexprimables gémissements. Je criai au Seigneur, dans ma détresse : « Aide-moi! aide-moi! pour l'amour de ton nom; » et je ne cessai de le prier, jusqu'à ce qu'il m'eût rendu mon mari! J'aurais voulu que vous vissiez l'état pitoyable auquel j'étais réduite; les cheveux épars, les vêtements en lambeaux, les pieds déchirés, à peine revêtue d'une chemise. On nous avait complétement dépouillés. En

fuyant j'avais perdu mes souliers, et il nous fallait courir, en suivant les rives du fleuve, sur les pierres et le gravier. A chaque pas, je m'écriais : « Je n'en puis plus ! « je suis morte! Seigneur, si tu veux me sauver, com- « mande à tes anges de me porter sur leurs ailes, car « autrement je ne puis plus me soutenir ! » Je m'étonne encore, quand je pense que je pus faire dix milles, cette nuit-là. J'avais été malade tout le jour précédent ; j'étais frêle et souffrante, et l'excès de la fatigue me causa une fièvre que je ne cessai d'éprouver durant tout le voyage. Le Seigneur eut pitié de notre détresse : il nous envoya quinze écus d'or par la main d'un personnage inconnu, et il nous conduisit ensuite auprès d'une noble famille, qui nous vêtit et nous reçut honorablement. Nous arrivâmes enfin dans cette cité d'Heidelberg, où mon mari a été nommé professeur de médecine ; nous sommes maintenant établis, et nous avons un ménage presque aussi complet qu'à Schweinfurt.

Je vous donne tous ces détails, ma chère Cherubina, afin de vous porter à bénir Dieu qui n'abandonne jamais les siens dans l'angoisse ; afin aussi de vous préparer, si cela était nécessaire, à souffrir quelque chose pour la vérité. Nous devons être conformes à l'image du Christ, et il faut souffrir avec lui pour régner avec lui. La couronne est le prix d'un combat. Sans doute vous êtes faible pour le soutenir, comme, hélas! je le suis moi-même ; mais le Seigneur me fortifie, quand je l'invoque. Allez au Christ ! *Il ne brise point le roseau agité*, c'est-à-dire la conscience inquiète et tremblante ; il la rassure par

de douces promesses; il la console, et il appelle à lui tous ceux qui marchent courbés sous le fardeau de leurs péchés. *Il n'éteint pas non plus le lumignon qui fume,* c'est-à-dire l'âme faible et naissante à peine à la foi; il lui communique sa force divine. N'est-il pas nommé le Fort, le Géant, non-seulement parce qu'il a vaincu le démon, le péché, l'enfer et la mort, mais parce qu'il remporte tous les jours de nouvelles victoires, dans ses membres, c'est-à-dire dans ses disciples?

Voilà pourquoi l'Ecriture nous invite sans cesse à prier, en nous promettant que nous serons exaucés: c'est afin que, dans tous nos maux, nous allions au céleste médecin. Celui qui fortifiait David, nous fortifiera aussi nous-mêmes; mais il veut qu'on le prie, qu'on médite sa loi, qu'on se nourrisse de sa sainte parole. Le corps s'affaiblit quand il est privé de nourriture; il en est de même de l'âme, privée de son céleste aliment. Ainsi donc, ma chère Cherubina, soyez continuellement en oraison; lisez l'Ecriture, en votre particulier; lisez-la encore avec la signora Lavinia et avec Vittoria. Exhortez ma sœur à la piété, priez avec elle, et il vous sera donné de vaincre le monde par votre foi, de ne commettre aucune action contraire à la conscience. Pensez-vous que Dieu soit trompeur comme l'homme! qu'il se démente lui-même, quand il a fait cette déclaration: *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous sera accordé.* S'il nous abandonne, c'est que nous sommes pauvres, misérables et nus, et que nous ne croyons rien avoir à lui demander.

Priez pour nous, ô ma chère Cherubina, et priez aussi comme je le fais, pour tous nos frères d'Italie! Que le Seigneur nous rende capables de le confesser courageusement, au milieu de cette génération corrompue et perverse! La parole de Dieu est ici méprisée, et il est à peine un petit nombre d'âmes qui lui rendent l'hommage qui lui est dû. L'erreur et la vérité se mêlent dans cette cité, comme autrefois dans Samarie. Je voudrais cependant attirer ma mère auprès de moi; mais, hélas! la guerre est partout, et il faut se consoler de toutes les séparations d'ici-bas, par l'espoir de l'éternelle réunion dans l'autre vie.

Je veux vous raconter, ma chère Cherubina, un miracle dont j'ai été témoin au milieu de nos tribulations. Nous avons trouvé un asile à la cour de plusieurs seigneurs, qui exposent courageusement leur vie et leurs biens pour la cause de l'Evangile. Ils vivent si saintement que j'en suis ravie de surprise et d'admiration. Le comte d'Erbach entretient des prédicateurs dans sa ville, et il se rend toujours le premier à leurs prédications. Chaque jour, avant le repas du matin, il réunit autour de lui les membres de sa famille et les domestiques de sa maison. Il lit un fragment d'une épître de saint Paul, puis il s'agenouille avec toute sa cour, et il prie. Il visite ensuite chacun de ses sujets, dans leur demeure, s'entretient familièrement avec eux, et les exhorte à la piété, car il est, dit-il, responsable de leur salut devant Dieu. Oh! combien je voudrais que tous les princes et les seigneurs fussent semblables à celui-ci!

Que Dieu nous augmente la foi, ma chère Cherubina, et qu'il nous fasse croître dans sa connaissance! La vie chrétienne est un chemin où nous devons marcher sans cesse, sans nous arrêter jamais, comme si nous avions atteint le but, c'est-à-dire la perfection. Emilio est bien portant, et son cœur s'ouvrira, je l'espère, à la crainte de Dieu. Il assiste volontiers aux prédications, et il étudie avec ardeur la parole sainte. Je prie sans cesse pour lui et pour toute notre maison. Mon mari, mon frère et moi, nous vous saluons de tout notre cœur. Adieu.

Heidelberg, ce 8 août 1554.

P. S. — Si la signora Lavinia veut m'écrire, elle en trouvera facilement les moyens. La ville que nous habitons est célèbre dans toute l'Allemagne, à cause de la cour et de l'académie.

Votre Olympia.

A LAVINIA DE ROVÈRE

Je ne saurais assez m'étonner, noble Lavinia, de n'avoir reçu de toi qu'une seule lettre depuis ton départ de Ferrare, si cette guerre funeste qui s'est déchaînée si longtemps sur nos têtes, ne semblait t'excuser. Comment douter d'ailleurs de ton amitié, que je sais égale à la mienne? Pour moi, je n'ai pas cessé de t'écrire malgré tous nos maux. Je t'ai envoyé un dialogue, ainsi que divers ouvrages composés par des hommes pieux; mais je n'ai pu obtenir en retour une seule

lettre de toi. J'ai appris seulement ton retour à Ferrare par une lettre des miens, auxquels j'avais demandé de tes nouvelles. Je te conjure donc, au nom de l'amitié qui nous unit depuis tant d'années, de dissiper par quelques mots les inquiétudes que me cause un si long silence, et tu le pourras d'autant plus aisément que nous sommes aujourd'hui fixés dans une cité moins obscure, où nous ne serions probablement jamais venus, si nous n'avions été poussés de ce côté par la fureur de la tempête. Tu pourras juger de sa violence et de l'étendue de nos malheurs, par la lecture de mes lettres à Celio Secundo Curione. Je n'ai pas jugé nécessaire de t'écrire sur le même sujet, dans la pensée que tu étais déjà instruite de mes dernières épreuves, et que désormais te ne te croirais plus seule à souffrir. Crois-moi, chère Lavinia, il n'est personne au monde qui ne soit exposé à toutes sortes de douleurs, s'il veut vivre selon la piété. Nous sommes étrangers et voyageurs sur la terre; mais nous ne pouvons éviter les piéges de l'esprit du mal tendus partout sur nos pas. L'adversaire de nos âmes, comme le souci rongeur du poëte, suit le marin sur son vaisseau, et monte en croupe derrière le cavalier. Il faut prier sans relâche, afin de ne pas succomber dans la lutte, et d'obtenir la couronne de vie. Prie donc sans cesse; lis avec ardeur les saintes Écritures, et détourne tes pas de la voie des méchants dont le nombre se multiplie de jour en jour. Que la parole de Dieu soit la règle de tes actions, et la lampe qui éclaire tes sentiers; tu ne trébucheras point dans ta route.

Applique-toi à la crainte de l'Éternel, qui peut tuer à la fois le corps et l'âme, et ne crains pas ces êtres d'un jour, dont l'existence est semblable à une ombre, à une herbe qui se fane, à une fumée. Sois grande et forte, ô mon amie; les maux les plus cruels doivent être faciles à supporter, s'ils sont de courte durée. Ici la guerre promène partout ses fureurs, et les saints sont exposés à toutes sortes de tribulations. L'Angleterre elle-même repousse sans pitié nos frères, et la puissance du démon ne connaît plus de bornes. Mais toutes ces épreuves doivent nous combler de joie, parce qu'elles présagent le jour glorieux et prochain où nous jouirons tous ensemble des félicités du ciel. C'est assez ici-bas de nous saluer par des lettres, et de nous contempler en esprit!... Je te recommande ma sœur avec de telles instances, que je ne saurais y rien ajouter. Je te la recommande, non pour que tu la combles de richesses et d'honneurs, mais pour que tu partages avec elle un trésor sans prix, la science du Christ. La figure de ce monde passe! Adieu, ma chère Lavinia. Mon mari et mon petit frère te saluent. Heidelberg, 1er septembre 1554.

A VERGERIO (1).

Très excellent Vergerio,

Je n'aurais pas si longtemps attendu pour répondre à vottre lettre, si je n'en avais été détournée

(1)Paolo Vergerio, un des missionnaires de la Réforme dans la Suisse

par une maladie grave dont je ne suis pas encore entièrement remise aujourd'hui. Cependant je ne veux plus différer d'accomplir ce devoir; il me tarde trop de vous écrire, depuis que j'ai lu les ouvrages dans lesquels vous prenez en main la défense de la vérité avec tant d'ardeur. Je ne doutais pas de votre zèle à soutenir la cause de l'Eglise, mais je n'osais vous demander ce témoignage, retenue par je ne sais quel sentiment de timidité. Il me semblait que je ne pouvais vous écrire la première, sans m'exposer au reproche de présomption et d'orgueil; je suis heureuse, maintenant, de pouvoir, grâce à votre lettre, vous parler en toute liberté. Je vous remercierai d'abord du don si gracieux de vos livres, et puis je vous adresserai une prière que je n'osais vous présenter auparavant. Puisque telle est votre ardeur pour la propagation de la vérité, ne pourriez-vous pas traduire en italien le catéchisme du docteur Martin Luther, déjà traduit de l'allemand en latin? Il vous suffira de lire ce livre, pour juger de l'immense profit qu'en retireraient nos compatriotes, mais particulièrement la jeunesse de nos écoles. C'est pourquoi j'ose vous prier, au nom de Jésus-Christ, et par amour pour nos frères d'Italie, qui ont droit à tous les sacrifices de notre part, d'entreprendre ce

italienne. Issu d'une famille distinguée de l'Istrie, il étudia sucessivement le droit et l'éloquence, fut envoyée comme légat, en Allemagne, par le pape Clément VII, devint évêque d'Istria en 1536, et adopta, en 1540, les doctrines luthériennes qu'il propagea dans son diocèse. Obligé de quitter l'Italie, il se retira dans le pays des Grisons. Il mourut à Tubingue en 1565.

travail. Je n'ignore pas qu'il s'est élevé une grande division entre les Eglises chrétiennes sur les sacrements. Mais ces tristes discordes s'évanouiraient bientôt, si les hommes avaient plus en vue la gloire du Christ et le salut de son Eglise, dont le secret est dans l'union de tous ses membres. Je reviens donc au sujet de ma lettre, et je vous rappelle encore une fois que vous rendriez un éminent service à l'Italie, en la dotant du catéchisme de Luther. Je désire tant obtenir de vous cette faveur, que je vous la demande encore de toutes les forces de mon âme.

La nouvelle que vous m'annoncez au sujet de la duchesse de Ferrare, m'était parvenue au mois de décembre dernier, par une lettre d'un personnage pieux de cette ville. Je m'afflige, sans m'en étonner, de la chute de cette princesse que j'ai appris à connaître en d'autres temps (1). Je m'étonne davantage de la triste défection de plusieurs autres. Ma mère est restée ferme au milieu de l'orage. Gloire soit à Dieu, à qui en revient tout l'honneur! Je la conjure de sortir, avec mes sœurs, de cette Babylone, pour venir me rejoindre dans ce pays. Mon mari vous rend grâces de l'offre que vous lui faites de vos services; son cœur est pour vous tout ce qu'il doit être. Je me joins à lui pour vous prier de ne point laiser échapper l'occasion

(1) Ce jugement, prononcé dans l'exil, est trop sévère. Les longues persécutions domestiques qu'eut à souffrir la duchesse, lui arrachèrent un acte de faiblesse. Mais ses courageuses résistances avaient prouvé la sincérité de sa foi, dont elle donna d'ailleurs des preuves éclatantes pendant les dernières années de sa vie.

favorable de venir nous voir. Cette visite ne fera ici que des heureux. Adieu. Heidelberg, 1555.

A MADONNA CHERUBINA (1).

Ma chère Cherubina,

Je veux ajouter quelques lignes à la lettre que je vous ai déjà écrite, pour vous exhorter à demander des forces au Seigneur, afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne vous entraîne pas à offenser notre gracieux Rédempteur; afin aussi qu'il vous rende capable de confesser son nom, selon sa volonté, au milieu de cette génération perverse, et de vous souvenir toujours de ces paroles de David: « *Je hais l'assemblée des pécheurs, et je ne m'assiérai pas dans la compagnie des méchants.* » Je suis trop faible, direz-vous, pour me séparer d'eux. Oh! pensez-vous que tant de saints et de prophètes, tant de martyrs, même de nos jours, sont restés inébranlables par leur propre vertu, et que ce n'était pas Dieu qui leur donnait des forces? Considérez donc que ceux-mêmes dont l'Ecriture a rapporté la faiblesse, ne sont pas toujours restés faibles. Le reniement de saint Pierre ne nous est point donné comme un exemple à imiter; mais il sert à nous faire comprendre la miséricorde infinie du Christ, et à nous montrer notre fragilité, sans pour

(1) Cette lettre est insérée dans l'*Histoire de la Réforme en Italie*, par Maccree, dont nous reproduisons la traduction.

cela l'excuser. Il se releva bientôt de sa faiblesse, et sa force devint si grande, qu'il se réjouit de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. Ces considérations doivent nous porter à recourir au médecin céleste par la prière, quand nous sentons notre infirmité, et à le conjurer de nous donner de la force. Pourvu que nous le priions, il sera fidèle à tenir sa promesse; ce qu'il demande de nous, c'est que nous ne restions pas oisifs et inutiles, mais que nous nous exercions sans relâche avec cette armure dont parle saint Paul, dans son sixième chapitre aux Ephésiens. Nous avons un ennemi puissant qui ne connaît point le repos, et Christ nous a enseigné par son exemple que c'est par la prière et par la parole de Dieu que nous devons en triompher. Ainsi donc, par l'amour du Christ qui vous a rachetée de son précieux sang, je vous conjure d'étudier assidûment les saintes Ecritures, en suppliant le Séigneur de vous mettre en état de les comprendre. Voyez combien de fois et avec quelle ardeur le grand prophète David adresse à Dieu cette prière: « Seigneur, éclaire-moi; fais-moi connaître tes voies; renouvelle en moi un cœur pur. » Nous, au contraire, nous nous dispensons d'étudier et de lire. Paul, cet illustre apôtre, disait aux Philippiens qu'il ne comprenait pas encore, mais qu'il étudiait toujours. Nous devons avancer de jour en jour en la connaissance du Seigneur; prier continuellement avec les apôtres, afin que notre foi s'accroisse, et dire avec David: « Soutiens mes pas dans tes voies. » Nous devons confesser notre faiblesse, au lieu de l'excuser toujours et de né-

gligér ainsi les remèdes que Jésus-Christ nous a prescrits, savoir : la prière et sa parole. Pensez-vous qu'après avoir tout fait, tout enduré pour l'amour de vous, il ne remplisse pas ses gracieuses promesses en vous accordant la force que vous lui demanderez? S'il n'avait pas eu intention de vous l'accorder, il ne vous aurait point engagée, par des assurances si multipliées, à la demander. Pour vous ôter toute espèce de doutes à cet égard, il a juré que vous obtiendriez toutce que vous demanderiez au Père en son nom. Et il ne dit pas qu'il vous donnera telle ou telle chose, mais bien tout ce que vous solliciterez; et saint Jean déclare qu'il nous enverra tout ce que nous demanderons en conformité avec la volonté de Dieu. N'est-il donc point conforme à cette volonté, que nous implorions la foi et le courage dont nous avons besoin pour pouvoir le confesser? Ah! combien nous sommes tièdes et prêts à nous excuser nous-mêmes!

Découvrons notre mal au médecin, afin qu'il nous guérisse. N'est-ce donc pas la fonction spéciale du Christ que de nous laver de nos iniquités, et de détruire le péché? Frappez, frappez et l'on vous ouvrira. N'oubliez jamais qu'il est tout-puissant, et qu'avant que votre heure arrive, nul ne pourra faire tomber un cheveu de votre tête, car Celui qui est en nous est plus grand et plus fort que le monde. Ne vous laissez pas influencer par ce que fait le plus grand nombre; mais par ce qu'ont fait et ce que font encore aujourd'hui les saints. Que la parole du Seigneur soit une lampe qui guide

vos pas, car si vous ne la lisez point, si vous ne l'écoutez point, vous trouverez bien des pierres d'achoppement dans le monde. Je vous prie de lire cette lettre à Vittoria, de l'exhorter par vos préceptes et par vos exemples à honorer et à confesser Dieu; lisez aussi avec elle les saintes Ecritures. Le Seigneur sait que je vous adresse ces exhortations par un véritable intérêt pour votre salut; j'espère donc que vous les recevrez dans les mêmes dispositions. Je prie Dieu de vous éclairer et de vous fortifier en Jésus-Christ, de vous faire triompher de Satan, du monde et de la chair, et obtenir la couronne qui n'appartient qu'à ceux qui ont vaincu. Je ne doute nullement qu'en suivant mes conseils, vous ne sentiez la force du Seigneur venir en vous. Ne considérez pas que ce n'est qu'une femme qui vous parle, et soyez assurée que Dieu, parlant par ma bouche, vous invite doucement à vous rapprocher de lui. Toutes les fausses opinions, toutes les erreurs, toutes les disputes viennent uniquement de ce que nous ne mettons pas assez de soin à étudier les Ecritures. David dit : « *Ta loi m'a rendu plus sensé que tous mes ennemis.* » N'écoutez pas ceux qui, au mépris des commandements de Dieu, et des moyens qu'il a employés pour leur salut, disent : Si nous sommes prédestinés, nous serons sauvés, sans qu'il soit nécessaire de prier ou d'étudier la Bible. Celui qui est de Dieu ne proférera jamais un tel blasphème; il cherchera à plaire au Seigneur et évitera de le tenter. Le Seigneur nous a fait l'honneur et la grâce de nous parler, de nous

instruire et de nous consoler par sa parole ; mépriserions-nous un trésor d'un si haut prix? Il nous invite à nous approcher de lui par la prière, et nous, sans profiter de l'occasion qui nous est offerte, sans sortir de notre inaction, nous nous occupons à discuter sur les conseils secrets de Dieu. Profitons des remèdes qu'il nous a prescrits, et montrons par là que nous sommes des enfants d'obéissance et de prédestination. Lisez et voyez comment Dieu veut qu'on honore sa parole : *La foi*, dit Paul, *vient de l'ouïe, et l'ouïe de la parole de Dieu.* » La charité et la foi s'attiédiront bientôt, je vous assure, si vous demeurez inactifs. Ce n'est pas assez d'avoir commencé, nous dit Jésus-Christ, il faut persévérer jusqu'à la fin. « *Que celui qui est debout*, dit Paul, *prenne garde de tomber !* » Je vous conjure par l'amour de Jésus-Christ de ne point vous borner aux maximes des hommes, mais de vous conduire par la parole de Dieu : qu'elle soit la lampe de vos pieds, autrement Satan pourra vous égarer dans une multitude de voies. Faites part en même temps de ces conseils à ma sœur. Ne considérez jamais qui vous parle, mais examinez si ce qu'on vous dit vient de Dieu ou de l'homme. Si ce sont les Ecritures et non l'autorité de l'homme qui vous servent de règle, vous ne manquerez pas de rencontrer le sentier du devoir. Demandez, cherchez, frappez et l'on vous ouvrira. Approchez-vous de l'époux céleste, contemplez-le dans le miroir fidèle et resplendissant de la Bible, où brille toute la science dont vous avez besoin. Fasse le ciel, pour la gloire du

Christ, que je ne vous aie pas inutilement écrit! La rédaction de cette lettre a redoublé mes douleurs de poitrine, mais je donnerais volontiers ma vie pour vous être utile, à vous et aux autres, dans les choses du salut. Un mot seulement pour me faire connaître l'état de votre santé.

Votre OLYMPIA.

A GIOVANNI INFANZIO.

Philothée m'a transmis vos salutations, et je ne puis m'abstenir, en retour de vos bontés pour moi, de vous écrire ces quelques mots, malgré la maladie qui ne cesse pas de m'affliger depuis votre départ. Vos livres et vos lettres m'ont été très agréables. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je n'aurais pas tant tardé à le faire, si, comme je l'ai dit déjà, la maladie ne m'en avait ôté la liberté. C'est en effet sur un lit de douleur que votre lettre m'est parvenue, et je n'ai pu encore éprouver de soulagement. J'ignore quel sera mon sort. Je me remets avec une entière confiance aux mains de Dieu, et je désire mourir pour être avec le Christ. Je ne puis en dire davantage, à cause de la fièvre qui me consume sans relâche. Adieu. Priez Dieu pour moi. Mon mari vous salue. Saluez en mon nom ces Italiens qui m'ont adressé leurs salutations dans votre lettre. [Juillet 1555.]

A CELIO SECONDO CURIONE.

Ne vous étonnez pas, cher Celio, du long silence que j'ai gardé à votre égard. La cause en est dans le mal qui me consume, et dont vous pourrez juger la violence, quand je vous dirai que j'ai été privée de tout sentiment durant ces derniers jours. Je puis ajouter avec une entière vérité que Dieu m'a retirée comme du fond des enfers, et que j'ai cru, selon l'expression du poëte, « descendre au séjour des morts et contempler les sombres demeures. » Je commence à peine à revivre aujourd'hui et à éprouver un peu de soulagement. Je veux néanmoins essayer, malgré mon extrême faiblesse, de vous écrire une petite lettre, en témoignage du regret que nous ressentons de ne pouvoir reconnaître dignement les dons que vous nous avez faits. Dites-le à Hérold, en le remerciant de notre part, ainsi que les hommes excellents qui nous ont offert de si beaux ouvrages. La mémoire de leur bonté ne s'effacera jamais de nos cœurs. La peste répand ici l'épouvante. Presque tous les habitants ont déserté la ville. Le fléau n'a fait pourtant, jusqu'à ce jour, que peu de victimes. Nous resterons ici pour vivre ou pour mourir. Notre sort est entre les mains de Celui auquel nous remettons toutes choses avec une entière confiance. Mon mari vous salue. Saluez aussi de ma part votre épouse chérie et vos enfants. Ayez soin de votre santé. Adieu. Heidelberg. 1555.

II

ANDRÉ GRUNTHLER A CELIO SECONDO CURIONE.

Cher et savant Celio,

Voyez par combien d'épreuves le Seigneur me fait passer, lui qui, après m'avoir rendu témoin de la ruine de ma patrie, de la perte de mes biens, de la mort de mes amis et de presque tous mes proches, vient de m'ôter encore une épouse chérie, dont la présence pouvait seule me consoler de tout ce que j'ai perdu. Ce dernier malheur, le plus grand de tous, pareil à la vague qui couvre le naufragé, me plonge dans un abîme où rien ne peut adoucir l'amertume de mes maux. Elle a quitté ce monde avec joie, ravie de je ne sais quelle allégresse de la mort qui allait la transporter des angoisses de cette vie au sein de l'éternelle félicité. Le souvenir du temps si heureux et si doux que nous avons passé l'un avec l'autre, n'admet aucune consolation. Elle a vécu avec moi un peu moins de cinq années, et jamais âme plus noble, plus candide, plus sainte n'a brillé sur la terre. Que dirai-je de son savoir, de son admirable piété? Je ne crois pas avoir besoin de la louer devant vous; elle vous était assez connue. Je ne veux

pas ressembler d'ailleurs à ceux qui louent outre mesure leur propre bien. Je laisse le soin de faire son éloge aux hommes doctes et lettrés, parmi lesquels il s'en trouvera plusieurs, je n'en doute pas, qui voudront payer un juste tribut à sa mémoire, par leurs vers ou par leurs discours. J'y joindrai l'offrande de mes larmes, quand la douleur les laissera enfin couler. Celle que j'éprouve est d'une telle nature, ou plutôt d'un tel excès, que je ne puis pas même pleurer. Mon âme, comme anéantie sous le choc de tant de calamités, ne peut plus même être sensible à de nouveaux coups. Elle demeure plongée dans une muette stupeur. J'essayerai cependant, si je puis en trouver la force, de vous raconter en peu de mots ses derniers instants, et de satisfaire ainsi un pieux désir de votre cœur. Peu d'heures avant sa mort elle se réveilla d'un court sommeil, et sourit comme à je ne sais quelle ineffable vision. Je m'approchai d'elle, et je lui demandai la cause de ce sourire si plein de douceur : « Je voyais, « dit-elle, en rêve, un lieu éclairé de la plus brillante « et de la plus pure lumière. » Son extrême faiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage. « Courage, ô « ma bien-aimée, lui répondis-je, tu vivras bientôt « dans le sein de cette lumière si pure. » Elle sourit de nouveau, et de la tête fit un léger signe d'assentiment. Un peu après elle dit : « Je suis heureuse, en« tièrement heureuse ; » et elle cessa de parler, jusqu'au moment où sa vue commença de s'obscurcir. « Je « ne vous vois presque plus, dit-elle alors, ô mes bien-

« aimés, mais les lieux qui m'environnent me semblent « parés des plus belles fleurs! » Ce furent ses dernières paroles. Un instant après elle parut comme ensevelie dans un paisible sommeil, et elle exhala le dernier soupir. Elle avait souvent répété, durant ses derniers jours, qu'elle ne désirait rien tant que de mourir pour être avec le Christ. Elle ne cessait pas de repasser, dans les intervalles de repos que lui laissait la violence de la maladie, les bienfaits de son Sauveur. Elle le bénissait tout particulièrement d'avoir détourné son âme des voluptés du monde, et d'y avoir allumé le saint désir de la vie éternelle. Elle n'hésitait pas dans tous ses discours à se donner le nom d'enfant de Dieu. Rien ne l'affectait plus péniblement que les consolations terrestres, et les vœux que l'on exprimait quelquefois auprès d'elle, pour son heureuse guérison. « Dieu, di« sait-elle alors, m'a tracé une carrière courte, mais « remplie d'épreuves et de tribulations. Maintenant « que je touche au terme de ma course, pourrais-je « désirer de retourner sur mes pas? » Un homme pieux lui demanda en ce même temps si sa conscience ne lui adressait aucun reproche; elle répondit: « Le démon « n'a pas cessé un seul jour, depuis sept ans, de tra« vailler à me détourner de la vraie foi; mais il me « semble aujourd'hui qu'il a perdu tous ses traits. Je « ne trouve dans mon cœur que la paix de Jésus« Christ. » Il serait trop long d'énumérer les paroles pieuses, saintes et touchantes qu'elle prononça avec une constance invincible, et qui nous pénétrèrent d'ad-

miration. Elle mourut le 26 octobre, à quatre heures de l'après-midi, âgée de moins de vingt-neuf ans.

Elle avait reçu votre lettre à l'époque du dernier marché de Francfort, et malgré son extrême abattement, elle voulut y répondre de sa propre main. Elle fit un peu plus tard quelques changements à sa lettre, et ne pouvant la recopier, à cause de sa faiblesse, elle me chargea de ce soin. Je vous envoie cette page, présage de sa mort prochaine, avec plusieurs psaumes traduits en grec, et un petit nombre de poésies qu'elle avait composées. Elle vous avait écrit déjà, quand je lui rappelai le nom de votre illustre ami Boniface Amerbach : « Tu sais, me répondit-elle, que je lui ai « écrit par Hérold, et que je n'ai pas encore reçu sa « réponse. Je n'ai rien à ajouter à cette lettre... et « d'ailleurs il serait trop tard ! Quand tu écriras à Ce- « lio, charge-le de saluer très affectueusement Amer- « bach en mon nom. »

Je garde toujours son frère Emilio avec moi. Mais je crains qu'il ne fasse peu de progrès, parce que j'ai peu de temps à lui donner, et parce qu'il n'a plus de condisciples pour exciter son émulation. Nos écoles sont désertes. Si vous pensiez, cher Celio, qu'il lui fût plus avantageux d'être auprès de vous, je l'aiderais selon mes ressources, et je serais trop heureux de le voir marcher sur les traces de sa sœur qui a été jusqu'à présent son unique institutrice. J'attendrai votre avis sur ce sujet. Une autre pensée me préoccupe vivement à cette heure : comment annoncer à ma belle-mère une

si triste nouvelle? Cette femme vénérable, déjà éprouvée par tant d'autres afflictions, sera écrasée de ce dernier coup. C'est là ce qui me fait désirer que vous, ô Celio, dont je connais l'éloquence et la piété, vous la prépariez par une lettre à recevoir un message aussi douloureux. Je vous le demande à regret, mais que faire? et quel autre que vous charger de cette mission? Je voudrais pouvoir vous rendre quelque bon service en retour, et je m'y emploierais en toute simplicité, mais de tout mon cœur. Je n'ai pas encore lu vos livres : je n'avais, vous le comprenez, qu'une seule pensée, lorsque mon épouse chérie était couchée sur son lit de douleur. Je commencerai cette lecture aussitôt que j'en aurai la force. Je m'appliquerai surtout à méditer votre traité sur le *Règne de Dieu*, dont j'espère retirer quelque remède à mes maux. Je vous salue, cher Celio, ainsi que ceux que vous aimez. Soyez tous plus heureux que moi! Adieu. Heidelberg, 20 novembre 1555.

CELIO SECONDO CURIONE A LUCREZIA MORATA.

Si je vous ai écrit trop rarement, Lucrezia, vous que j'aime comme une sœur, c'est par un triste effet de la rigueur des temps, et non par oubli de vos bontés passées. Je me souviens toujours des bons offices que vous m'avez rendus, du vivant de Fulvio votre mari, lorsque votre toit me servait d'asile. Aussi n'ai-je jamais cessé, en raison de notre ancienne amitié, et malgré notre sé-

paration, de prendre part à tous les événements de votre vie, heureux de vos prospérités et triste de vos épreuves. J'étais encore dans le deuil de la mort de Fulvio que j'avais si tendrement aimé, quand la nouvelle du mariage d'Olympia avec un jeune médecin très instruit, André Grunthler, m'apporta le plus vif contentement. Je me réjouissais de voir une jeune fille, aussi savante que distinguée, unie, par la faveur du ciel, à un jeune homme digne d'elle. Plus tard, lorsqu'ils se rendirent tous deux en Allemagne, elle m'écrivit en invoquant pieusement auprès de moi la mémoire de son père, et je ne cessai pas depuis lors de cultiver son amitié, n'honorant de ce nom que les affections qui se transmettent des pères aux enfants, et qui sont éternelles. Nos relations se resserrèrent de plus en plus ; elle m'écrivait comme à un père ; je lui écrivais comme à la plus tendre des filles, ainsi que nos lettres peuvent le témoigner. La nouvelle de la catastrophe de la ville libre de Schweinfurt me plongea dans une mortelle angoisse, en me faisant craindre qu'Olympia n'eût succombé avec son mari et votre fils Emilio, sous les ruines de cette cité. La mort est toujours la mort, de quelque façon qu'elle arrive ; mais celle qui tranche le cours de la vie par un coup violent et soudain inspire plus d'horreur. Il faut en excepter toutefois la mort des martyrs, qui se dévouent en sacrifice à la cause de la vérité, et dont le sort est si digne d'envie. La mort du juste qui exhale paisiblement son dernier soupir dans les bras de ceux qui lui sont chers, égale presque celle

des martyrs; car elle est moins une mort qu'un doux adieu, et un départ assuré pour le ciel. Mais, qu'ai-je dit? ô Lucrezia, et n'est-il pas vrai, que le jour où vous vîtes s'éloigner Olympia, son mari et son frère encore enfant; le jour où ces bien-aimés arrachés de votre sein durent entreprendre un long voyage sur une terre étrangère, cette séparation fut pour vous comme une messagère de la mort? Ah! votre cœur dut se briser à la pensée que vous ne reverriez peut-être plus ici-bas cette fille, objet de tant d'affections, et vous pleurâtes d'avance comme perdue celle que la destinée condamnait à vivre si loin de vous! Plus tard, en apprenant la ruine lamentable de la patrie de votre gendre, vous versâtes des larmes sur le sort de ceux que vous aimiez, comme s'ils n'étaient déjà plus; et, à cette heure même, si l'un d'eux venait à quitter cette vallée de misères, vous n'éprouveriez pas, en recevant cette nouvelle, une douleur plus poignante que celles que vous avez tant de fois ressenties à cause d'eux. Est-il rien, en effet, chère Lucrezia, de solide sur l'arène mouvante de ce monde, rien qui soit digne d'occuper les désirs du chrétien? Pour moi, je n'estime plus aucune des choses qui excitent l'admiration des hommes : fortune, dignités, grâce, jeunesse. Mon unique vœu est de quitter ce monde pour être avec Jésus-Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. Tels étaient aussi, je vous assure, les sentiments de votre fille, comme ses lettres m'en ont souvent fourni le témoignage. Le Seigneur a répondu enfin à ses soupirs, et il l'a reçue, non des bras

maternels (elle s'en était depuis longtemps détachée, comme un fruit mûr de l'arbre qui l'a nourri), mais des bras du plus tendre des époux, pour la transporter dans la gloire du ciel, parmi les biens seuls dignes de ce nom, qu'elle avait toujours souhaités. Si nous ne regardons qu'à nous, nous ne saurions trop nous affliger de l'avoir perdue ; mais si nous comparons les félicités dont elle jouit avec les misères de cette vie, nous trouverons dans cette comparaison un sujet de consolation pour nous, un sujet d'action de grâces pour elle. Pleurer outre mesure un être chéri n'est pas le propre d'une âme désintéressée, mais d'une âme qui se recherche elle-même dans ses affections. Cette Olympia que nous avons aimée n'est par morte ; elle vit avec Jésus-Christ, immortelle et bienheureuse, recueillie, après les orages de sa destinée, dans le port d'un éternel repos. Elle vit, elle vit dans le ciel, chère Lucrezia, et elle vivra sur la terre tant que les générations humaines s'y succéderont. Elle vivra dans l'impérissable image des écrits qu'elle a laissés, dans la mémoire des hommes savants de tous les âges. La vie n'est pas seulement ce frêle souffle qui anime un corps d'argile : c'est cette existence glorieuse qui s'associe à la durée des siècles, qui se renouvelle avec les générations, qui se perpétue au delà du temps dans l'éternité. Ainsi donc, chère Lucrezia, daignez écouter la voix de la sagesse et de la piété qui parle à votre cœur, en soumettant librement votre volonté à celle de Dieu, en acceptant l'arrêt de la nature qui nous a créés mortels ; en

payant, dans une mesure juste et sainte, un tribut de regrets à la mémoire de votre fille, de celle que nous honorerons toujours dans ses parents, et dont le souvenir nous rendra l'Italie encore plus chère. Les talents d'Olympia, son savoir, sa piété, sa grâce et sa foi, seront célébrés à jamais par la bouche des hommes. Que ces pensées modèrent votre légitime douleur, et vous empêchent de verser plus de larmes qu'une mère chrétienne ne doit en répandre! Adieu. Bâle, 1er janvier 1556.

CELIO SECONDO CURIONE A ANDRÉ GRUNTHLER.

Les paroles me manquent pour exprimer la douleur que m'a fait éprouver la lecture de la lettre, par laquelle vous m'annoncez la mort de celle que j'aimais d'un sentiment unique et presque religieux, tant à cause de la mémoire de son noble père, qu'à cause des beaux talents et de l'admirable piété dont elle était ornée. Je sais tout ce qu'était votre affection pour elle, ce qu'elle est aujourd'hui encore envers cette mémoire chérie, et l'inexprimable déchirement que vous a causé ce départ. Mon affection pour Olympia différente de la vôtre, n'est pas moindre cependant: vous pleurez en elle l'épouse la plus tendre, et moi la plus chère des filles; les larmes que la nature vous fait verser, coulent aussi de mes yeux; mais elles viennent d'une source non moins pure, la charité. Pleurons sur nous, puisqu'ainsi l'ordonne la douleur, mais ne pleurons pas sur

elle, puisqu'elle a quitté cette vie avec tant d'allégresse, avec une foi si assurée dans les promesses de son Dieu; ou plutôt soyons heureux des félicités dont elle jouit, témoignant ainsi, dans le culte que nous rendons à ses vertus, qu'elle nous est plus chère que nous-mêmes. Tout en nous affligeant de l'avoir perdue, souvenons-nous que cette perte n'est un mal que pour nous, et qu'ainsi, nous affliger outre mesure serait le propre d'une affection qui se recherche trop elle-même dans l'objet qu'elle pleure. Ne serait-ce pas d'ailleurs méconnaître les devoirs de notre profession chrétienne, et douter des biens éternels qui lui sont maintenant échus en partage? Je ne connais pas de pensée plus consolante dans la douleur, et je ne doute pas que vous n'ayez éprouvé, comme moi, ces consolations saintes dont la foi seule possède le secret.

J'ai écrit à votre belle mère, selon votre désir, et j'ai essayé de la consoler, ainsi que vous le verrez par la lettre que je vous envoie, après l'avoir traduite de l'italien en latin, pour qu'elle pût être imprimée. J'ai résolu, en effet, de publier les écrits que j'ai conservés d'Olympia, en y joignant les portraits et les éloges consacrés à sa mémoire par un grand nombre de savants; et cette publication serait déjà terminée, si les imprimeurs de Bâle n'étaient en ce moment surchargés de travail. J'ai écrit moi-même, non une épitaphe, mais une sorte d'hymne funèbre en l'honneur d'Olympia, que j'ajouterai à ses lettres, à quelques-unes des miennes et à la vôtre touchant sa mort, afin que ces monu-

ments divers réunis s'élèvent en témoignage de sa vie. Si vous possédez encore quelques-uns de ses écrits qui me soient inconnus, ou si vous pouvez en retrouver des fragments auprès de quelques amis, je vous prie instamment de me les transmettre au plus tôt, afin que je puisse les insérer dans le recueil de ses œuvres.

J'ai réfléchi à votre demande touchant votre beau-frère Emilio, et voici ma réponse: Je pense que vos écoles sont rouvertes en ce moment, ou qu'elles seront prochainement réorganisées par les soins de votre nouveau prince, dont je connais le zèle pour les lettres et la religion. S'il en était autrement, et si la restauration de vos écoles devait encore être ajournée, je vous demanderais, comme une faveur, de me confier cet enfant auquel je donnerais tous mes soins avec joie. Ecrivez-moi donc au plus tôt pour me dire ce que l'on doit espérer pour votre académie, et ne craignez pas de me donner dans votre lettre tous les détails que vous avez omis dans la précédente, touchant Olympia. Nos messagers sont fidèles et sûrs. Un jour peut-être nous serons réunis ici-bas; je le désire de toute mon âme. En vous voyant, je croirais revoir celle que nous avons perdue. Adieu. Bâle, 15 mars 1556.

Ma femme vous salue ainsi que votre petit frère Emilio (1).

(1) Cette lettre arriva trop tard à Heidelberg. Grunthler et Emilio n'étaient déjà plus quand elle fut écrite.

III

MORCEAUX DIVERS.

CONFESSION DE FOI D'OLYMPIA.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a livré pour lui son fils unique à la mort: Le Fils a tellement aimé le monde, qu'il a rendu volontairement pour lui le dernier soupir sur une croix. Celui qui met sa confiance en Jésus-Christ, le prince de la paix, vivra éternellement.

VŒU D'OLYMPIA.

Je désire mourir, parce que je sais le secret de la mort. Je désire mourir, pour être avec Jésus-Christ, et retrouver en lui l'éternelle vie.

PENSÉES D'OLYMPIA.

Le prix de la vie n'est pas dans la science, mais dans la lutte et l'épreuve : ainsi, dans les jeux Olympiques, ce n'est pas le plus beau et le plus brillant athlète que l'on couronne, mais celui qui combat et sort vainqueur de l'arène.

—

Comme de suaves émanations purifient un lieu souillé, ainsi l'odeur de nos péchés est effacée par le parfum qui s'exhale de la mort de Jésus-Christ, et qui monte comme un agréable encens jusqu'au trône de Dieu.

—

Telle est l'infirmité de l'homme et la faiblesse de son esprit, que de lui-même il ne peut s'élever à la contemplation des choses éternelles. Pendant qu'elle est enfermée dans la prison du corps, notre âme condamnée à ramper sur la surface de la terre, ne perçoit que les objets terrestres. Ta sagesse, ô Dieu, peut seule abaisser les hauteurs des cieux, et rendre perceptibles à nos regards les objets célestes. Par elle nous apprenons à te plaire et à t'obéir.

ÉLOGE D'OLYMPIA MORATA, PAR THÉODORE DE BÈZE.

A Dieu ne plaise que je t'oublie, Olympia, toi qui t'es acquis un nom immortel par tes vertus, ton rare savoir, si fort au-dessus de ton sexe, dans les lettres grecques et latines, et ta merveilleuse facilité à écrire en prose ou en vers. Tu vécus pure et sans tache, avec une telle ardeur au service de Dieu que tu préféras aux jeunes gens de ta nation qui te demandaient en mariage, un étranger, natif de la Germanie, mais pieux et digne de toi. Tu n'hésitas pas à le suivre, loin de Ferrare, à la recherche d'une terre où vous pussiez professer librement ensemble la doctrine de la vérité. Ainsi tu te rendis à Schweinfurt, ville natale de ton mari, et là, les horreurs de la guerre, les souffrances d'un long siége, le sac d'une malheureuse cité prise d'assaut, la perte de tous tes biens, à la réserve d'une chemise en lambeaux avec laquelle tu t'enfuis à travers champs, ne purent te détourner du service de Jésus-Christ que tu avais embrassé de toutes les forces de ton âme. Ce charitable Sauveur te rendit deux fois, contre toute espérance, le mari que tu avais perdu, et te conduisit avec lui à Heidelberg. Atteinte dès lors d'un trait fatal, et consumée par une lente maladie, tu quittas cette terre, pour monter au vrai mont Olympe après lequel tu n'avais cessé de soupirer, à peine âgée de vingt-neuf ans, laissant derrière toi ton mari André Grunthler qui devait te suivre et te rejoindre bientôt après.

HYMNE FUNÈBRE EN L'HONNEUR D'OLYMPIA MORATA, PAR C. S. CURIONE.

Sais-tu pourquoi ces lieux sont jonchés de fleurs, et exhalent le parfum des violettes et des lis? Ecoute, et je te le dirai. Tu connais les trois Grâces et les neuf Muses, si célèbres dans les poëmes de l'antiquité. Tout ce que la nature et l'art réunis à l'éclat de la science peuvent produire de beau, sous l'inspiration d'un souffle descendu du ciel, tel est l'apanage de ces vierges immortelles. Celle que, dans une pieuse illusion, tu crois peut-être endormie dans ce tombeau, est la dixième des Muses et la quatrième des Grâces. Fille du ciel par la poésie, elle reçut le nom d'Olympia. Fulvia fut le second de ses noms, parce qu'éprouvée, dans le cours d'une orageuse destinée, au creuset du malheur, elle fut trouvée plus pure que l'or, ou parce qu'à l'exemple de l'aigle vivant dans les régions de la lumière, elle s'envola bientôt d'ici-bas. Enfin la noblesse de ses talents, unie à l'intégrité de sa vie et à la sainteté de ses mœurs, lui valut le surnom de Morata. Le Christ, son divin maître, ne fit que la montrer un instant à la terre, et il la vit à peine languir des tristesses de l'exil, qu'il la rappela au ciel en l'unissant à lui par les liens d'un indissoluble amour. Elle est entrée maintenant dans le repos, et elle goûte les joies de l'éternelle félicité. Passant, qui que tu sois, puisses-tu vivre des jours plus longs sur cette terre, dans le culte des vertus qui te rendront heureux à jamais!

ÉPITAPHES.

Unis durant leur vie par les liens d'un tendre amour, la mort même ne put longtemps les séparer l'un de l'autre. Le corps de Grunthler repose à côté de celui d'Olympia. Leur âme est au ciel!

CHILIAN SINAPI.

Court est l'espace assigné à la vie des justes : leurs jours s'évanouissent comme une ombre, tandis que ceux des méchants se prolongent au delà du terme ordinaire. Ainsi le veut le Seigneur. Il rappelle bientôt à lui ceux qu'il aime, pour leur donner une place dans le séjour de la divine lumière; il use de patience envers les méchants, pour leur laisser le temps de se repentir, avant l'heure de sa justice. Olympia était au nombre de ses bien-aimés; elle n'a fait que passer dans ce monde, qui n'était pas digne de la posséder plus longtemps. Pourquoi la pleurer, ô vous qui l'avez connue? Elle est retournée dans sa véritable patrie. Ange exilé sur la terre, elle a repris sa place parmi les anges.

JEAN SINAPI.

IV

—

NOTE CHRONOLOGIQUE.

Il nous reste à justifier, en peu de mots, la chronologie particulière que nous avons adoptée, dans le récit de la vie d'Olympia Morata.

Les lettres d'Olympia, publiées après sa mort, sans ordre, sans date, quelquefois même avec des dates fautives intercalées sans doute par l'éditeur, devaient donner lieu à un grand nombre de confusions et d'erreurs. Celles que nous avons à signaler portent principalement sur l'époque du mariage d'Olympia, et de son départ d'Italie. De Thou place le premier de ces événements en Allemagne ; et si, comme l'a fait Niceron, on rapproche cette opinion d'une lettre adressée à Jean Sinapi par son élève (Augsbourg, 1548?) on sera conduit, ainsi que l'a été Tiraboschi, à regarder cette année comme l'époque probable du départ d'Olympia pour l'Allemagne.

Mais l'opinion de l'historien de Thou, si peu vrai-

semblable en elle-même, est formellement contredite par un passage de Lilio Giraldi qui parle, dans un de ses dialogues, du mariage d'Olympia et de Grunthler, comme d'un fait récemment accompli à Ferrare. Elle l'est bien plus encore par la correspondance des deux époux, que nous avons citée. La lettre sur laquelle s'appuie Niceron, porte d'ailleurs une date inexacte, comme le prouvent plusieurs autres lettres écrites ultérieurement par Olympia (Ferrare, 1549). Elle n'avait donc pas encore quitté l'Italie. A quelle époque placer son départ, et les principaux événements qui l'ont précédé?

Un passage d'une lettre de Grunthler fournit une réponse à cette question, et par conséquent un point fixe à la chronologie qui nous occupe. Olympia mourut, ainsi que l'atteste son inscription funèbre, le 26 octobre 1555; et Grunthler annonçant à Curione la nouvelle de la mort de sa femme, ajoute qu'ils n'avaient pas vécu ensemble *cinq années*, indication précise qui reporte l'époque de leur mariage à la fin de l'an 1550, et celle de leur commun départ, après une séparation de quelques mois, à l'an 1551.

La date de la mort de Peregrino Morato est fixée avec non moins de certitude, par un passage d'une lettre de sa fille à Curione, où elle raconte les épreuves de sa jeunesse, qui ne se prolongèrent pas, dit-elle, *au delà de deux ans*. Son heureuse union avec Grunthler en marqua le terme. Elle avait donc perdu son père en 1548. La date des événements antérieurs étant bien connue, il n'y a pas lieu à la justifier ici.

Tels sont les points principaux qui nous ont paru, après une étude attentive, dégagés de toute controverse. Tels sont aussi les motifs de l'ordre chronologique que nous avons suivi, dans la vie d'Olympia Morata, et dans l'appendice qui en est le complément (1).

(1) Voyez de Thou, *Hist.*, lib. XV, ad ann. 1555. Lilio Giraldi, *Opera omnia*, t. II, p. 420. Niceron, *Mémoires*, t. XV, p. 105 et 106. Tiraboschi, *Storia...*, t. VII, part. III, p. 1201, et les *Œuvres* d'Olympia Morata, édit. de 1580, p. 88, 95 et 188.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE DEUXIÈME.

1543-1550.

CHAPITRE TROISIÈME.

1550-1551.

CHAPITRE QUATRIÈME.

1551-1553.

CHAPITRE CINQUIÈME.

1553-1554.

CHAPITRE SIXIÈME.

1554-1555.

CONCLUSION.

APPENDICE.

I

LETTRES D'OLYMPIA MORATA.

II.

III.

IV.

ERRATA.

Page 8, en note, mot en blanc, lisez : in-12.
Page 18, ligne 19, au lieu de *défenseur*, lisez : *propagateur*.
Page 88, ligne 11, au lieu de *beau-frère*, lisez : *beau-père*.
Page 92, ligne 15, au lieu de *patentes*, lisez : *patientes*.
Page 95, ligne 17, au lieu de *de l'amitié*, lisez : *des amitiés*.
Page 187, en note, au lieu de *Ginguenée*, lisez : *Ginguené*.
Page 222, ligne 13, au lieu de *n'oublez pas*, lisez : *n'oubliez pas*.